

SYSTEME
SOCIAL.

TOME TROISIEME.

MOEURS.

SYSTE
AL



TOME TROISIEME

SYSTÈME SOCIAL.

O U

PRINCIPES NATURELS
DE LA MORALE
ET

DE LA POLITIQUE.

AVEC UN EXAMEN

DE

L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT

SUR LES

MOEURS.

*Discenda virtus est; ars est bonum fieri; erras si existi-
mas vitia nobiscum nasci; supervenerunt, ingesta sunt.*

SENEC. EPIST. 124.

TOME TROISIEME



L O N D R E S.

M D C C L X X I I I.



SYSTÈME
SOLAL



PRINCIPES NATURELS
DE LA MORALE

ET
DE LA POLITIQUE
AVEC UN EXAMEN

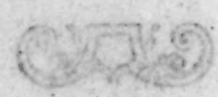
DE
L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT
SUR LES

MOEURS.



L'ouvrage est en deux parties : la première est consacrée à l'examen des principes naturels de la morale et de la politique ; la seconde est consacrée à l'examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs.

TOME TROISIÈME



LONDRES
MCCCLXXII

SYSTÈME SOCIAL.

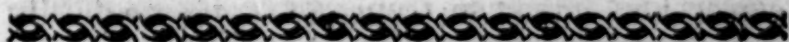
TROISIÈME PARTIE.

DE L'INFLUENCE

D U

GOVERNEMENT SUR LES MOEURS;

Ou des causes & des remèdes de la Corruption.



CHAPITRE I.

*Des vraies sources de la Corruption des
Mœurs. De l'Opinion.*

Tout se réunit pour prouver que, des différentes causes capables d'influer sur les hommes, il n'en est pas qui agisse sur eux d'une façon plus marquée, que le Gouvernement. Pour peu que nous réfléchissions sur ce qui se passe sous nos yeux, nous reconnoissons les empreintes de l'administration dans le caractère, dans les opinions, dans les loix, dans les usages, dans l'éducation & dans les mœurs des Nations. La nature donne les corps; le climat contribue au tempérament; mais le Gouvernement modifie, & la nature, & le climat. La nature inspire aux hommes

Tome III.

A

les mêmes passions : la force ou la foiblesse de ces passions dépendent du tempérament ; mais le Gouvernement dirige les passions données par la nature & maîtrise le tempérament lui-même. Donnez des arbres de la même espece à des cultivateurs différents, & vous les verrez varier étrangement par la culture qu'ils recevront. Les Princes sont les cultivateurs ; les hommes, qui sont les mêmes par leur nature, se diversifient entre leurs mains ; suivant les soins qu'ils leur donnent, ils produisent des fruits agréables ou pernicieux.

UN illustre moderne (1) semble accorder au climat une influence trop grande sur les institutions humaines. Quoiqu'on ne puisse pas nier que cette cause n'agisse d'une façon très marquée sur les hommes & ne contribue visiblement à plusieurs de leurs usages, de leurs loix, de leurs opinions, &c ; il suffit pourtant d'ouvrir les yeux pour s'apercevoir que ce n'est pas le climat qui influe de la façon la plus forte sur les êtres de l'espece humaine & sur leurs institutions. Ne voyons-nous pas le Despotisme établir également son trône dans les sables brûlants de la Lybie, & dans les forêts glacées du Septentrion ; dans les plaines fertiles de l'Indostan, & dans les déserts de la Scythie ? Il est vrai que l'habitant énervé d'un pays chaud, dont le sol généreux lui fournit presque tous ses besoins sans culture, doit être plus mou, plus lâche, plus efféminé, & par conséquent plus disposé à recevoir des fers que l'habitant robuste d'un pays montueux ou d'une terre ingrate qui l'oblige à travailler : mais pourquoi voit-on l'Ara-

(1) Le Président de Montesquieu dans *l'Esprit des Loix*.



be vagabond éluder depuis tant de siècles le joug de l'esclavage, qui depuis des milliers d'années accable le Persan, l'Egyptien & le Maure ses voisins? Le climat de l'Arabie diffère-t-il donc beaucoup de celui de la Chaldée, de l'Assyrie, de Maroc? Le Tartare indomté habite-t-il une région plus favorable que le Sibérien? Est-il un mortel plus endurci à la fatigue & pourtant plus esclave que le Russe, le Japonais & le Turc? Ils bravent la mort avec courage, & cependant ils vivent dans les fers.

MAIS sans aller chercher des exemples éloignés, ne voyons-nous pas le pays des Romains, des conquérants du monde, habité de nos jours par des esclaves qui rampent aux pieds d'un Prêtre? Les Espagnols & les Portugais, engourdis aujourd'hui dans l'esclavage, la paresse & la misère, n'occupent-ils donc pas les contrées qui furent jadis cultivées par des Ibériens & des Lusitaniens remplis de courage & d'activité? Enfin le climat, le soleil, la terre ont-ils changé pour ces Grecs qui, descendus des défenseurs les plus généreux de la liberté, tremblent aujourd'hui à la vue d'un Janissaire?

CE n'est donc pas le climat qui fait les hommes ce qu'ils sont, ou qui influe sur leurs mœurs de la façon la plus forte; c'est sur-tout *l'opinion*, qui n'est elle-même que l'assemblage des idées transmises & perpétuées par l'Education, la Religion, le Gouvernement, & continuellement fortifiées par l'exemple, & par l'habitude qui parvient à les identifier, pour ainsi dire, avec nous. L'opinion vraie est celle qui se fonde sur l'expé-rien-

ce & la raison. L'opinion fausse est celle qui n'a pour base que l'ignorance & le préjugé; celle-ci est la véritable source du mal moral: en s'emparant de l'esprit des Souverains & des Peuples, elle les aveugle sur leurs intérêts les plus sensibles; elle les trompe sur les objets qu'ils font faits pour désirer; elle allume leur imagination pour de vaines chimères; elle les fait marcher à tâtons dans le chemin de la vie; ils se heurtent les uns les autres sans cesse dans la route destinée à les conduire au bonheur; semblables à des voyageurs égarés pendant une nuit obscure, ils sont à tout moment séduits par des lueurs trompeuses & passagères qui les détournent de la voie pour les conduire à leur perte.

POURQUOI voyons-nous la terre en proie à des tyrans qui la ravagent & qui semblent avoir juré d'en bannir la félicité? C'est que l'opinion leur montre le bonheur, la puissance & la gloire dans des conquêtes ruineuses, dans un faste puérile, dans des dépenses frivoles, dans des passions extravagantes qu'ils ne peuvent contenter qu'en rendant les Peuples misérables. Pourquoi voyons-nous des Nations autrefois généreuses, maintenant écrasées sous le joug honteux d'un Despotisme accablant? C'est que chez elles l'opinion a changé: c'est que la violence des Conquérants & des Despotes a brisé le ressort des esprits: c'est que la superstition, complice de la Tyrannie, est parvenue à dégrader les âmes & à les rendre lâches, craintives, insensibles. Pourquoi voyons-nous des Peuples entiers se faire remarquer par des perfidies, des trahisons, des assassinats, des

mœurs infâmes: c'est que l'opinion les foumet, d'un côté, à des maîtres dont les exemples les familiarisent avec la violence, le parjure, le machiavélisme, la fausseté; & de l'autre, à des prêtres qui, loin d'éclairer les hommes, les font croupir dans la plus profonde ignorance, à l'ombre d'une religion vénale toujours prête à expier les crimes les plus noirs. Pourquoi voyons-nous des Nations enivrées de l'enthousiasme du commerce & de la passion des richesses, leur sacrifier imprudemment leur repos, leur bien-être présent, leur liberté? C'est que l'opinion leur persuade que l'argent constitue seul le vrai bonheur, tandis qu'il n'en est que la représentation trompeuse, & qu'il ne contribue en rien à la félicité publique. Pourquoi trouvons-nous à quelques Nations un caractère de vanité, d'étourderie, de frivolité, qui les détourne des objets les plus intéressants pour elles? C'est qu'un Gouvernement vain, inconstant, léger, règle l'opinion d'une foule d'inconsidérés qui s'imaginent qu'il est beau d'imiter les folies & les vices auxquels les Princes & les Grands donnent par leurs exemples la sanction publique. Enfin pourquoi presque par-tout les hommes sont-ils injustes, pervers, occupés à se rendre la vie désagréable? C'est qu'il n'existe nulle part une éducation capable de rectifier l'opinion publique communément dépravée: c'est que par-tout, le Gouvernement invite les hommes à se corrompre, & les empêche de s'éclairer: c'est que par-tout ceux qui pourroient exciter & solliciter efficacement les hommes au bien, les sollicitent puissamment au mal, leur rendent le vice nécessaire, & leur

font regarder la vertu comme directement opposée à leur bonheur.

Tout nous montre donc la nécessité de combattre l'opinion fautive, pour lui substituer l'opinion vraie. Que l'on ne nous dise pas que l'homme est incorrigible, que ses erreurs lui sont chères, qu'il tient à ses préjugés. L'expérience ne nous montre-t-elle pas que ses opinions ont changé? Il est vrai que souvent il n'a quitté une erreur que pour en embrasser une autre; mais cela ne prouve point que son cœur soit fait pour le mal, ni son esprit pour le mensonge; cela prouve seulement que faute d'expérience les hommes ont été souvent les dupes de ceux qui leur présentoient des chimères pour des réalités; qui leur montraient le bien-être dans des objets où il n'existoit pas; qui n'ont fait que diversifier leurs préjugés, sans jamais leur annoncer la vérité dont ces guides n'avoient eux-mêmes aucune idée.

Si l'opinion est parvenue à changer peu-à-peu des Grecs & des Romains libres & courageux, en des esclaves abjects & méprisables; pourquoi la vérité ne parviendrait-elle pas à changer des hommes fatigués de leurs misères, en des citoyens généreux, en des enthousiastes de la liberté & de la vertu? De quel droit croiroit-on que le mensonge seul ait le pouvoir d'allumer l'imagination & d'échauffer les cœurs des Peuples? Pourquoi la vérité ne feroit-elle pas des enthousiastes de ceux qui auront une fois senti à quel point elle est nécessaire au bonheur des Nations? Si la

passion de la liberté s'est vivement réveillée dans l'ame des Britons ou des Bataves, & les a fait sortir de l'engourdissement où les tenoit le Despotisme; pourquoi à leur exemple d'autres Nations n'ouvriroient-elles pas les yeux sur leurs droits & sur leurs intérêts les plus chers? Enfin quelles raisons aurions-nous pour désespérer qu'il pût jamais se trouver des Souverains magnanimes & vertueux qui, fatigués des voies tortueuses & peu sûres d'une fausse Politique, comprissent à la fin leurs véritables intérêts, & renonçassent aux maximes d'un Despotisme insensé, dont l'effet fut & sera toujours d'anéantir, & le bonheur du Prince, & celui des Sujets?

C'EST à l'expérience, à la réflexion, à la vérité, qu'il appartient de défilier les yeux des hommes & de ceux qui les conduisent. La raison seule peut les remettre dans le chemin propre à les mener au terme qu'ils désirent. A son défaut, la nécessité, dont la main puissante se fait sentir aux Peuples, ainsi qu'à leurs Maîtres, forcera tôt ou tard, & les uns, & les autres de recourir à la vérité, à la raison, à l'équité comme aux uniques remèdes de leurs longues folies & de leurs calamités devenues insupportables. Le malheur, ce grand maître des hommes, les rend plus prudents, & plus sages; l'adversité meurt l'esprit des mortels; les coups redoublés de l'infortune forcent la frivolité même à réfléchir. Il vient un tems où la raison trouve des ames disposées à l'entendre; il vient un tems où l'équité rencontre dans les Peuples des matériaux propres à s'allumer pour elle. Il vient un tems où l'esclave s'indigne des fers qu'il a longtems portés. Enfin

il vient un tems où les tyrans eux-mêmes sont obligés de chercher un asyle près des autels de la vertu qu'ils avoient méprisée.

A I N S I la voix mâle de la vérité, loin d'offenser les Princes, est nécessaire pour les avertir à tems des dangers qui les menacent : s'ils refusent de l'entendre, elle réveillera les Peuples du sommeil funeste dans lequel tout conspire à les tenir. Cette vérité ne peut déplaire qu'à ceux à qui l'erreur persuade que leur propre bonheur consiste à faire le mal. Les Conducteurs des Peuples ont-ils donc intérêt de les égarer ? Leur intérêt n'est-il pas de les conduire sûrement, facilement, gaiement, & de leur procurer des avantages qui rejailliront sur eux-mêmes ? Il est utile d'inspirer une crainte salutaire à ces Despotés, si souvent endormis sur les bords des précipices que l'adulation & le mensonge sont perpétuellement occupés à creuser sous leurs Trônes. Qu'ils tremblent à la vue des ravages que produisent leur indolence, leurs injustices, leurs passions, leurs extravagances : qu'ils connoissent enfin le prix de la raison ; qu'ils cessent de persécuter la vérité ; qu'ils s'éclairent eux-mêmes ; qu'ils éclairent leurs sujets ; qu'ils apprennent que c'est de la bonté des mœurs que dépend le bonheur solide des Nations & de leurs Chefs. Que leurs sujets apprennent d'eux, que nul homme ne peut être heureux, s'il ne se soumet aux loix de la vertu.

L E S Princes, quand ils ouvriront les yeux, se convaincront aisément que les malheurs des Nations, dont ils souffrent continuellement eux-mêmes,

mes, ne font d'us qu'aux idées trompeuses qu'une fausse Politique leur donne de leurs propres intérêts; aux flatteries dont des cours avilies les empoisonnent; aux conseils funestes des hommes sans lumieres dont ils sont entourés. Ils trouveront les causes des calamités les plus fréquentes & les plus durables, dans l'aveugle frénésie qui, presque à tout moment les entraîne à la guerre; dans des impôts excessifs; dans des injustices journalières dont l'effet est de décourager les Peuples, & de leur faire haïr l'autorité qui ne se manifeste, que par ses rigueurs. Ces Princes verront la source des vices & des crimes dans la corruption des cours, ces sentines respectées, d'où la contagion part pour infecter les citoyens. Ils sentiront que c'est l'injustice du Gouvernement qui rend les hommes méchants, injustes, trompeurs, envieux, jaloux & vains, toujours prêts à se nuire. Ils reconnoîtront la vraie cause de la rareté des talents, du mérite & de la vertu, dans la négligence de l'administration, dans son indifférence sur l'éducation publique, dans son peu de soin à récompenser le vrai mérite, dans sa partialité trop commune pour l'incapacité & le vice complaisants. Ils trouveront la source d'une infinité d'abus criants & de transgressions dans des loix partiales, dans des usages barbares, dans des coutumes directement contraires au bien public. Ils s'appercevront que les exemples funestes que donnent aux nations, ceux-mêmes qui devroient leur servir de modèles, sont les causes visibles de tant de désordres qui anéantissent pour la plupart des citoyens la félicité publique & particulière. Tout leur fera sentir les conséquences

fatales d'un luxe effréné, d'une passion défordonnée pour les richesses, d'une sotte émulation de vanité, en un mot, de toutes ces folies qui conduisent un Etat à sa ruine. Enfin, tout leur prouvera que, pour devenir & plus heureux & meilleurs, les Peuples ont besoin d'instruction, de lumières, de liberté; que l'ignorance ne peut faire que des stupides; que le préjugé ne fait que des insensés; que la tyrannie ne fait que des esclaves dangereux; que la raison seule peut faire des citoyens tranquilles, sages, vertueux & soumis à une autorité raisonnable.

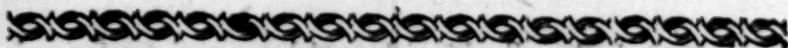
ON exige presque toujours des effets contraires à leurs causes. Vouloir de la vertu, de la raison, & des mœurs avec un Gouvernement violent, avec une cour corrompue, avec des exemples déraisonnables, n'est-ce pas exiger qu'un arbre desséché produise des fruits agréables? La réforme des mœurs ne peut être que l'effet d'une administration sage. Des mœurs dépravées, des vices épidémiques, des folies multipliées, des crimes fréquents, annoncent toujours la corruption des chefs, des institutions mauvaises, des préjugés nuisibles, une éducation défectueuse, des opinions impertinentes.

OPPOSER les préceptes merveilleux & la morale impraticable d'une religion ténébreuse, aux iniquités des Princes & des Peuples, c'est opposer des phantômes, des hypothèses, des mots à des passions puissantes que tout conspire à fomenter. Recommander la modération, le mépris des richesses, l'équité, la raison, à des hommes vains, plongés dans le luxe, gouvernés par des

maîtres injustes & déraisonnables, qui ne favorisent que les qualités qu'ils trouvent conformes à leurs vues, c'est évidemment leur faire entendre qu'il faut renoncer à la fortune. Les conseils sublimes que la Religion fait descendre du ciel, ne sont pas faits pour les habitans de la terre. Les principes de la morale la plus simple & la plus vraie sont déjà perpétuellement contredits par les exemples des Princes & des Grands, & par ce qui se passe dans la Société. Comment après cela ces principes pourroient-ils influencer sur la pratique? La morale ressemble à une fille aimable, dont tout le monde admire la beauté, mais que personne ne veut épouser parce qu'elle n'apporte point de dot.

Il n'y a qu'un Gouvernement équitable qui, à l'aide d'une législation éclairée, puisse rendre les hommes plus sages & leur prêcher la morale avec fruit. Un Gouvernement inique & déraisonnable ne formera jamais que des hommes injustes, vicieux, vains, frivoles, étourdis, incapables d'écouter & de suivre la raison, à qui la vertu même doit paroître incommode & ridicule.





C H A P I T R E II.

*Des influences du Gouvernement sur les
Grands d'une Nation.*

O N s'apperçoit & l'on se plaint des effets, & toujours on s'obstine à fermer les yeux sur leurs vraies causes. Les préjugés de la superstition, l'adulation des Cours, la violence & l'impéritie des Princes, l'inertie & l'ignorance des Peuples ont, comme on a vu, fait éclore le Despotisme & la Tyrannie. Ce Gouvernement, ou plutôt ce brigandage est devenu le fléau des Nations, le destructeur de tout ordre, l'ennemi de tout bien, le corrupteur de toute morale. La Politique destinée à conduire les Peuples à la félicité, ne fut presque en tout pays qu'un guide aveugle qui les égara, que l'instrument de leur malheur, la source des préjugés, de la déraison, des vices & des folies sans nombre dont les sociétés sont les victimes. L'art de gouverner les hommes, par un abus honteux, n'est trop communément devenu que l'art de les tromper, de les diviser, de les opposer les uns aux autres; de les rendre ou méchants ou insensés, afin de les asservir & de les dépouiller avec plus de facilité.

Sous un Gouvernement tyrannique peut-il y avoir des mœurs, & à quoi la vertu pourroit-elle conduire? Toute morale n'est-elle pas incompatible avec le Despotisme qui met perpétuellement le caprice aveugle en la place de la raison & de la loi, qui foule aux pieds la

justice, l'humanité, la pitié, la modération, les droits les plus sacrés des hommes? Non; la vertu n'est pas faite pour des Esclaves enchaînés par un Maître qui les traîne au gré de ses propres désirs: les désirs d'un Tyran sont toujours déréglés. Les Peuples ne seront justes & raisonnables, que lorsqu'ils seront gouvernés par des chefs justes & raisonnables. L'équité & la raison ne sont point faites pour être, ni connues, ni enseignées, ni pratiquées par ceux qui haïssent l'équité, qui proscrivent la raison, qui craignent la vérité, qui refusent de voir clair & qui mettent tout en œuvre pour empêcher que leurs sujets ne s'éclairent.

Tout homme injuste est fait pour haïr l'équité qui le condamne, & la vertu, dont la conscience lui montre qu'il est lui-même dépourvu. La tyrannie doit craindre les vertus sociales; elle doit apprehender tout ce qui tend à rapprocher les citoyens, à les unir d'intérêts, à resserrer les nœuds de la société. D'un autre côté l'homme de bien ne peut aimer ni soutenir la Tyrannie, dont la marche est contraire à toute vertu. Un tyran ne peut aimer que ceux qui lui ressemblent & qui lui sont utiles; il lui faut des flatteurs, des approbateurs de ses iniquités, des ministres sans pitié, des conseillers injustes, des esclaves divisés dont les passions discordantes deviennent nécessaires à sa propre sûreté, & servent à cimenter son pouvoir. *Divisez pour régner*, fut toujours la maxime la plus chère aux tyrans.

Tout homme qui jouit d'un pouvoir absolu, n'a plus aucuns motifs pour bien faire. Quels motifs pourroit avoir de s'instruire ou de conte-

nir ses passions, un homme qui peut tout faire impunément; dont les délires mêmes sont respectés; qui a le pouvoir d'écraser par sa force tous ceux qu'il ne peut pas séduire par ses largeesses? Comment faire concevoir à un véritable Briarée qui a deux cents mille bras armés à ses ordres, qu'il doit quelque chose à des malheureux qui n'ont chacun que deux bras dont ils n'osent se servir? Comment mettre un frein aux passions d'un Prince gonflé de l'idée de sa propre grandeur, & rempli de mépris pour tous les autres hommes? Comment contenir un homme qui, pour l'accomplissement de ses volontés les plus bizarres, se trouve en état de mettre en jeu les volontés & les passions d'assez de satellites, pour faire taire les plaintes & les soupirs importuns de tous ses sujets? Le pouvoir absolu anéantit aux yeux de tout homme qui l'exerce, tous les liens de la Société, & par conséquent tous les devoirs de la morale.

L'OISIVETÉ est, dit-on, *la mere de tous les vices*. Tout homme qui n'est pas poussé au travail par quelque intérêt puissant, n'est gueres tenté de s'occuper. L'indolence & la paresse s'emparent communément des Princes qui, prévenus dans tous leurs souhaits, n'ont aucune peine à prendre pour obtenir les objets de leurs vœux. Nourris dans la mollesse & dans la haine du travail, ils n'ont contre l'ennui, d'autres ressources que la volupté, la débauche, la dissipation continuelle, le jeu des plaisirs extraordinaires & coûteux, les seuls qui soient assez piquants pour donner des secousses passagères à leurs âmes engourdies. Des amusements continuels sont in-

compatibles avec l'administration d'un Etat ; il faut donc s'en débarrasser & la confier à d'autres. Mais un Prince dépourvu de lumières & d'activité, n'emploie que ceux que l'intrigue lui propose. Un Prince vicieux ne choisit que ceux qui le mettront à portée de contenter ses fantaisies. Sans talents, sans mérite & sans vertu lui-même, il est un juge incompetent du talent, du mérite, de la vertu. Un Despote ne connoît d'autre mérite, que celui de lui plaire, d'autre talent, que celui de satisfaire ses volontés. Le bien de l'Etat lui est parfaitement indifférent ; il le déteste, dès qu'il s'oppose à ses passions, qui jamais ne veulent rien trouver d'impossible.

POUR inviter efficacement les hommes à se corrompre, il suffit d'élever & de récompenser la bassesse, & d'étouffer ou punir la grandeur d'ame. (2) Dans tout ce qu'ils font, les hommes ne cherchent que l'honneur, le bien-être, la fortune ; s'ils ne les voient attachés qu'au mal, ils se livrent au mal, & ne regardent la vertu que comme un sacrifice trop douloureux pour vouloir y consentir. Il faut ne pas sentir la liaison nécessaire des choses, pour être surpris de voir que, sous un mauvais Gouvernement, les faveurs, le crédit, les distinctions & les places ne peuvent pas être le prix des lumières & de la probité. Si, sous une pareille administration, l'homme de bien parvenoit aux emplois distingués, c'est alors que l'on auroit lieu d'être surpris.

(2) *Ubi malos præmia sequuntur, haud facile quisquam gratius bonus est.*

Le mérite donne de la hauteur, de la fierté, de la grandeur d'ame. La vertu s'estime & se respecte elle-même; les grands talents ignorent l'art de ramper. Ils déplaisent par conséquent à ceux qui veulent qu'on rampe devant eux; ils font ombrage aux hommes vains, futiles, médiocres, qui seuls font les dispensateurs des graces. Il seroit contre nature de voir des ministres abjects qui ne croient pas à la vertu, aimer & protéger des ames nobles, favoriser des talents qui les éclipseroient eux-mêmes, faire cas de la vertu qui leur paroît une chimere. Il est dans l'ordre des choses que, sous une administration corrompue, il y ait une longue chaîne de corruption, depuis le maître jusqu'au dernier de ses suppôts. Il est dans l'ordre des choses que des hommes de cette trempe détestent les gens de bien, & leur préfèrent des frippons, des flatteurs, des sycophantes, des intrigants disposés à tout faire.

L'AMBITION ou le désir de s'élever au-dessus des autres est, comme on l'a fait voir, une passion naturelle à l'homme. Elle est très légitime dans celui qui se sent capable de servir utilement ses concitoyens. Un Gouvernement sage peut & doit mettre en jeu cette passion, afin d'avoir des coopérateurs actifs propres à seconder ses projets. Les grandes places sont dans les mains du Prince, des récompenses capables d'exciter les talents. Un Gouvernement tyrannique ne demande que des complices. Un tyran vicieux ne veut auprès de sa personne, que des hommes qui lui ressemblent. Un Prince qui a la conscience de sa propre incapacité, craindrait d'avoir des
Ministres

Ministres qui l'effaceroient aux yeux de ses Sujets.

UN Prince qui emploie de mauvais ministres travaille à sa propre ruine. On nous dira, sans doute, que les Princes sont des hommes, & qu'ils peuvent être trompés: mais tout Souverain qui a des yeux, ne peut être longtems trompé; sa négligence est impardonnable, s'il persiste dans son aveuglement. S'il est difficile de connaître le cœur des hommes, il est au moins aisé de juger de leurs talents par leur conduite. Est-il rien de plus imprudent, que ces Princes qui remettent l'administration à des hommes que l'on voit souvent incapables de gérer leurs propres affaires, noyés eux-mêmes de dettes, plongés dans la dissipation & la débauche? Un Ministre sans principes, sans lumières, sans mœurs, sans prudence est-il un homme bien propre à gouverner un Etat? Mais les Princes trouvent communément dans les agents qu'ils emploient; tous les talents requis, pourvu qu'ils aient celui de les amuser, de les débarrasser des affaires, de les flatter dans leurs goûts, de les endormir sur leurs devoirs les plus importants. (3)

LA matiere premiere des gens en place est entièrement viciée sous un Gouvernement Despotique; tout homme de bien y est parfaitement déplacé. Les vertus publiques, la décence, la bonne foi, l'humanité, l'équité sont inutiles & dan-

(3) Un Souverain Moderne, à qui l'on représentoit la mauvaise conduite, de son premier Ministre; après avoir tranquillement écouté, répondit, *Je sais que c'est un frippon, mais s'y suis accoutumé, & il me fait entendre de très bons opéras.* Ce Ministre peu de tems après l'engagea dans une guerre qui le priva de ses Etats pendant plusieurs années.

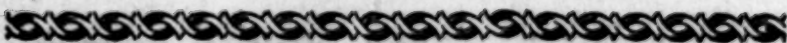
gereuses , sous des maîtres à qui le bien public fait ombrage. Comment un Despote vicieux & prodigue pourroit-il s'accommoder d'un Ministre équitable & compatissant qui , au lieu d'imaginer des moyens de contenter ses caprices , tenteroit sottement de l'attendrir sur les maux de son peuple ? Le Ministre d'un Tyran doit avoir un cœur de fer & un front d'airain. Sa tête ingénieuse doit tenter l'impossible & faire éclore chaque jour des ressources nouvelles , afin de satisfaire la rapacité d'un maître ingénieux & de ses courtisans insatiables. Le ministre fidele d'un Despote doit se mettre au-dessus de la honte , des remors & des jugemens publics. Quel est l'homme honnête qui pourroit consentir à se charger d'une place , dans laquelle il est sûr de n'avoir jamais que du mal à faire à ses concitoyens ?

D'où l'on voit que , par-tout où le Despotisme a fixé sa demeure , il ne peut y avoir qu'une longue chaîne de Tyrans qui , chacun dans leurs sphères , font éprouver au Peuple des vexations sans nombre. Un Souverain indifférent sur le bonheur de sa Nation exciteroit-il entre ses Ministres l'émulation & le désir de bien faire ? Un Prince prodigue & gouverné par des adulateurs , des sycophantes , des maîtresses ; un Prince dont les besoins finissent par ne plus avoir de bornes ; un Prince dont les fantaisies les plus ruineuses ne veulent rien trouver d'impossible , ne peut être servi que par des Ministres injustes & violents qui n'emploieront eux-mêmes que des hommes peu scrupuleux sur les moyens de faire leur cour & de travailler à leur propre fortune.

Sous un Gouvernement arbitraire , nul cito-

yen n'est tenté d'acquérir du mérite & des talents; il sçait que les récompenses & les places ne sont réservées qu'à l'intrigue, & distribuées par le caprice injuste; il devient donc intrigant, & s'embarrasse fort peu de mériter. Personne ne s'occupe du bien de l'État, lorsque les distributeurs des graces le négligent eux-mêmes, & n'ont aucuns égards aux soins que l'on se donne pour servir la Patrie. Un passe-droit, une récompense ôtée à un citoyen qui la mérite, privent non-seulement l'État de ses services, mais encore des services & des talents de tous ceux qui auroient été tentés de l'imiter. Il n'est plus d'émulation véritable dans un pays où la médiocrité, l'intrigue, la faveur, le crédit anéantissent les droits du mérite & de la vertu.

Le Sage doit-il se mêler des affaires publiques? Il le doit, quand il se sent capable de servir son pays, auquel il doit ses lumières & ses talents. L'homme de bien peut-il se permettre des mouvements d'ambition? Il le peut & le doit, quand il prévoit pouvoir faire le bien. L'ambition est une vertu dans les âmes qui se sentent assez fortes pour faire un grand nombre d'heureux: l'ambition est un crime dans ceux qui ne savent que nuire. L'ambition est une lâcheté sous le Despotisme, où l'on ne parvient que par des infamies, & où l'on ne se maintient que par des intrigues, des bassesses & des forfaits. Sous un Tyran, l'ambitieux n'est qu'un Esclave adroit qui cherche à se tirer de la troupe des opprimés, pour passer dans celle des oppresseurs.



C H A P I T R E I I I .

De la corruption des Loix , ou du renversement des idées de Justice.

U N Gouvernement injuste familiarise les esprits des sujets avec l'injustice, & fait que peu-à-peu ils s'accoutument à la voir sans horreur. La justice est, comme on l'a dit ailleurs, la base de toutes les vertus sociales, un centre commun d'où toutes les autres doivent partir. Cependant rien de plus rare au monde que cette vertu si nécessaire à la félicité publique & particulière. L'idée en est presque totalement effacée de l'esprit des Peuples; ou plutôt elle n'est pas née dans leurs têtes. Si les hommes avoient des idées nettes de l'équité, il n'y auroit pas tant de tyrans & d'esclaves dans le monde: chacun connoissant ses propres intérêts respecteroit ceux des autres.

A FORCE de voir & d'éprouver des injustices, le plus grand nombre des hommes semble se persuader qu'en effet *la raison du plus fort, est toujours la meilleure.* Un grand philosophe n'a pas rougi de faire de ce principe absurde la base de sa Politique, (4) & beaucoup de personnes éclairées sont encore les dupes des sophismes dont il l'a très ingénieusement appuyée. La force, selon

(4) Thomas Hobbes dans son *Traité du Citoyen* & dans le *Léviathan*.

lui, est l'unique fondement du pouvoir, & c'est le pouvoir seul qui décide le juste & l'injuste. Ainsi les lumières du bon-sens n'ont encore pu jusqu'ici bannir des principes vraiment barbares & sauvages, de l'esprit de bien des gens qui se donnent néanmoins pour des êtres civilisés : il est très peu d'hommes au monde qui, d'après ce qu'ils voient, ne parviennent à croire que le foible est destiné par la nature à devenir la proie, le jouet, l'esclave du plus fort, & conséquemment que la Société doit nécessairement se partager en oppresseurs & en opprimés.

Les hommes puissants jouissent toujours de l'impunité; les crimes les plus destructeurs de la Société se commettent tous les jours de son aveu & sous ses yeux. Tout Prince, tout homme en place, tout suppôt du pouvoir suprême peut sans danger se permettre les violences les plus criantes. Les tyrans ont pour principe que leurs agents doivent jouir d'une puissance aussi illimitée que la leur : ils pardonnent aisément les crimes qui n'ont que les Peuples pour objet : l'abus même du pouvoir qu'ils confient, semble flatter leur vanité; ils s'imaginent être puissants, parce qu'ils n'ont aucun frein eux-mêmes, & prétendent avoir le droit d'accorder à d'autres la faculté qu'ils regardent comme le signe de la grandeur. Sous un Despote, le ministre n'est gueres puni du mal qu'il fait à sa Nation; son seul crime est toujours de déplaire à son maître, ou à ceux qui disposent de l'amour ou de la haine de ce maître peu accoutumé à juger par lui-même.

C'EST une maxime abominable, introduite par la Politique la plus aveugle, que celle qui

persuade aux Souverains que *l'autorité ne doit jamais reculer*. En conséquence de ce principe, la réclamation la plus juste de la part du foible, est presque toujours traitée d'insolence punissable; on est tout étonné de l'audace d'un malheureux qui ose résister au mal que veut lui faire un homme plus puissant que lui. Sous un Gouvernement despotique, le Peuple a toujours tort; ses représentations sont taxées de révoltes; ses doléances sont punies comme séditieuses; on diroit que les Nations en se donnant des chefs, ont perdu le droit même de leur demander justice; ceux-ci, ainsi que les agents qu'ils emploient, se prétendent infailibles comme la Divinité. C'est ordinairement à coup d'épée, que les Princes répondent aux gémissements de leurs sujets. De quel droit en effet des Magistrats ou des Sujets oseroient-ils mettre obstacles aux volontés de ceux qu'ils ont la folie de regarder comme des Dieux, ou comme les images de la Divinité sur la terre?

Sous un Gouvernement violent, les citoyens sont tellement isolés, séparés d'intérêts, indifférents au bien public, concentrés en eux-mêmes, que les injustices & les oppressions les plus marquées qu'ils voient éprouver à leurs concitoyens, ne les touchent aucunement, & souvent les réjouissent. La marque la plus complète de stupidité, c'est d'être insensible à l'iniquité; la marque la plus complète de folie, c'est d'en rire ou de l'approuver. Tout homme qui n'est point allarmé d'une injustice faite au plus obscur de ses concitoyens, est un imbécille qui ne mérite lui-même que des fers. Le propre d'un mauvais

Gouvernement est de faire que chacun ne songe qu'à lui-même, & ne s'embarrasse aucunement des souffrances des autres. Un Grand qui, glorieux de ses vains privilèges ou de sa faveur, applaudit à l'injustice de son maître, ne fait-il donc pas que la fantaisie de ce maître pourra l'écraser lui-même & mettre au néant les privilèges dont sa faveur lui permettoit de jouir?

LA justice a presque en tout pays deux balances; l'une qui sert à peser les droits des Grands; l'autre, à peser ceux du Pauvre. Rendre justice aux citoyens, c'est leur faire une grace; elle demande à être fortement sollicitée, & l'on ne peut communément l'obtenir sans crédit. S'agit-il de juger quelqu'un, on s'informe de ce qu'il est, & non de ce qu'il a droit de prétendre. Par-tout où il faut des sollicitations, du crédit, des richesses, des amis pour obtenir la justice, le foible est nécessairement la victime du plus fort ou du plus intrigant. (5)

PAR la négligence de ceux qui gouvernent les hommes, par leur imprudence, & souvent par leur mauvaise foi, les coutumes les plus déraisonnables, les institutions les plus avilissantes pour les Peuples, les injustices les plus marquées, dès qu'elles ont duré longtems, se convertissent en loix & conferent des droits. Rien de plus aisé que de se faire des droits, quand on est le plus fort. Rien de plus difficile que de réclamer contre ces droits, quand on est le plus foible.

(5) „ Les loix sont des filers aux travers desquels les petits poissons s'échappent, que les grands poissons rompent, & qui n'arrêtent que les poissons de moyenne taille.” Voyez SHENSTON'S WORKS p. 151.

Les abus les plus criants se changent en loix sacrées, quand ils subsistent pendant longtems. (6)

Ce n'est pas la raison & l'équité qui gouvernent les Nations, c'est la force appuyée de la routine, qui regle despotiquement leur sort. Il n'est point de préjugé qui mette plus d'obstacles à la reforme des abus & à la perfection des institutions humaines, que la vénération peu raisonnée que l'on montre par-tout pour les anciens usages & pour les loix de ses peres. (7) La maxime de *ne rien innover*, a été visiblement dictée par l'ignorance & la paresse. Avec un *c'est l'usage*; l'équité, le bon-sens, l'évidence sont réduits à se taire. Les Politiques bornés se font des phantômes effrayants de tout changement. L'indolence & l'incapacité font échouer les projets les plus utiles. Rien n'est plus merveilleux que les raisons subtiles que la sottise imagine quand il s'agit de réformer des abus!

On diroit que les Nations n'ont reçu de la nature aucuns droits, & que ceux dont elles jouissent, ne sont dûs qu'à l'indulgence de leurs Souverains. S'agit-il de stipuler les intérêts d'un Peuple, ou de réclamer la justice pour lui, on a recours à des titres antiques, à des chartes obscures.

(6) Telles sont les vexations exercées sur les habitans de la campagne sous prétexte de *droits Seigneuriaux*, de *droits de Main-morte*; & sur-tout de *droits de chasse* &c. Il y a des pays où les champs qui avoisinent les forêts sont entièrement ravagés par les cerfs, les sangliers, les daims, les bêtes fauves &c. La chasse, cet amusement si cheri des Princes, n'est pas un des moindres fléaux pour les Peuples.

(7) L'illustre Leibnitz, parlant de l'autorité que l'on persiste à donner aux loix & aux coutumes anciennes & barbares dit que *c'est vouloir qu'on se nourrisse de gland depuis que l'on possède l'art de cultiver le froment*. Voyez LEIBNITZ *SCRIPTORES RE- RUM BRUNSWIC. TOM. I. PAG. 79.*

res & défectueuses, à des monuments équivoques & douteux ; (8) plus ces titres sont anciens, moins ils sont sages, & plus on les révere. Cependant les droits des Nations sont fondés sur la nature: ils sont inaliénables. Les droits de l'homme sont aussi anciens que l'espèce humaine; les droits de la justice ne peuvent jamais se prescrire. Les intérêts & les besoins présents; les circonstances actuelles mettent la Société en droit d'annuler les institutions qui la blessent. Un abus, une injustice, un usage déraisonnable deviennent-ils donc au bout de mille ans plus sages, plus justes ou meilleurs que le premier jour.

ON nous parle sans cesse de la fixité que les loix doivent avoir. L'on oppose sans cesse aux projets les plus avantageux & les plus équitables, des institutions qui datent de l'origine des Monarchies ou du berceau des Nations; mais il s'agit de voir si ces choses conviennent à l'Etat présent de ces Nations: les loix sont faites pour les Peuples, & non les Peuples pour les loix. *Une loi, dit Locke, doit disparaître, dès que la Société est plus heureuse sans cette loi. Ce n'est pas, dit Tertullien, le nombre des années, mais la sagesse & le poids de ceux qui ont fait les loix, c'est l'équité seule de ces loix qui les rend estimables; ainsi l'on a raison de les rejeter quand on les trouve iniques.* (9)

(8) Les Anglois ne fondent leur liberté que sur une charte obscure & très grossière, extorquée au Roi Jean par les barons de son royaume qui se trouverent à portée de lui faire la loi. Elle est connue en Angleterre sous le nom de *Charta magna*.

(9) *Leges non annorum numerus, sed Conditorum dignitas sed sola æquitas commendat; atque ideo, si iniquæ cognoscuntur, peritæ damnentur.*

Voyez TERTULL. APOLOG.

LORSQUE l'on considère les législations bigarrées qui servent de règle à la plupart des Nations, on n'y trouve nul plan, nul système, nul ensemble; elles ne présentent que des masses irrégulières, sans goût, sans ordonnance, assez semblables à ces villes dans lesquelles on ne voit qu'un assemblage de maisons de structures différentes; des rues sans alignement & remplies de détours montrent des deux côtés des maisons gothiques & ruineuses, à côté de Palais d'une architecture plus moderne. On peut juger, par le goût qui règne dans chaque édifice, des talents & du génie du siècle qui l'a vu naître. Cependant la demeure qui convenoit aux ayeux, devient souvent très incommode pour les descendants, ceux-ci risquent même quelquefois d'être écrasés, lorsqu'ils diffèrent trop longtems à l'abattre ou à en sortir.

SI pour donner une fixité inébranlable à leurs droits si souvent usurpés, les Souverains ont établi pour maxime que ces droits sont imprescriptibles, inaliénables & sacrés. Si, comme on le prétend, *les Rois sont toujours mineurs*, pourquoi les droits des Nations, dont le consentement seul peut faire les Souverains légitimes, ne seroient-ils pas aussi sacrés que ceux des Rois? Si les Rois, comme ils prétendent, sont les tuteurs des Peuples; ils reconnoissent dès lors que les Peuples sont des *Mineurs*, dont les Tuteurs ne peuvent rien faire à leurs préjudices. N'est-il pas bien étrange que les Nations, presque en tout pays, soient privées des ressources juridiques que les loix accordent à tout citoyen, & ne puissent jamais revenir contre les actes de la violence ou de la mauvaise foi?

LES Nations gémissent presque par-tout sous le joug de loix vicieuses & surannées, d'usages aussi injustes qu'onéreux, de vexations multipliées que ceux qui les exercent ont le front d'appeller des droits. Cependant les hommes y tiennent; ils sont en garde contre les nouveautés: ils ont communément si peu de confiance dans ceux qui les gouvernent, qu'ils craignent même leurs bienfaits. Un Gouvernement qui veut réformer avec succès, doit commencer par éclairer ses sujets & s'attirer leur confiance. Les loix & les formes, quelque défectueuses qu'elles soient, sont en bien des pays les seules barrières qui défendent bien ou mal les Peuples contre les attentats de leurs Tuteurs & de leurs Peres.

LES loix civiles établies chez toutes les Nations, & subsistantes encore chez elles, ont été & sont encore les effets de la force, du caprice, de l'avidité, de la fausse Politique des Conquérants ou des Princes. Il n'est gueres de Peuples sur la terre, qui ait des loix vraiment conformes à la nature de l'homme vivant en société, accommodées à ses besoins présents, à sa position actuelle, à ses intérêts véritables. Tous les pays sont soumis à des loix formées par des sauvages, au sein du tumulte & de la guerre, combinées avec celles qui convenoient auparavant à d'autres Nations. Rien de plus rare qu'un code fait exprès pour le Peuple que l'on force d'y obéir. Les différentes provinces d'un même État ont souvent des poids, des mesures, des coutumes & des loix très différentes, & une jurisprudence toute contraire à celle de leurs concitoyens.

Il pleuvra des pieges sur eux (10). C'est un passage qu'un savant Jurisconsulte applique très bien à tous les Peuples que la multiplicité, l'obscurité, la malignité de leurs loix rend si souvent plus malheureux, que s'ils n'en avoient pas. Dans la plupart des contrées de ce monde; loin d'avoir des idées claires de l'équité, les hommes ne sont pas en état de rien comprendre aux loix contradictoires, confuses, énigmatiques qu'ils sont forcés de suivre. La jurisprudence, comme la religion, se fonde sur des livres que le Peuple n'entend pas, & sur le sens desquels les jurisconsultes sont aussi peu d'accord, que les Prêtres sur les dogmes qu'il faut croire. Cette jurisprudence étant toute remplie de mysteres, les Nations sont forcées de stipendier une foule de Prêtres de Thémis qui vendent leurs oracles aussi chèrement que les Prêtres du Très-Haut. A juger des choses par la Jurisprudence & la Théologie, on diroit que les hommes ne sont pas faits pour rien comprendre aux matieres qui les intéressent le plus. A l'aide des loix, nul citoyen n'est sûr de ses droits; sa fortune peut devenir la proie de tout chicanneur exercé. Les loix sont si embrouillées, qu'une maxime qui passe pour sensée dit, *de s'accommoder quand on a raison, & de plaider quand on a tort*. L'obscurité des loix

(10) *Pluit laqueos super eos*. Le Chancelier Bacon dit que les loix d'Angleterre subissent le supplice imaginé par Mezenec, *les vivantes meurent entre les bras des mourantes*. Les Loix Romaines adoptées en partie par la plupart des Nations modernes, ne leur conviennent aucunement. Les *Pandectes* de Justinien découvertes au douzieme siècle ont fait un grand mal aux Nations barbares dont les Chefs ignorants ont adopté les Loix Romaines, faute d'en savoir faire de plus convenables aux besoins de leurs Sujets.

fait qu'elles ont besoin d'interprètes; & ces interprètes deviennent les maîtres, & de la loi, & du sort des citoyens.

UN mauvais Gouvernement trouve son compte à obscurcir & à multiplier ses loix; par là le Despote en est toujours le maître, les fait servir à son caprice, & les emploie à volonté, soit pour sauver le coupable, soit pour égorger l'innocent. Tacite dit avec grande raison que *plus un Etat est corrompu, & plus on y fait de loix* (11). Un double inconvénient accompagne toujours la multiplicité des loix; l'un est d'empêcher les Peuples de les connoître; l'autre de multiplier les juges & les forces nécessaires pour les faire observer; forces toujours plus nuisibles au bonheur des Nations, que les loix instituées ne peuvent leur être avantageuses.

RIEN de plus absurde que de prétendre que la connoissance des loix de son Pays n'est pas faite pour ceux qui doivent les observer. Tout mystère annonce toujours l'intention de tromper ou de jeter dans l'embarras. Il faut que chaque membre de la Société entende & connoisse les regles de la Société, afin de s'y conformer. Un Code simple & court de loix conformes au bon-sens naturel, seroit & plus utile & plus facile à retenir, qu'un *Catéchisme* inintelligible que l'on enseigne sans aucun fruit au vulgaire ignorant.

QUE dirons-nous du délire ou de l'abus que l'on voit régner dans quelques Nations, où le droit si Noble de rendre la justice aux citoyens,

(11) *In corruptissimâ Republicâ plurima leges.* TACIT. ANNAL.

s'achette à prix d'argent & se transmet comme un héritage ! Ainsi dans ce pays il suffit d'être riche, ou d'être né d'un juge, pour acquérir le droit de décider de la fortune, de la liberté, de la vie de ses concitoyens ! A quel point les idées d'équité doivent-elles s'anéantir chez des Peuples qui sont obligés de payer la justice, de solliciter pour l'obtenir, & qui voient tous les jours des citoyens ruinés par l'ignorance, la partialité, l'injustice de leurs juges !

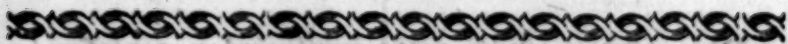
Ainsi tout se corrompt & se change en poison sous une administration corrompue. La justice elle-même y devient un fléau redoutable ! On a dit avec la plus grande raison que *la justice est souvent la plus grande des injustices* (12). La jurisprudence qui décide du sort des citoyens ne leur donne presque en tout pays que les idées d'une justice fictive ou conventionnelle, qui ôte le droit à celui à qui la nature & la raison le donnent, & qui fait continuellement passer la propriété de l'homme simple & de bonne foi à celui qui a plus de chicane & de ruse. *La forme, dans toutes les Nations, emporte le fond* : c'est-à-dire met les droits les plus justes au néant.

(12) *Summum jus, summa injuria*. Si l'usage ne parvenoit pas à familiariser les esprits avec les injustices les plus absurdes & les plus révoltantes, pourroit-on n'être pas choqué de voir que dans des Nations raisonnables & civilisées, les loix, adjugent à l'aîné d'une famille tous les biens de son pere, & ne laissent rien ou très peu de choses aux puînés & aux sœurs ? Ces loix, aussi barbares que contraires à la nature, se fondent sur les intérêts de quelques Nobles, dont la vanité demande que *la splendeur d'une famille soit conservée*. Mais l'intérêt de l'Etat demande que les biens se partagent entre le plus grand nombre possible de citoyens ; & la nature crie à un pere qu'il est un homme odieux de donner le jour à des enfans, pour enrichir l'un d'entre eux & plonger les autres dans l'indigence.

D'un autre côté, cette jurisprudence masquée sous le nom de justice, est une vraie pomme de discorde : elle divise les familles ; elle rend les concitoyens fourbes & alertes à se surprendre ; elle favorise la force contre la foiblesse, la fourberie contre la candeur, l'imposture contre la franchise. En un mot, on pourroit définir la connoissance pénible des loix bizarres & souvent injustes qui servent de regle aux Nations, *l'art d'embrouiller & de détruire les idées naturelles de l'équité dans l'esprit des hommes, afin d'y substituer la fraude, la surprise & la mauvaise foi.*

SOLON disoit qu'il n'avoit donné aux Athéniens que *les loix les meilleures qu'ils pussent recevoir.* Un Gouvernement sans équité ne peut faire que des Loix injustes ; une Nation d'esclaves n'est susceptible que de loix accablantes ; un Peuple corrompu ne peut recevoir que des Loix analogues à sa dépravation habituelle. Il faut instruire, former, éclairer les hommes ; & surtout les rendre libres, pour les rendre capables de recevoir de bonnes Loix. Quelles Loix peuvent donner des Tyrans à qui l'injustice & le crime sont toujours nécessaires ? De quelles Loix sont susceptibles des hommes aveugles que la force entraîne sans cesse vers la méchanceté ?





C H A P I T R E IV.

De la Source des Crimes.

C'EST visiblement à l'injustice, à la Tyrannie, à la négligence de ceux qui gouvernent les hommes, que sont dus les crimes fréquents dont on voit les Nations inondées. L'homme du Peuple est par-tout un vrai sauvage, dont l'esprit & le cœur n'ont été nullement cultivés: le soin de ses mœurs est abandonné à des Prêtres qui, comme nous l'avons fait voir, contents de lui remplir l'imagination de terreurs, de fables, de chimères, & de l'obliger à se conformer à des pratiques machinales, ne songent aucunement à le rendre, ni raisonnable ni sociable. Communément en tout pays le Peuple est très dévot, très crédule, très zélé pour sa Religion à laquelle il ne comprend rien, très disposé à seconder les intérêts de ses Prêtres qu'il suit aveuglément; mais il demeure toujours dans une ignorance complete des Principes de la vraie morale; il n'a nulle idée d'équité, d'humanité, de sensibilité, il trouve le secret d'allier la Religion avec la débauche, la crapule, & souvent même avec le crime. Les pays les plus aveuglément soumis à la superstition, ne se distinguent dans le monde, ni par la pureté, ni par l'innocence des mœurs.

Les injustes rigueurs du pouvoir arbitraire, les vexations & les mépris des Grands, des Riches, des Gens en place, ôtent à l'homme du Peuple tout sentiment d'honneur, toute estime
pour

pour lui-même: dès lors il est prêt à tout faire pour se tirer de la misère dans laquelle très souvent l'oppression l'a plongé: la dépendance où il vit, l'oblige de se conformer aux vices de ceux dont il a besoin pour subsister, ou dont la bienveillance lui devient nécessaire: il consent aisément à leur sacrifier un honneur, auquel il n'attache aucun prix: il n'a point d'idées de la vertu; il vend sa conscience pour de l'argent ou de la protection; il imite de loin les vices & les travers de ceux qu'il suppose plus fortunés que lui. Des valets que le luxe arrache aux travaux de la campagne, viennent, à la suite des riches & des grands, se livrer dans les villes à une oisiveté fatale qui les porte bientôt à la débauche, à la licence, à la dépense, à la fatuité: ils croient se relever en affectant les airs & les dérèglements de leurs maîtres: pour contenter ces passions nouvelles & ces besoins acquis, ils sont forcés de recourir au larcin, à la fraude, & finissent assez souvent par les crimes les plus noirs. Voilà comment de proche en proche la contagion du vice se répand jusques dans les dernières classes du Peuple: la paresse & la débauche y font éclore des voleurs, & des scélérats dont l'unique ressource est de faire la guerre à la Société, & de se venger par des crimes, soit de la dureté du Gouvernement, soit de sa négligence.

ON punit à la Chine le Mandarin dans le département duquel il s'est commis quelque grand crime. C'est à sa propre négligence ou à sa propre injustice qu'un mauvais Gouvernement devroit s'en prendre du grand nombre de malfai-

teurs qui se trouvent dans un Etat. La multiplicité des criminels annonce une administration tyrannique & peu soigneuse. La rigueur des impôts, les vexations, les duretés des Riches & des Grands font pulluler des malheureux que souffre la misère réduit au désespoir, & qui se livrent au crime comme au moyen le plus prompt pour s'en tirer. Si l'opulence est la mere des vices, l'indigence est la mere des crimes. Lorsqu'un Etat est mal gouverné, que les richesses & l'aisance sont trop inégalement réparties, de manière que des millions d'hommes manquent du nécessaire, tandis qu'un petit nombre de citoyens regorgent de superflu, on y voit communément beaucoup de malfaiteurs, & les châtimens ne diminueront point le nombre des criminels. Si un Gouvernement punit les malheureux, il laisse en repos les vices qui conduisent l'Etat à sa ruine; il élève des gibets pour les pauvres, tandis que c'est lui qui, en faisant des misérables, fait des voleurs, des assassins, des malfaiteurs de toute espèce: il punit le crime, tandis qu'il invite sans cesse à commettre le crime. (13)

ON vante à tout moment les avantages d'une grande population, & l'on cherche les moyens de la produire. Ne voit-on pas que par la nature des choses la population se proportionne d'elle-même à la bonté du Gouvernement, à la sagesse de ses loix, à la fécondité du sol, à l'industrie

(13) *Interdum puniunt immania scelera, cum alioquin scelerum irritamenta præbeant suis.*

des habitans , à la liberté & à la sûreté dont on jouit ? Un Gouvernement injuste n'a déjà que trop d'esclaves ; il ne sçait pas employer les hommes , il n'en fait que des mendiants , des vagabonds , des malfaiteurs ; il ne songe qu'à enrichir quelques citoyens favorisés , aux dépens de tous les autres ; il décourage le cultivateur ; il décourage l'industrie par des impôts accablants ; il rend inutile la fertilité du sol : loin d'attirer de nouveaux habitans , il force les anciens à des émigrations continuelles. Une administration aussi cruelle qu'insensée est-elle donc faite pour jouir des avantages réservés à une administration humaine & raisonnable ? Un Gouvernement despotique ne multiplie-t-il pas les vices , la misère & les crimes dans la même progression qu'il commet des injustices ? Un pays mal gouverné n'est toujours que trop peuplé. La fermentation dangereuse que doivent nécessairement exciter des malheureux entassés dans une prison malsaine finit par infecter l'air qu'on y respire , & par le rendre mortel.

AU LIEU d'adoucir le sort du cultivateur , afin de l'exciter au travail ; au lieu d'occuper utilement le pauvre ; au lieu de l'attacher à son pays par des terres qui répondent de sa conduite ; au lieu de veiller à l'instruction du Peuple ; au lieu d'empêcher les vices & les crimes de germer & d'éclore , un mauvais Gouvernement ne fait qu'aggraver de jour en jour la misère du malheureux. Il force le laboureur d'abandonner une terre maudite qui l'expose à des oppressions sans fin. Il l'oblige de chercher dans la mendicité une subsis-

tance moins pénible; il étouffe en lui le sentiment de la honte & de l'attachement à son pays. On jette ainsi les semences du vice, de la paresse & du crime; on les nourrit; on leur laisse jetter de profondes racines; on leur oppose ensuite des châtimens peu capables d'en imposer à des êtres dépravés à qui le crime est devenu nécessaire. Que de supplices cruels & multipliés une administration équitable & vigilante ne s'épargneroit-elle pas! Ne seroit-il donc pas plus sage d'empêcher les crimes de naître, que de se mettre dans le cas de les punir & sans cesse & sans fruit? Mais un mauvais Gouvernement se voit dans l'impossibilité de soulager ses Peuples. L'économie paroît toujours le plus violent des remèdes à des Princes qui jamais ne peuvent consentir à mettre des limites à leur faste & à leurs extravagances.

L'HOMME qui n'a rien dans un Etat, ne tient par aucuns liens à la Société. Comment veut-on qu'une foule de misérables à qui l'on n'a donné ni principes ni mœurs, restent les spectateurs tranquilles de l'abondance, du luxe, de l'opulence superflue, des richesses injustement acquises de tant de citoyens corrompus qui semblent insulter à la misère publique, & que l'on voit rarement disposés à la soulager? De quel droit la Société peut-elle punir de mort un voleur domestique qui aura été le témoin des rapines impunies & des concussions de son maître; ou qui verra les voleurs publics marcher le front levé, jouir de la considération & des hommages de leurs concitoyens, étaler sans pudeur, aux yeux mêmes des chefs de l'Etat, un faste insolent, fruit de leurs extorsions?

Comment fera-t-on respecter la propriété des autres, à des malheureux qui ont été eux-mêmes les victimes de la rapacité du riche, ou qui ont vu à tout moment les biens de leurs concitoyens impunément envahis par la violence ou par la fraude? Enfin comment engager à se soumettre aux loix des hommes, à qui tout prouve que ces loix, armées contre eux seuls, sont indulgentes pour les grands & les heureux de la terre, & ne sont inexorables que pour le malheureux & le pauvre? *L'on ne meurt qu'une fois*; l'imagination du scélérat s'apprivoise peu-à-peu avec l'idée des supplices les plus cruels; il finit par les regarder comme un *mauvais quart d'heure*: mourir pour mourir; il aime autant périr par la main du bourreau, que de périr de faim, ou même que de travailler infructueusement toute sa vie.

A QUEL point les idées du juste & de l'injuste ne doivent-elles pas se confondre dans l'esprit d'un Peuple, qui ne voit que des exactions, des concussions, des rapines exercées de l'aveu & même par l'ordre du Gouvernement? Quelles notions se fera de l'équité, un Peuple que ses maîtres livrent à la rapacité d'une armée de Traitants, qui s'engraissent juridiquement & légalement de la substance du pauvre? Que peut penser des loix de son pays, un homme qui s'apperçoit qu'elles n'ont communément pour objet que de mettre les grands criminels à couvert des attaques des criminels subalternes? L'horreur que l'on devrait avoir pour l'injustice & le vol ne doit-elle pas s'anéantir dans tous les esprits, quand on voit le chef même de la Nation faire un trafic

honteux avec quelques sujets favorisés, de la propriété de tous les autres? Aux yeux de l'équité naturelle, les impôts ne sont-ils pas des vols, quand ils n'ont pas véritablement pour objet les besoins réels de la Société? Enfin que fera-ce, si des concussionnaires, des exacteurs, des oppresseurs privilégiés, non seulement ne sont pas méprisés, mais exercent ouvertement un métier que l'on juge honorable, & passent pour être les colonnes d'un Etat?

C'EST le défaut de justice qui pousse communément les hommes au crime: dès qu'elle est foulée aux pieds par les Princes & les Grands; dès que le fort peut impunément opprimer le foible; dès que la Société néglige ou refuse de venger & de protéger, l'homme cherche à se faire justice à lui-même: il se livre à ses passions, il se croit tout permis; il déclare la guerre à la Société, qui est forcée de vivre dans des alarmes continuelles. C'est faute de justice que dans certains pays les assassinats, les vengeances particulières, les trahisons, les empoisonnements sont si fréquents. Les hommes se vengent eux-mêmes, quand la loi ne veut pas les venger (14).

(14) En Italie, en Espagne, en Portugal &c. les assassinats sont très fréquents, parce qu'il est presque impossible d'y obtenir aucune justice: le Peuple dans ce pays s'intéresse à l'assassin, & lui facilite, pour l'ordinaire, les moyens de s'évader. Les Eglises lui offrent de plus un azyle. En Angleterre, un assassin excite l'horreur du Peuple; chacun se croit intéressé à le livrer entre les mains de la justice. On dit que les Vénitiens ne punissent pas les assassinats très fréquents en terre ferme; afin d'entretenir la dissension entre des sujets, dont la concorde leur paroitroit inquiétante. Paulinus assassina Philippe pere d'Alexandre pour un déni de justice.

VOYEZ JUSTIN, LIE. IX. CAP. 6.

DANS la punition des crimes, les gouvernements modernes semblent avoir conservé en grande partie la violence & la barbarie des sauvages. Les loix pénales du Despotisme portent sur-tout l'empreinte de son caractère emporté; elles sont communément atroces; son principe est d'inspirer la terreur. Les Tyrans sont trop paresseux, trop indolents, trop privés de lumières, pour chercher des moyens doux de ramener les hommes ou de les empêcher de nuire: ils ne corrigent qu'avec fureur & en détruisant tout d'un coup. Ils semblent toujours vouloir trouver des coupables & craindre de trouver des innocents: ils emploient des tortures recherchées souvent capables d'arracher d'un malheureux trop foible, l'aveu des crimes qu'il n'aura point commis. En un mot, toujours iniques & dépourvus d'humanité, ils punissent sans mesure & proportionnent le châtimement, non au mal réel fait à la Société, mais à leur colère, à leur vengeance, à leur intérêt. Accoutumés à mépriser l'homme ils l'exterminent avec la plus grande légèreté: le soupçon seul leur suffit quelquefois pour arracher la vie. Les enfans innocents sont punis pour les délits d'un pere coupable; une confiscation aussi injuste que barbare, les prive de tout & les réduit à la mendicité, dans la vue sans doute de les forcer à devenir eux-mêmes des malfaiteurs. L'innocent, après avoir beaucoup souffert, & que sa détention a ruiné, n'obtient aucuns dédommagemens. Voilà ce qu'on appelle *rendre la justice* dans bien des Nations!

LA clémence d'un Despote est affreuse; elle

n'est souvent qu'un supplice continué, cent fois plus cruel que le trépas: il croit faire grace à ses victimes, en les plongeant pour la vie dans des cachots infectés où l'homme de bien, le citoyen vertueux, pour avoir déplu à quelque vifir injuste, est confondu avec les plus grands criminels.

L'EFFET des supplices rigoureux est d'intéresser le Peuple en faveur du malheureux qui les souffre; on oublie son crime pour s'attendrir sur son sort. Sous un Gouvernement injuste, on s'indigne contre la cruauté des loix que l'on soupçonne facilement d'injustice & de partialité. Qui est-ce qui ne seroit pas révolté à la vue du supplice d'un infortuné qu'un larcin, souvent peu considérable, fait condamner à la mort? Il faut que l'on fasse un grand cas de l'argent & bien peu de la vie d'un homme, puisqu'on la ravit si souvent pour des bagatelles! Si la paresse & le vice produisent les malfaiteurs, ce seroit par le travail qu'il faudroit les punir. Un homme mort est perdu pour la Société; celui qui travaille pour elle, lui est de quelque utilité; il répare en quelque façon le mal qu'il a pu lui faire (15).

(15) On dit qu'un Empereur de la Chine ayant trouvé qu'à son avènement à la couronne, toutes les prisons étoient remplies de criminels qui avoient suivant les loix mérité la mort; & ayant vu que d'un autre côté la récolte ne pouvoit se faire faute de moissonneurs, fit rendre la liberté aux prisonniers, leur ordonna d'aller faire les moissons & de rentrer ensuite dans leurs prisons: ils obéirent, & après la récolte ils revinrent dans leurs prisons. Sur quoi l'empereur, touché de leur obéissance, leur pardonna & leur rendit la liberté. L'on ajoute qu'aucun d'entre eux ne mérita d'être enfermé une seconde fois.

VOYEZ DUHALDE HIST. DE LA CHINE.

ON nous vante tous les jours l'efficacité de la Religion : on nous assure que ses menaces terribles sont le frein le plus puissant que l'on puisse opposer aux crimes du Peuple. Mais pourquoi donc voyons-nous un si grand nombre de voleurs, d'assassins, de malfaiteurs de toute espèce, sur-tout dans les nations les plus religieuses, qui, comme on l'a remarqué sont celles où l'on trouve les mœurs les plus déréglées & les crimes les plus fréquents ? c'est que la Religion ne cherche pas à rendre les Peuples raisonnables ; c'est que la Morale qu'elle enseigne n'est ni persuasive, ni intelligible pour l'homme du commun ; c'est que ses dogmes obscurs, ses terreurs éloignées, ses chimères invisibles ne font qu'une impression passagère sur l'esprit des malheureux que tout d'ailleurs invite au mal, que la misère accable, & détermine communément au crime : c'est que la Religion n'est point assez forte pour déraciner les vices que le gouvernement, que des exemples funestes, que le luxe ont semés & cultivés : c'est qu'elle ne peut anéantir des penchants habituels & confirmés, tels que l'ivrognerie, la crapule, la débauche, & sur-tout la paresse opiniâtre qui souvent fait préférer le crime & ses dangers à un travail honnête. Enfin cette Religion ne rassure-t-elle pas ceux qu'elle menace ? si elle fait entrevoir les supplices éternels d'une autre vie, ne fait-elle pas espérer qu'un repentir sincère à la mort suffit pour effacer les crimes les plus affreux ? Les plus grands scélérats se promettent toujours de *faire une belle fin* ; ils se flattent d'obtenir les récompenses éternelles en offrant à la Divinité les supplices & la mort auxquels les loix les condamnent.

Ce n'est pas la religion qui contient les passions des hommes. C'est l'éducation, l'exemple, la crainte du déshonneur, la raison plus exercée, qui font que les gens du monde tiennent pour l'ordinaire une conduite plus mesurée, que les gens de la lie du Peuple, parmi lesquels on trouve les malfaiteurs que punissent les loix. Toutes ces choses sont nulles pour la dernière classe des citoyens, qui n'a d'autre instruction que celle qu'elle reçoit de ses Prêtres. D'ailleurs l'homme du Peuple, grossier lui-même & entouré d'êtres qui lui ressemblent, n'a aucune idée de la décence, de l'honneur, du mérite ou du blâme; il demeure un automate incapable de réfléchir, & par conséquent peu susceptible de honte & de remors: c'est, comme on l'a dit, un vrai sauvage qui porte dans les villes la brutalité, la stupidité, l'imprudence & la déraison de l'habitant des forêts. L'homme du monde est un être plus civilisé, plus accoutumé à raisonner sur sa conduite, à craindre l'opinion publique, à ménager sa réputation: s'il a des vices, il se permet rarement les crimes qui pourroient tirer à conséquence; il ne se permet que ceux qu'il voit autorisés par le gouvernement; il volera le public, mais il rougiroit de voler dans la poche d'un citoyen.

Sous un gouvernement aveugle & corrompu, les remèdes qu'on oppose à la corruption des Peuples deviennent eux-mêmes une source de corruption. La *Police* est une branche de l'administration destinée à veiller à la sûreté des villes, à faire observer les loix, à exercer une censure vigilante sur les mœurs. Entre les mains d'un gouvernement pervers, elle ne devient qu'

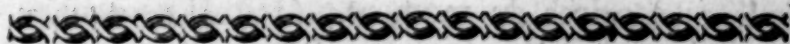
une inquisition détestable, un fléau redoutable, un instrument de l'oppression : on la voit moins occupée de la sûreté publique que de la sûreté particulière, des intérêts, des vengeances de ceux qui attaquent ouvertement la sûreté des citoyens. Au lieu de réprimer efficacement la dépravation des mœurs, elle l'entretient, elle la paie ; ses suppôts lèvent des tributs sur la corruption publique, sur la prostitution, sur les délits. Au lieu de former des gens de bien, cette Police en plusieurs contrées inonde la Société d'espions, de délateurs, d'ames viles & mercénaires qui deviennent les censeurs publics & les arbitres du sort des citoyens les plus honnêtes ; c'est à ceux-ci sur-tout qu'un Gouvernement Tyrannique déclare la guerre ; il sçait que les gens de bien ne peuvent pas applaudir à ses désordres & à ses iniquités. Un Etat peut-il donc être heureux, quand ceux qui gouvernent vivent dans une défiance continuelle des plus honnêtes gens ?

QUEL jugement un homme de bien peut-il porter sur une police perpétuellement occupée à chercher dans le sanctuaire des familles, de l'amitié, de la Société, des victimes pour les immoler à la vengeance & aux soupçons des Ministres ou des Grands, que leur conscience bourrelée force d'être dans des allarmes continuelles sur les discours des citoyens qu'ils outragent ? Le Despotisme lâche la bride à tous ceux qui l'exercent, & suivant la pente de sa violence naturelle, se venge avec fureur & méconnoit la pitié. Un mot indiscret, une faillie impruden-

te, sont souvent punis par la perte de la fortune & de la liberté.

AINSI la vertu la plus noble, la grandeur d'ame, ce sentiment qui révolte l'homme contre l'oppression & l'injustice, sont continuellement exposés aux coups d'un Gouvernement pervers, & les objets des recherches de ses infames sup-pots. N'en soyons pas étonnés. La Vertu & la Tyrannie sont faites pour se détester; la tyrannie force la vertu même à méditer sa ruine. Combien de grandes ames & de génies sublimes ont été forcés d'expier dans la captivité, ou même par leur sang, le crime de s'être irrités contre les ennemis du genre humain!





CHAPITRE V.

De l'influence du Gouvernement sur le Caractere National, sur les talents de l'esprit, sur les lettres.

Tout ce qui précède prouve clairement que le Gouvernement influe de la façon la plus marquée sur les mœurs des hommes : il n'influe pas moins sur le caractère, les opinions & l'esprit des citoyens. Les Princes semblent ordonner de faire tout ce qu'ils font eux-mêmes. Les exemples des Grands sont suivis par les Petits ; les cours donnent le ton aux nations, & reglent les notions du vulgaire qui suit aveuglément les impulsions qu'il reçoit de ceux qu'il voit les arbitres de son sort, dont il reconnoît la supériorité, qu'il suppose les plus heureux.

Le Despotisme, dépourvu de lumières & de raison, montre à celui qui le considère attentivement tous les caractères de l'enfance. Il fait ; il défait, il refait sans cesse. On lui trouve à tout instant les boutades, l'impatience, la présomption, l'étourderie, la frivolité de l'âge tendre. Il seroit aussi utile aux Nations d'être gouvernées par des enfans, que par des maîtres absolus, qui, peu capables de rien prévoir, sacrifient tout

à leurs caprices du moment. (16) Il ne peut y avoir rien de stable sous des Princes qui peuvent détruire tout ce qui gêne leurs fantaisies ; toute règle, toute barrière, toute loi leur devient insupportable. Et la paix & la guerre, & la prospérité & les calamités, la richesse & la pauvreté, la fortune du Sultan & des Esclaves dépendent à tout moment d'un fil. Les intérêts changeants, les imprudences d'un Visir, les intrigues d'une Cour, les conseils d'une Femme décident du sort de la Nation & du Chef, & suffisent pour culbuter le système du Gouvernement.

DANS un Etat Despotique, tout changement de Ministre produit un renversement total dans l'administration. L'essence d'un Gouvernement arbitraire est de ne suivre aucun plan. La cabale & l'intrigue placent & déplacent continuellement des hommes sans talents & sans vertus, qui se transmettent de mains en mains un Etat auquel chacun à sa manière a fait des plaies profondes. Une Nation ne cesse d'être la victime de l'impéritie, de la voracité, de la négligence, de la malice, de la folie de ceux qui s'arrachent le droit de la tourmenter. Dans un pareil désordre l'unique soin de l'homme en place est d'intriguer pour s'y maintenir : il néglige la chose publique ; il fait assiduellement sa cour ; il sacrifie la Patrie & le Prince ; il laisse l'Etat devenir ce qu'il peut.

(16) En 1720. l'Empereur de la Chine montra une colère furieuse & disgracia tous les *Kolao* ou Principaux Ministres, parce que, pour le jour de sa naissance, ils lui avoient fait préparer un arc de triomphe moins beau que celui de l'année précédente.

Comment un Ministre qui prévoit que le moindre caprice peut le faire déplacer, qui fait que son maître, indifférent sur le bien de l'Etat, ne lui sçaura point gré de ses soins & de ses travaux, s'attacheroit-il à bien faire? L'estime publique n'est comptée pour rien dans un pays où l'unique intérêt est de plaire au Prince & de se faire des amis auprès de lui. Il est impossible qu'un homme en place travaille avec attention aux affaires d'une Nation, quand tout son tems est employé à ménager l'esprit d'un maître toujours en enfance & des enfans qui l'entourent.

Si le Despote n'est qu'un enfant déraisonnable, les Courtisans qui l'entourent seroient-ils plus sensés que lui? L'homme le plus grave est forcé de rire ou de s'indigner à la vue des pompeuses bagatelles qui communément font l'objet des soins, des intrigues, des menées d'une cour. Des prétensions puériles, des droits impertinents, des prérogatives ridicules, des petitesse dans lesquelles on fait consister la *dignité*, des frivolités dont le bon sens rougit, des querelles de femmes, voilà souvent les grands mobiles d'une Monarchie! Des esprits vains & rétrécis sont incapables de saisir des objets vraiment grands; des gens qui n'existent que par l'opinion, ne connoissent qu'une grandeur & des biens d'opinions. Des enfans sont occupés de jouets: des bals, des fêtes, des spectacles absorbent communément l'attention des premiers de l'Etat, qui se trouve quelquefois culbuté sans qu'on paroisse s'en appercevoir à la cour.

So u s un Gouvernement absolu il n'est permis

à personne de s'occuper de son fort ou de songer au bien public : ces objets interdits à des esclaves, ne conviennent qu'aux citoyens d'un pays libre. La vanité tient lieu de grandeur aux Sujets d'un Maître absolu. Un caractère étourdi, inconstant, dissipé est celui qui leur convient le mieux. Tout homme qui ne peut compter sur rien, doit vivre à la journée ; le lendemain n'est point à lui : le hasard & le caprice décidant continuellement de son fort, il ne doit point envisager un avenir affligeant ; une fantaisie peut anéantir ses droits, ses loix, ses privilèges, son état, sa fortune, & celle de sa postérité ; tout homme qui porte ses vues sur l'avenir, ne paroît qu'un rêveur incommode & chagrin dans des Nations dont les Chefs sont sans principes, & où rien n'est fait pour avoir de la stabilité. Les pays soumis au pouvoir arbitraire, ne renferment que des hommes entièrement abrutis ou frivoles, également incapables de réflexions. Une indifférence complète pour la Patrie, une incurie stupide, une passion déordonnée pour des amusements futiles, une aversion marquée pour tous les objets sérieux, sont les effets naturels & nécessaires d'un Gouvernement pour qui rien n'est sacré, & qui traite légèrement les affaires les plus importantes. Comment seroit-il possible de faire sentir les intérêts d'une Patrie, les idées de la vraie grandeur, les droits de l'équité, à des êtres qui ne songent qu'à s'étourdir sur le présent & sur l'avenir, ou à des êtres stupides & privés de toute énergie qui ne pensent à rien ?

D'AILLEURS, comme nous l'avons remarqué, l'habitude identifie l'esclavage avec les hommes ;
ils

ils finissent par vivre très contents de leurs fers : ou bien, semblables à des enfants, ils se vengeront tout au plus par une épigramme, une chanson, une satire, des violences d'un ministre ou des oppressions du Gouvernement.

ON se plaint souvent de voir que dans des nations frivoles des histrions, des chanteurs, des danseuses &c. sont en possession d'absorber l'attention du public, & que des talents futiles y sont préférés aux grands talents. Mais ne s'aperçoit-on pas que le mérite, la science, les vrais talents sont inutiles ou déplacés dans des pays où des êtres sans mérite & sans talents donnent le ton à la Société ? Il ne faut que des poètes galants, des bijoutiers, des inventeurs de modes à des Peuples efféminés par le Despotisme, & qui demeurent dans une enfance perpétuelle. Le luxe, les femmes & l'esprit militaire sont des obstacles faits pour empêcher constamment les têtes de parvenir à la maturité.

LES airs, les manières, la fatuité, le faste, les différents moyens de masquer sa petitesse sous un air imposant, l'arrogance, le ton suffisant, l'importance, sont les produits des Cours dont les manières sont communément copiées par une foule d'hommes vains, qui se croient quelque chose en imitant quelquefois de la façon la plus ridicule & la plus gauche, les airs de la grandeur. Un commerce continuel avec les gens de guerre fait saisir avec promptitude le ton de l'étourderie, de la légèreté, de la galanterie. Enfin le commerce fréquent avec un sexe que tout conspire à retenir dans une enfance éternelle, fait que l'on

met une très grande importance à des jouets, des parures, des bagatelles.

L'ÉLÉGANCE dans les plaisirs, le goût frivole, l'art d'amuser des oisifs & de perdre son tems sont portés bien plus loin & plus diversifiés sous un Monarque absolu, que l'art de rendre les hommes heureux. Un Gouvernement arbitraire doit se proposer de détourner les esprits de la réflexion, ou de les porter sur des objets futiles; tandis que les Tyrans de Rome faisoient égorger des Sénateurs, ils amusoient par des spectacles pompeux un Peuple désœuvré qui ne cessoit d'applaudir les boureaux de la Patrie, & qui, pourvu qu'on l'amusât, s'embarrassoit fort peu de ce qu'elle pouvoit devenir.

ON nous vante sans cesse l'élégance, le bon goût, les chefs-d'œuvres, les merveilles que des Souverains puissants ont quelquefois fait naître par leurs libéralités & les encouragements qu'ils ont donnés aux sciences, aux arts, aux talents de l'esprit, par où ils sont parvenus à faire de leurs regnes des époques mémorables, & à rendre leurs noms respectables & chers à la postérité. Mais si l'on examine de près ces siècles tant de fois célébrés, on trouvera que les foibles avantages qu'ils ont procurés à quelques citoyens, n'étoient nullement propres à dédommager les Nations entières des calamités affreuses dont ils les ont inondées. Des Tyrans remplis de vanité se sont quelquefois piqués d'étonner les Peuples par leurs dépenses; mais jamais ils ne se sont piqués de les rendre ni meilleurs ni plus fortunés.

P A R M I les époques célèbres l'on place com-

munément le siècle d'Alexandre. Mais n'est-ce pas dans ce siècle fameux que la liberté de la Grece fut anéantie, & que ses Républiques, ses Chefs autrefois courageux, ses Orateurs les plus sublimes se virent honteusement asservis à quelques Tyrans, qui bientôt éteignirent par-tout le feu sacré du génie? Quel sort plus déplorable que celui de l'Asie, & sous ce conquérant foudroyant, & sous ses farouches successeurs! Leurs annales ne nous montrent que des villes réduites en cendres, des plaines dévastées, des Peuples égorgés, des contrées fertiles changées en solitudes.

Si nous lisons avec transport les ouvrages immortels de Virgile & d'Horace; si nous considérons avec surprise les monuments du siècle d'Auguste; ne rougissons-nous pas en même tems des flatteries prodiguées par des muses vénales à un Tyran, qui ne consentit à modérer ses fureurs, qu'après s'être long-tems abreuvé du sang de ses concitoyens? Ce siècle si mémorable ne fut-il pas l'époque de l'asservissement total des Romains, & de la dégradation complète de leurs ames? Le regne de ce Despote magnifique, qui se vantoit d'avoir changé en marbre la capitale du monde, ne jeta-t-il pas les fondemens inébranlables de la tyrannie exercée depuis par les Tibere, les Caligula, les Néron, les Domitien & par tant d'autres Monstres qui pendant une longue suite de siècles firent gémir le monde entier sous le poids de leurs crimes.

Nous contemplons avec étonnement les monuments encore récents d'un Monarque moderne dont le regne fit naître tout d'un coup les scien-

ces, les lettres & les arts dans ses Etats. Nous admirons avec raison les ouvrages immortels des poètes, des artistes, de tant de sçavants en tout genre que ses bienfaits & ses regards firent éclore dans son Royaume. Mais quelques drames sublimes, quelques poësies trop souvent avilies par la flatterie, quelques statues & peintures admirables ont-ils le droit de nous éblouir au point d'oublier les guerres interminables, les proscriptions sanglantes, les persécutions inhumaines, les oppressions continuelles dont un regne si pompeux fut tant de fois souillé? Aurons-nous le courage d'applaudir à des chefs-d'œuvres qui ont coûté le sang & la sueur de tant de millions d'hommes réduits à la mendicité? L'homme de bien ne seroit-il pas plus touché d'un siècle qui auroit rendu les Peuples plus heureux, que d'un siècle qui ne s'est illustré que par leurs miseres, & par le faste insultant d'un Despote que la bassesse s'est efforcé d'élever au rang des Dieux

Tout nous prouve l'influence du pouvoir arbitraire, ainsi que de la vanité & de la frivolité des Cours & des Nations sur les lettres, les talents, les productions de l'esprit. Il faut au génie de la liberté pour qu'il fournisse sa carrière: un Gouvernement Tyrannique & vain l'arrête dans sa course ou l'oblige à se porter sur des objets méprisables (17). Dans une Nation enchaînée la langue des muses ne semble faite que pour chanter les illustres forfaits des conquérants, ou le faste puérile des maîtres de la ter-

(17) Quelqu'un vanitoit au célèbre chevalier Saville les productions littéraires de son pays & les chefs-d'œuvres qu'y avoit produits le regne d'un grand Monarque. *Peut-il y avoir, lui répondit Saville, de bons ouvrages dans un pays où il n'est permis d'écrire ni sur le Gouvernement ni sur la Religion?*

re. Le génie du Poëte, destiné par sa nature à planer au haut du ciel & à donner du courage & de l'élévation aux ames, se voit forcé de raser humblement la terre, de flatter la vanité des cours, de chercher à plaire à des femmes, de célébrer leurs triomphes, qui sont souvent ceux du vice & du désordre. Pour des êtres que tout conspire à tenir dans l'enfance, il ne faut que des fictions, des romans, des peintures voluptueuses, des drames remplis d'intrigues amoureuses, des vers galants. Quels succès un Tyrtée eût-il pu se promettre dans les murs de Sybaris !

L'ÉLOQUENCE dont le but est de remuer fortement les cœurs en leur présentant de grands objets, ne peut naître que chez un Peuple libre, où il est permis au citoyen de s'occuper de sa patrie. Elle seroit évidemment déplacée dans les contrées où il n'existe point de Patrie, & où du moins il est défendu d'y songer : l'art oratoire y est exclusivement réservé aux Ministres de la Religion, dans la bouche desquels, bien loin de servir à éclairer ou ranimer les hommes, elle ne sert qu'à les aveugler, à les rendre féroces ou lâches, à les faire trembler devant de vains phantômes, à les repaître de chimères, enfin à tonner inutilement contre des vices & des folies, que tout d'ailleurs contribue à faire naître & à multiplier.

L'HISTOIRE est faite pour transmettre fidèlement à la postérité les actions de ses ancêtres, les vices & les vertus des Rois, les droits des Nations, les événements heureux & malheureux qu'elles ont successivement éprouvés. Pour être utile, l'historien doit être véridique, & déve-

lopper les causes dont les effets ont été avantageux ou nuisibles : il doit fixer les yeux des Peuples sur les délires de leurs maîtres, sur les tableaux sanglants de leurs guerres, de leurs crimes, de leurs attentats contre la félicité publique : mais l'histoire ne peut sans danger retracer ces désordres, sous un Gouvernement toujours épris des mêmes folies, & qui ne souffre pas qu'on le montre sous ses traits véritables. Ainsi sous des plumes ferviles, tremblantes & guidées par le préjugé, l'histoire n'est qu'un amas de mensonges & de faits déguisés dont il ne peut résulter aucune utilité.

LE Despotisme ne se sert des talents que pour tromper : lorsqu'il daigne laisser tomber sur eux un regard favorable, ce n'est que dans la vue de leur faire encenser sa vanité. Ont-ils l'audace de prendre un ton plus noble ? Il les hait ou les proscriit avec fureur, dans la crainte qu'ils ne réveillent des esclaves endormis dans ses fers. D'un autre côté le ton mâle du génie ne manqueroit pas d'effrayer des âmes amollies par le luxe ; l'éclat de la vérité blesseroit des yeux trop foibles pour le soutenir. Les talents sont donc forcés de se mettre à l'unisson de la foiblesse publique ; l'homme de lettres devient adulateur ; il s'énervé pour plaire à des êtres énervés ; il préfère le futile avantage d'un succès passager, à la gloire durable de passer à la postérité : il n'ose plus être lui ; il sacrifie sa vigueur à la foiblesse de ceux qu'il prend pour juges ; bien plus, pour faire sa cour, il devient souvent l'apologiste du Despotisme & de l'Esclavage ; il portera la bassesse jusqu'à décrier la liberté & rendre ses avantages suspects à ses concitoyens.

LES talents s'avilissent , dès qu'ils cessent de se proposer la gloire pour objet : l'homme de lettres n'a qu'à perdre , dès qu'il songe à sa fortune : sous un Gouvernement frivole & sans lumières , il devient intrigant , courtisan , adulateur ; son esprit se dégrade ; à l'enthousiasme qui devroit l'échauffer , succède le désir d'obtenir des richesses & de se faire des protecteurs. La noble estime de soi que donne le mérite , est remplacée par des prétentions ; il voit à tout moment que pour plaire il faut ramper , & que les récompenses littéraires sont communément la proie des complaisants , des flatteurs , des esprits médiocres qui , bien plus que le génie , ont le secret de plaire , & aux dispensateurs des graces , & à des êtres frivoles devenus les arbitres du mérite & les distributeurs des réputations.

Ce n'est que dans le silence de la retraite , c'est à la lueur de la lampe que le génie s'éclaire ; c'est par de longs travaux que la science s'acquiert ; c'est dans la conversation de ses pairs & non dans des cercles frivoles , que l'homme de lettres s'échauffe & se met en état d'embraser les âmes des autres : son feu s'évapore & s'amortit dans le tourbillon du monde. La réputation est la maîtresse des gens de lettres , mais il en est beaucoup qui ravissent ses faveurs par surprise , sans avoir rien fait pour les mériter. Delà ces basses jalousies , ces cabales , ces menées & ces querelles scandaleuses , qui remplacent une noble émulation & ne servent trop souvent qu'à rendre ridicules & méprisables aux yeux des gens du monde & des grands , les talents , les connoissances , & les leçons de ceux dont le but devroit

être d'éclairer leurs concitoyens, de les instruire par leurs exemples, & de mériter leurs suffrages, ainsi que ceux de la postérité, par des ouvrages utiles & par une conduite honnête.

IL faut en effet avouer que les hommes les plus distingués par leurs talents ne sont pas toujours ceux qui se distinguent le plus par leur raison & leur sagesse. Voilà le reproche, souvent fondé, que l'ignorance maligne fait aux gens de lettres: c'est ainsi que la médiocrité se console & se venge des talents. Nous répondrons pourtant aux détracteurs des lettres ce qu'Antonin disoit de Marc-Aurele. *Souffrez qu'il soit homme, la Philosophie & l'Empire n'ôtent point les passions.* La contagion d'une société vaine & corrompue se fait quelquefois sentir à l'homme qui cultive les lettres; son imagination toujours active & sensible est sujette à s'allumer, & doit souvent contribuer à rendre ses passions plus fortes; les éléments qui constituent le génie que nous admirons, font aussi que l'homme de génie a des écarts plus marqués que l'homme ordinaire. En un mot, il n'est point extraordinaire qu'un caractère vigoureux montre du nerf jusques dans ses défauts. Mais ces défauts, si souvent relevés avec affectation par les ennemis du savoir n'ôtent point à ceux qui les ont, leurs droits sur la juste reconnaissance qui leur est due pour les grands pas que souvent ils épargnent à la paresse de l'esprit humain. Quelque soit la conduite de l'homme de génie, admirons ses talents, profitons de ses leçons, lorsque nous les trouverons utiles & sages, & plaignons le sort de l'humanité dont la perfection ne peut être le partage. D'ailleurs l'hom-

me qui abuse de ses talents, n'est-il pas dans le même cas que l'homme opulent qui très souvent fait un abus honteux de ses richesses ; que le grand qui tant de fois s'avilit pour obtenir un crédit dont il abuse ; que le Prêtre dont la conduite dément à chaque instant les préceptes austères qu'il enseigne à ses auditeurs ? Les vices & les défauts des gens du monde sont bientôt ensevelis dans l'oubli, tandis que ceux des gens de lettres sont communément publiés & transmis à la postérité.

LA Philosophie qui n'est que l'amour de la sagesse, de la raison, de la vérité, est sur-tout la science la plus exposée aux mépris d'une nation légère & dissipée, & à la mauvaise humeur d'un Gouvernement inique dont le pouvoir n'est fondé que sur les ténèbres de l'opinion. Comment des tyrans pourroient-ils approuver ou favoriser une curiosité téméraire qui remonte aux principes, qui juge tout d'après sa valeur réelle ou son utilité, qui ose mettre l'autorité même dans la balance de l'examen ? Les hommes sont tellement accoutumés au mensonge que la vérité leur paroît communément la plus dangereuse des nouveautés. L'ami du vrai semble être pour l'ordinaire l'ennemi de tout le monde ; très peu de gens consentent à être appréciés, le plus grand nombre des hommes ne se repaît que d'opinions, de vanités, de fumée.

LA Politique, comme on a pu le voir, entre les mains des tyrans est devenue une science ténébreuse, sur laquelle ils ne permettent pas aux citoyens de porter leurs yeux profanes. Semblables à de vils troupeaux, les hommes sont faits

pour se laisser conduire , sans jamais avoir le droit de juger leurs conducteurs : le Gouvernement est pour eux un sanctuaire qu'ils doivent révéler de loin , sans pouvoir impunément tenter d'y pénétrer.

ENFIN la morale est un objet trop grave pour des êtres frivoles : elle seroit inutile à des esclaves que des chefs corrompus ont intérêt de pervertir & d'enivrer de folies. D'ailleurs cette science, toujours incompatible avec l'injustice & le désordre, heurteroit de front les prétentions du pouvoir arbitraire ; il ne peut voir de bon œil une morale dont les loix sont également faites pour régler les actions des Souverains & des Sujets.

D'où l'on voit que l'esprit humain reçoit des entraves continuelles sous un Gouvernement ombrageux, qui ne veut pas que ses sujets s'éclairent. Les objets les plus dignes d'exercer les talents, les plus importants au bien-être d'un Etat, sont précisément ceux dont l'examen est le plus rigoureusement interdit. Les esprits sont obligés, ou de végéter dans l'abrutissement, ou leur activité ne se porte que sur des bagatelles qui les empêchent d'appercevoir les projets funestes dont la ruine générale est l'effet nécessaire. Il n'est rien que la tyrannie & le caprice ne puissent tenter impunément contre un Public ignorant, frivole, qui ne songe pas au lendemain.

Si quelquefois l'on a vu naître le goût des arts sous des Despotes magnifiques, il est bientôt forcé de disparaître sous leurs successeurs auxquels ils ne transmettent point leurs idées. Le goût

du beau en tout genre demande à être semé, cultivé, exercé; mais l'ignorance & la paresse sont le partage des Princes dont l'esprit, ainsi que le cœur, reste communément sans culture; ainsi sans idées du grand & du beau, on les voit souvent élever à grands frais des monuments sans goût, dont la vue ne dédommage gueres les Peuples des trésors qu'il leur en a coûté pour les faire. Les meilleurs artistes, obligés de se conformer aux fantaisies bizarres de la grandeur ou de l'opulence stupide, n'emploient tous leurs talents qu'à produire de riches minuties méprisables aux yeux des connoisseurs. (18)

MAIS par une fatalité bien plus triste encore, le goût du bon & du beau Moral, pour naître, rencontre des obstacles sans nombre dans une nation frivole & subjuguée. Le luxe, la dissipation, la vanité, la légèreté, le besoin continuel d'être amusé, influent d'une façon très fâcheuse & très marquée sur la conduite & les mœurs des citoyens. Rien de plus difficile, que de faire sentir des intérêts importants, de faire entendre la voix de la raison, de faire connoître l'utilité d'une vie réglée & vertueuse, à des êtres que tout éloigné de la réflexion, qui la jugent inutile, qui ne songent qu'au plaisir. La raison chez les hommes ne peut être que le fruit tardif de l'expérience méditée; ses leçons paroissent lugubres, fatis-

(18) Mylord Shaftesbury, a remarqué que depuis que la liberté fut éteinte dans les cœurs des Romains, nous n'avons plus d'eux une seule belle statue, une seule belle médaille, ni un beau morceau d'architecture. VOYEZ AVIS A UN AUTEUR. Cependant c'est dans l'Italie asservie, que l'on a vu renaitre au commencement du XVI. siècle la peinture & la sculpture. Quand les Despotes sont magnifiques & ont du goût, ils font éclore des artistes célèbres; les grands & les riches ont des statues, des tableaux, des poésies, des spectacles, tandis que le reste des citoyens n'a pas de pain.

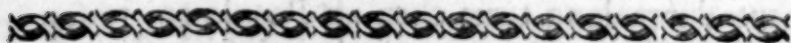
gantes , ridicules , impraticables , à des enfans volages , trop enivrés de bagatelles , pour daigner l'écouter.

LA méchanceté systématique & décidée est très rare en ce monde. Les hommes pour la plupart sont plus foibles que méchants. Ils se nuisent à eux-mêmes & aux autres sans le sçavoir & sans y songer , sans pressentir les conséquences de leurs actions. L'ignorance , l'inadvertence , l'incurie , l'étourderie , la frivolité sont des dispositions , desquelles résultent les trois quarts des maux de ce monde. Rien de moins commun qu'une conduite raisonnée ou accompagnée de réflexion. C'est faute de réflexion , que les hommes exercent quelquefois les plus grandes cruautés envers les êtres qui les entourent. C'est faute de réflexion qu'un Gouvernement devient tyrannique. C'est faute de réflexion que les Peuples deviennent esclaves. C'est faute de réflexion que des Concitoyens , des Epoux , des Peres , des Enfants , des Maîtres & des Serviteurs sont si souvent occupés à s'affliger , à se tourmenter réciproquement , à se rendre la vie désagréable.

MÉDITER est le premier pas vers la sagesse , mais c'est communément le dernier que les passions & la paresse des hommes leur permettent de faire. L'état d'un Peuple qui commence à s'instruire , à desirer la lumière , à s'occuper d'objets utiles & grands , n'est nullement désespéré ; tandis que la tyrannie fait des efforts continuels pour détourner les esprits de la réflexion , ses coups redoublés y ramènent à tout moment , & cette réflexion , aidée des circonstances , doit parvenir tôt ou tard à bannir la tyrannie ; elle ne

peut durer long-tems chez un Peuple qui raisonne: un Gouvernement privé de justice & de sagesse est à la fin obligé de rougir, quand il voit que ses démarches sont appréciées, jugées, méprisées, détestées par un Public éclairé sur ses vrais intérêts. Le cri général en impose aux Tyrans mêmes; il les force souvent d'écouter le bon sens, de mettre des bornes à leurs extravagances, & de suivre une conduite plus modérée. Un Peuple est-il totalement abruti? L'oppression le met en fureur, son ignorance l'empêche de raisonner, & dès qu'il perd la patience, il détruit sans raisonner ceux qu'il regarde même comme les instruments de son malheur. Des esclaves sans lumières exterminent sans prévoyance & sans réflexion, les tyrans aveugles qui les oppriment.

RIEN n'est donc plus important que d'inviter les hommes à la réflexion, ou de les entretenir des objets faits pour les intéresser. La raison est également utile aux Souverains & aux Sujets: elle apprend aux uns à gouverner avec justice, & aux autres à n'obéir qu'aux loix de l'équité. Ce n'est qu'en éclairant le Public que l'on peut se promettre de le faire revenir de ses égarements, si contraires au bonheur & des individus, & des Nations, & de ceux qui les gouvernent. En tournant les esprits à la réflexion, ils apprendront à supporter avec patience les maux & les abus qu'ils ne pourroient sans péril réformer tout d'un coup, & ils appliqueront les remèdes les plus convenables & les plus doux à ceux qu'ils voudront faire disparoître. La raison est le vrai baume de la vie; elle seule peut adoucir & régler les passions, calmer les transports, faire disparoître les vices & les folies dont les nations sont travaillées.



C H A P I T R E VI.

Du Luxe.

Pour peu que l'on réfléchisse, on reconnoitra sans peine que c'est au Gouvernement que sont dus les folies, les vices & les fléaux qui tourmentent les sociétés & chacun des citoyens qui les composent. C'est évidemment de cette source que part le *Luxe*, cette maladie cruelle dont les Nations opulentes sont principalement affligées.

Le faste & le luxe sont des productions indigènes des Monarchies. Il a toujours fallu aux Princes une étiquette hautaine, un appareil imposant, une splendeur apparente, faite, comme on a vu, pour éblouir le vulgaire, & lui donner une haute idée de ceux qui le gouvernent. Le Despotisme sur-tout, incapable de se distinguer par une grandeur réelle, voulut toujours suppléer par la pompe extérieure & la magnificence, à ce qui lui manquoit d'ailleurs, pour s'attirer la vénération des Peuples. Il fallut aux Divinités terrestres des temples magnifiques, des ustenciles précieux, des ornements recherchés; afin de séduire les regards des mortels prosternés à leurs pieds. Les Grands, que leurs emplois approchoient de la personne du Roi, voulurent les imiter & se rendre, comme eux, recommandables par leur magnificence. Les Peuples admirèrent l'éclat des cours brillantes, & ne firent pas réflexion que tout ce vain appareil étoit le produit de leurs travaux, & que la splendeur du trône & le faste des cours, étoient souvent la cause de

leur misère & la marque de leur propre servitude. Chaque citoyen s'efforça d'imiter, soit de près, soit de loin, ceux que ses préjugés lui firent regarder comme les vrais possesseurs & les distributeurs de la félicité.

C'EST à la Cour que le luxe se trouve dans son véritable élément. C'est sur-tout à la vanité des Princes & des Grands, que les Peuples sont redevables d'une maladie qui devient épidémique, qui gagne peu-à-peu tous les états, qui parvient à détruire les mœurs & à relâcher ou briser tous les liens de la Société. Le luxe est une émulation de dépenses & de richesses. L'exemple des Princes, des Riches & des Grands, excite le plus grand nombre des citoyens; ceux-ci toujours fideles à imiter les hommes dont ils ont une haute idée, ou qu'ils supposent heureux, cherchent à se distinguer & à se faire considérer comme eux & par les mêmes moyens. Cette émulation puérile devient habituelle, & la passion de paroître se change en un besoin pressant auquel, on finit par tout sacrifier. Conséquemment tous les esprits s'énivrent du désir de s'enrichir à tout prix; chacun veut se montrer avec éclat, égaler &, s'il se peut, surpasser ses concitoyens, les éblouir par sa dépense; l'on se ruine bientôt par les vains efforts que l'on fait pour jouter de dépense avec ceux que l'on veut imiter: on sacrifie follement son bien être réel, au bonheur idéal de paroître autant ou plus heureux que les autres.

LE luxe d'une Nation est un effet naturel de la progression des désirs & des besoins de l'homme; il songe d'abord à contenter ses besoins naturels; dès que ceux-ci sont remplis, son imagination féconde se met en travail pour en forger de nouveaux, ou pour diversifier les moyens de

les satisfaire. Le sauvage & l'homme des champs ne songent qu'aux moyens de subsister, ils ne sont pas difficiles sur les aliments propres à apaiser leur faim; ils n'ont pas sous les yeux des exemples capables d'exciter leur jalousie. Le Manœuvre, le Pauvre, le Laboureur sont contents quand ils ont du pain; l'homme opulent qui veut se distinguer par ses richesses, ou réveiller son appétit usé, a besoin de ragoûts piquants, & met le globe entier à contribution, pour couvrir sa table, ou pour surpasser ceux qui se distinguent par des festins somptueux.

Tous les hommes ont le désir d'imiter, d'égaliser & de surpasser ceux à qui ils supposent de la grandeur, du pouvoir, du bien-être. Le pauvre s'imagine toujours que celui qu'il voit superbement vêtu, traîné dans un char élégant, entouré d'un grand nombre de valets, doit être un homme très heureux; il se méprise lui-même & s'estime très malheureux d'être obligé de travailler pour vivre; il ne doute pas que ceux qui, sans rien faire, sont à portée de se procurer amplement tous les besoins de la vie, ne soient des êtres à la félicité desquels rien ne doit manquer. Dès lors il est mécontent de son sort, il désire d'être riche, persuadé qu'il suffit de l'être, pour jouir d'un bonheur complet. Ses désirs, bornés d'abord, sont perpétuellement attifés par l'imagination, par l'émulation, par la comparaison qu'il fait de son état avec celui des autres; ils finissent par ne plus connoître de bornes; & peu-à-peu vous voyez que l'homme, qui au commencement n'aspiroit qu'à une fortune modique, n'est pas encore satisfait au sein des richesses les plus énormes, parce qu'il voit toujours quelqu'un qu'il
croit

croit plus opulent & plus heureux que lui. Ainsi dans une nation où le luxe s'est introduit, l'inégalité de la répartition des richesses, devient un objet fâcheux de comparaison, pour ceux qui en possèdent moins; & chacun se croit malheureux, en raison de l'excédent de bonheur qu'il croit voir aux autres.

Le faste, la vanité, la parure, la représentation deviennent nécessaires dans des nations puériles & corrompues. Les Princes & les Grands en donnent l'exemple & n'ont communément qu'un vain éclat pour s'illustrer aux yeux du public; le citoyen qui a besoin de fortune & de protection est obligé de se conformer aux idées de ses supérieurs; il cherche à se relever par son habit; il en a besoin pour trouver accès auprès des êtres frivoles & dédaigneux, desquels dépend son bien-être. Quiconque par son extérieur annonce de l'indigence, est rebuté dans un pays, où des hommes vains sont les arbitres du sort des autres.

DANS les contrées où le luxe & la vanité ont fixé leur empire, la pauvreté est le plus grand des vices, & celui que l'on cache avec le plus de soin; conséquemment la crainte du mépris fait que chacun veut paroître ce qu'il n'est point, sortir de son état, faire illusion aux autres, du moins pour un instant, écarter le mépris qui l'environne. Telle est la source de cette manie ridicule & ruineuse qui se répand jusque dans les classes les plus infimes de la Société. Nul homme n'y veut être ce qu'il est, il veut avoir l'air d'appartenir à une classe plus relevée. C'est ainsi que le Plébéien veut paroître un homme de la Cour.

C'est ainsi que le valet se relève en copiant les travers de son maître. C'est ainsi que pour en imposer à d'autres, chacun se ruine ; pour paroître heureux, chacun se rend réellement malheureux.

LE Républicain ou l'habitant d'un pays libre est moins exposé à la contagion du luxe, que le sujet d'un Monarque ou d'un Souverain absolu. Il regne plus d'égalité dans les Républiques, que dans les Monarchies ; l'homme libre, protégé par la loi, a moins besoin de protecteurs ; plus heureux réellement, il a moins de raisons pour affecter les dehors du bonheur. D'un autre côté, il sçait que l'inégalité des richesses ne peut donner à personne le droit de l'opprimer ; ainsi le pauvre est plus content de son sort dans une République ou dans un Etat libre, que dans un pays où tout homme riche & puissant peut l'outrager impunément.

L'OISIVETÉ contribue à faire naître le luxe. Tout homme qui travaille, songe à ses affaires, & n'a pas le tems de penser à ceux qui l'entourent. L'imagination travaille d'autant plus, que l'on manque d'occupations utiles. Voilà comment l'oïveté devient *la mere du vice*. Il ne faut donc pas être surpris de trouver des vices aussi diversifiés, des plaisirs aussi recherchés, des mœurs aussi corrompues que l'on en voit, sur-tout parmi les riches & les grands, c'est-à-dire parmi ceux qui donnent le ton à la Société. L'homme opulent est par-tout un être désœuvré ; la richesse le prive communément de toute activité ; il tombe dans l'ennui, s'il n'a point appris à s'occuper de maniere à remplir agréablement son tems. Mais l'oïfif est toujours un être inquiet,

malheureux, mécontent de lui-même; il fait continuellement des efforts pour trouver des moyens de donner du mouvement à son ame engourdie; le vice, la volupté, le désordre lui deviennent nécessaires pour sentir son existence. D'où l'on voit que l'oïveté devient fatale aux mœurs. Le pauvre ne désire les richesses que pour avoir l'avantage de vivre dans l'oïveté; & cette oïveté est pour l'homme un poids qu'il ne peut supporter.

L'ENNUI est le vrai fléau des Nations opulentes & le tyran des citoyens les plus riches. L'esprit de l'homme poursuivi par l'ennui, est dans une torture continuelle. Pour se tirer d'un état si pénible, il n'est rien qu'il ne tente. C'est par ennui qu'on se ruine; c'est par ennui qu'on cherche dans la débauche des moyens déshonnêtes de varier ses plaisirs. C'est par ennui qu'on joue, & qu'on s'expose à perdre sa fortune (19). C'est par ennui que l'on se mêle de cabales & d'intrigues. Que d'ennuis & de tourments les hommes ne s'épargneroient-ils pas, s'ils favoient s'occuper! L'ennui & le vice peuvent-ils entrer dans une ame qui connoît le plaisir d'exercer la bienfaisance.

PAR une loi d'*Amasis*, Roi d'*Egypte*, que *Solon* fit adopter aux Athéniens, les oisifs étoient

(19) Rien ne prouve mieux que le jeu, l'ennui des hommes & l'embarras où ils sont sur la manière d'employer leur tems. Aux yeux de tout homme raisonnable, indépendamment des dangers qui accompagnent souvent le jeu, est-il rien de plus puérile & de plus insipide que cette façon de perdre son tems, si à la mode dans la bonne compagnie, & continuellement autorisée par l'exemple des Princes même & des Grands? Quel vuide doit-il y avoir dans les têtes de tant de gens qui, dès qu'ils se rassemblent, n'ont d'autres ressources pour s'amuser que des Cartes ou des Dés!

punis de mort & pouvoient être dénoncés partout citoyen. Suivant la loi d'Égypte, chaque homme étoit obligé de comparoître tous les ans devant un Magistrat à qui il déclaroit son état & ses fonctions. Mahomet, comme ces anciens législateurs, a senti la nécessité du travail des mains ; il en fait un précepte duquel les Rois eux-mêmes n'osent pas se dispenser. Tout Sultan, du moins pour la forme, apprend quelque métier. Celui de Souverain lui donneroit, sans doute, une occupation suffisante ; mais c'est communément celle que les Princes trouvent la plus indigne d'eux. Au lieu de remplir les fonctions augustes & multipliées de leur état, ils cherchent pour l'ordinaire dans des exercices violents, dans des plaisirs couteux, dans des vices honteux, des remèdes inutiles contre l'ennui qui les dévore.

Il n'est point de projet plus mal conçu & plus impraticable, que celui de toujours s'amuser. Le repos n'a des douceurs, que pour celui qui travaille ; il est un vrai fardeau pour l'homme désœuvré. Le plaisir est un salaire que la nature ne destine qu'à ceux qui l'ont mérité ; il devient dégoût, douleur, ennui, pour celui qui ne sçait pas s'occuper. C'est à l'homme laborieux, à l'artisan, à l'homme du Peuple, qu'il appartient de goûter les charmes du repos & de la gaieté sincère. Vouloir s'amuser toujours, est aussi peu raisonnable ou possible, que de manger toujours. L'exercice fait naître la faim ; la faim fait trouver du goût dans les aliments : tous les mets deviennent insipides à qui vit toujours dans la bonne chère. La nature n'a donc pas refusé tout

bonheur, à ceux de ses enfants qu'elle sembloit avoir totalement oubliés.

C'EST à l'ennui causé par l'oïveté des Princes, que sont dues tant de dépenses inutiles, tant d'amusements ruineux, tant d'édifices somptueux, par lesquels, au lieu d'éterniser leur mémoire, ils ne prouvent aux yeux des personnes sensées, que leur vanité inquiète & les ennuis dont ils ont été rongés. Ces monuments du faste, du luxe, du goût des Rois, sont faits pour consterner tout homme sensible qui comprend qu'ils ont été communément élevés sur les ruines de la félicité des Nations: il verra ces Palais merveilleux cimentés par le sang des Peuples (20). Il gémera de l'aveuglement de ces malheureux, qui tirent gloire de ce qui marque l'avilissement & la servitude de leurs peres: il rougira de la bassesse de ces poètes & de ces écrivains serviles, qui vantent la magnificence, le bon goût, les merveilles du regne de ces Monarques orgueilleux qui, dans l'idée de transmettre à la postérité leur grandeur & leur puissance, ne lui annoncent réellement que leur propre petitesse & la misère de leurs sujets.

C'EST par des loix équitables & sages, par des établissemens vraiment utiles, par la réforme des abus & des mœurs, que les Princes peuvent rendre leurs noms immortels. Les Palais & les jardins de Sémiramis sont anéantis: les Py-

(20) Un Empereur Mogol fit, dit-on, mêler le sang de ses captifs dans le mortier destiné à la construction de son Palais. Louis XIV. sacrifia trente mille hommes pendant une guerre déjà très ruineuse, pour construire l'aqueduc de Maintenon, destiné à conduire des eaux dans les jardins de Versailles. Voyez le chapitre V. de cette IIIe. partie.

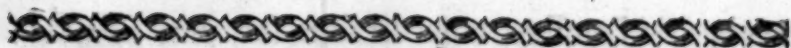
ramides & les Tombeaux des Tyrans Egyptiens ne sont plus regardés que comme des monuments barbares d'un orgueil extravagant ; mais les loix sages d'Athènes & de Rome, mais les vertus des Trajans, des Titus, des Marc - Aureles subsisteront dans la mémoire des hommes aussi long-tems que le monde.

UN Monarque vraiment grand, pour s'illustrer & se faire considérer, n'a pas besoin de ruiner & son peuple & lui-même ; il n'a pas besoin d'en imposer par son luxe & son faste, qui furent toujours les signes d'une ame rétrécie ; il veut jouir des bénédictions & des hommages sincères de ses Peuples heureux ; c'est dans leurs cœurs qu'il aime à lire le contentement véritable ; c'est dans leurs cœurs qu'il élève des monuments à sa gloire. Il méprisera ce vain attirail qui n'est fait que pour masquer la petitesse d'un Sultan d'Asie. Ami de la simplicité, économe des richesses dont il n'est que le dépositaire, il banniroit de sa cour & le luxe, & l'oïveté, & les mauvaises mœurs avec autant de facilité, que d'autres en bannissent la modération & la vertu.

QUELQUES auteurs très estimables ont fait l'apologie du luxe ; ils ont été jusqu'à croire qu'il étoit très utile dans un puissant Etat. Accoutumés eux-mêmes aux agréments de la mollesse, séduits par les plaisirs & les commodités que le luxe procure, épris des merveilles que présentent les arts, & des chef-d'œuvres enfantés par l'industrie, quelques politiques ont pensé que ce seroit un mal de proscrire le luxe, qu'ils voyoient propre à attirer les richesses des autres Peuples.

Mais s'ils l'eussent regardé sous son vrai point de vue, il y a tout lieu de croire qu'ils eussent été forcés de reconnoître que les biens passagers, apparens, & frivoles qu'il procure, ne peuvent aucunement balancer les maux qui l'accompagnent. Il est bien plus important que tout un peuple ait du pain, qu'il n'est essentiel qu'un Monarque ait des Palais, des tableaux, des statues. L'édifice le plus superbe, les meubles les plus recherchés, les chef-d'œuvres de la sculpture & de la peinture perdent toutes leurs beautés aux yeux de l'homme sensible, qui réfléchit que ces objets, destinés à récréer la vue ou à nourrir la vanité de l'opulence & de la grandeur, se font aux dépens du nécessaire d'un Peuple affamé à qui, pour les payer, l'oppression arrache sa subsistance. Ce n'est point l'amusement, le goût, les fantaisies d'un petit nombre d'hommes riches & désœuvrés, que la Politique doit consulter; c'est l'utilité de la multitude; c'est le bien général; c'est ce qui est juste & conforme aux bonnes mœurs, sans lesquelles nul Etat ne peut longtems prospérer.





C H A P I T R E VII.

*De la Richesse d'un Etat. Du Commerce.
Du Crédit Public.*

L'HISTOIRE nous prouve de la façon la plus claire que le luxe anéantit les mœurs & conduit toujours à la ruine les Nations les plus florissantes. On le voit communément arriver à la suite des conquêtes ou du commerce, qui amènent une grande masse de richesses dans le pays des commerçants & des conquérants. Il amène lui-même une corruption de mœurs, des désordres des calamités auxquelles jusqu'ici nul peuple n'a pu résister. Avec beaucoup d'argent quelques citoyens deviennent riches, & les autres n'en sont que plus misérables.

Les Nations les plus opulentes sont-elles donc en effet les plus fortunées? Les richesses acquises aux dépens de l'Etat s'accumulent peu-à-peu dans un petit nombre de mains; pour favoriser quelques citoyens adroits, tous les autres sont réduits à l'indigence, & subsistent avec plus de peine qu'auparavant. Le bien d'une nation exige, non pas qu'un petit nombre de membres de la Société s'enrichisse & jouisse du superflu, mais que le plus grand nombre jouisse de l'aisance, ou du moins du nécessaire. La plupart des écrivains politiques ont continuellement en vue l'opulence & le bien-être de quelques individus. L'homme

équitable, ainsi que le Gouvernement, doit toujours se proposer l'avantage du plus grand nombre possible, & ne peut pas le sacrifier à celui d'une classe quelconque. C'est sur-tout les intérêts du pauvre que le sage doit stipuler.

LES Chinois ont un proverbe très sensé qui dit, *qu'un boisseau de perles ne vaut pas un boisseau de riz.* Ainsi que les Peuples, à qui la nature a procuré un sol capable de satisfaire à leurs vrais besoins, laissent un commerce illimité à ces gouvernements qui n'ont point de sol, ou à ces Nations avides, assez folles pour croire que l'argent les rendra plus puissantes & plus heureuses: qu'elles attirent dans leurs mains tout l'or de l'univers, elles n'en feront que plus misérables, & bientôt leur rivalité ne sera plus dangereuse. *L'argent*, crie-t-on sans cesse, *est le nerf de la guerre.* Eh bien! que l'on cultive plus la terre & qu'on fasse moins la guerre. Est-il donc une Politique plus extravagante que de prodiguer des hommes innombrables & des trésors tout acquis, dans la vue d'augmenter des richesses inutiles, ou qui ne contribuent en rien à la félicité générale? Des citoyens actifs ne sont-ils pas le plus grand des trésors? L'intérêt d'une nation est de se procurer abondamment les denrées nécessaires à sa subsistance, d'être sagement gouvernée, d'être défendue par des citoyens fideles. Faire incessamment la guerre pour acquérir des richesses, c'est ruiner tous les citoyens, afin de procurer à quelques particuliers les moyens de s'enrichir; d'ailleurs les richesses amènent constamment à leur suite le luxe, la vénalité, l'esclavage, la lâcheté & toute la cohorte des vices qui désolent les Etats.

TOUTES les guerres que se font depuis près d'un siècle les Puissances de l'Europe, n'ont pour objet que le commerce qui leur paroît le moyen le plus sûr d'acquérir de l'argent, & dans la possession duquel tous les Gouvernements ont la folie de voir la puissance & le bonheur. D'après cette idée trompeuse, la tranquillité, l'aisance, les intérêts les plus chers d'un Etat sont imprudemment sacrifiés à la passion d'enrichir un petit nombre d'individus. On ne s'apperçoit pas que l'abondance de l'argent produite par le commerce, finit par faire tort au commerce lui-même. Plus l'argent est commun dans un Etat, & plus le prix des denrées & de la main d'œuvre y augmente: alors les nations pauvres ne sont-elles pas à portée de supplanter les Nations plus riches dans leur commerce? L'étranger s'adressera toujours au peuple qui lui fournit les marchandises à meilleur compte. En supposant qu'une seule nation fût riche en argent, elle finiroit nécessairement par ne rien vendre à personne. Un Marchand qui auroit ruiné tous ses voisins, auroit-il donc encore des pratiques? Une nation trop riche périt de son embonpoint; & deviendra la proie des nations plus pauvres, qui n'auront point d'argent, mais du fer pour la conquérir.

UNE Nation commerçante semble communément oublier qu'elle renferme des possesseurs de terres qui seuls, comme on a vu, sont les vrais citoyens: c'est pourtant ceux-ci qu'elle immole à des négociants avides & qui n'ont d'autre Patrie que leurs coffres. Cependant ce sont les premiers qui constituent la Nation; qui supportent les impôts; qui font sortir de la terre

les choses les plus nécessaires à la subsistance de la Société. Le commerçant ne fait d'ordinaire qu'apporter aux Nations des besoins imaginaires, des caprices, des fantaisies nouvelles. Le commerce seroit très borné, s'il n'étoit fait que pour contenter des besoins véritables. Il est vrai que dans un pays accoutumé au luxe, les choses les plus frivoles deviennent des besoins indispensables ; mais une administration sensée est-elle faite pour se prêter aux désirs extravagants & aux fantaisies bizarres d'un tas de désœuvrés, qui ne connoissent rien de plus intéressant pour un Etat, que ce qu'ils jugent nécessaire à leur propre vanité.

UN Gouvernement sage ne doit avoir égard qu'au bonheur & à l'aisance des vrais citoyens, de ceux qui possèdent & cultivent des terres. La terre est la vraie base d'un Etat ; c'est à la terre qu'il faut songer ; c'est le travail des champs qu'il faut encourager ; c'est le plus utile à l'homme, le plus nécessaire à ses besoins naturels, le plus avantageux pour la conservation de ses mœurs. Une administration sensée ne devroit point penser au commerce, tant qu'il se trouve un arpent inculte dans ses Etats.

QUELS avantages résulte-t-il pour le citoyen cultivateur, de tant de guerres entreprises sous prétexte du commerce ? Rien que de nouveaux impôts ; ou à leur défaut des emprunts, c'est-à-dire des impôts indirects que le possesseur des terres est forcé d'acquitter. Il en résulte une dépopulation sensible qui enlève aux terres des bras qui les auroient cultivées. La

guerre de commerce la plus heureuse procurera-t-elle plus d'aïfance à ce poffeffeur des terres ou à ce cultivateur? Non, elle augmentera fa détreffe au lieu de tourner à fon profit. La mafse d'argent que le commerce amene dans un pays fe partage entre un petit nombre d'individus, & ne fait aucun bien à tous les autres: le commerçant le plus riche ne confomme pas plus de denrées du fol, qu'il ne faisoit avant de s'être enrichi. L'on nous dira peut-être que dans une Nation, l'argent fe met peu-à-peu de niveau, ou finit par fe répandre fur tous les membres de la Société. Mais nous répondrons qu'en ce cas l'augmentation de richesse ou d'argent eft parfaitement inutile, puisqu'elle enrichit proportionnellement tous les citoyens; en fupposant cette augmentation du double, elle ne leur procure que l'avantage de payer le double les denrées qu'ils payoient le fimple auparavant.

Ces réflexions fi fimples fuffifent pour faire juger de la politique de quelques Nations qui, dans l'idée d'ouvrir à leurs négociants quelque nouvelle branche de commerce, ou d'en frustrer un autre Peuple, s'engagent dans des guerres ruineufes. Pour appaifer les clameurs de quelques marchands avides, que l'on juge très utiles à l'Etat, parce qu'ils y font entrer beaucoup d'argent, on leur facrifie le bien-être de leurs concitoyens, des cultivateurs, des poffeffeurs de terres. Les revenus ordinaires de l'Etat ne pouvant fuffire au furoit de dépense occasionnée par la guerre, le Gouvernement eft forcé de recourir au crédit. Les riches & les négociants prêtent au Gouvernement des fonds dont

le vrai citoyen est obligé de payer les intérêts, sans nul profit pour lui. De cette manière une guerre de commerce, qui aura coûté la vie à des milliers d'hommes & des trésors immenses à la Nation, ne fait que lui imposer à elle-même un fardeau de plus; le tout pour enrichir sans travail quelques négociants, quelques financiers, quelques agioteurs, quelques corsaires, qui ne tiennent point à l'Etat, & qui peuvent le quitter, après s'être engraisé de la substance du citoyen laborieux.

Le crédit national, inconnu des anciens Gouvernements, mais dont la Politique moderne semble faire tant de cas, doit être mis au nombre des inventions les plus funestes pour un Etat: il n'est utile & commode qu'à l'ambition des Princes & des Ministres que leur humeur inquiète précipite dans des guerres continuelles & dans des dépenses qui excèdent les revenus d'une Nation & ses forces réelles. A l'aide du crédit, un Peuple reste chargé à perpétuité de dettes accablantes qui font que la paix elle-même lui devient presque inutile & ne lui permet jamais de respirer. Ainsi par le moyen du crédit, les gouvernements modernes ont trouvé le secret fatal d'éterniser les misères des Etats; ils se sont mis dans la nécessité de multiplier les vexations, les taxes, les impôts & les droits dont nous voyons par-tout les Nations les plus puissantes accablées. Les Etats qui passent pour les plus opulents, éprouvent une vraie misère: ceux qui les gouvernent sont réduits à chercher continuellement des expédients pour subvenir à leurs dépenses insensées; ils ressemblent à ces enfans

de famille qui pour se procurer de l'argent à tout prix, recourent à des usuriers, & finissent par se trouver ruinés au moment où ils auroient dû jouir d'une fortune abondante.

DANS les Etats soumis à des maîtres absolus, (comme en Turquie) il n'existe point de crédit public; le Despote n'a d'autres moyens pour se procurer l'argent qu'il demande, que de l'enlever par force à ses sujets. Dans d'autres Nations où regne un despotisme moins effréné, le Gouvernement frauduleux tend des pieges à l'avidité toujours crédule des citoyens. Est-il dans la détresse? Le Despote promet tout. Mais ne sçait-on pas qu'il n'y a point d'engagement sacré pour un maître injuste? Sous un tel Gouvernement le crédit pourroit se définir: l'Art d'escroquer subtilement à ses sujets ce que l'on n'a pas le courage de leur arracher par la force.

LE crédit d'un Gouvernement absolu qui toujours méconnoit l'équité, ne peut être fondé que sur l'étourderie & l'avarice de ses sujets, qu'il sçait leurrer par l'appas des avantages momentanés qu'il leur fait entrevoir. L'expérience ne peut rien sur des hommes aussi légers qu'avidés: peu capables de réfléchir, vous les voyez à tout instant retomber dans les mêmes pieges. Cependant à la fin ils sont forcés d'ouvrir les yeux, & d'appercevoir les trames de leurs injustes maîtres. Alors ceux-ci, privés de la faculté de tromper leurs sujets, redoublent leurs vexations; leurs Ministres se mettent à la torture pour imaginer des moyens ingénieux de dépouiller les Peuples; & dans l'incapacité de faire face

à des affaires, dans lesquelles chaque jour apporte un nouveau désordre, ils anéantissent leurs dettes sans pudeur; donnent à l'univers des exemples mémorables de la perfidie des Souverains, & aux Sujets des exemples de mauvaise foi, fidèlement imités par les Grands & par tous ceux qui ont le secret ou le droit de voler impunément (21).

C'EST ainsi qu'un mauvais Gouvernement devient une école d'injustice & de fraude. D'un autre côté il est fait pour être sans cesse trompé lui-même; il n'y a que des frippons adroits qui sachent traiter avec un Maître qui a la force en main; que rien ne peut lier & forcer de remplir ses engagements. Il n'y a communément que l'idée d'un profit énorme qui puisse déterminer à lui donner des secours; & c'est toujours la nation qui devient la victime des traités onéreux que son chef fait avec des financiers avides & pervers; elle est abandonnée à leur rapacité & à leurs extorsions; engraisés de son sang, vous les voyez ensuite insulter leurs concitoyens par un luxe insolent & les infecter de tous les vices qui l'accompagnent. Rien n'est plus destructeur pour les mœurs d'un Peuple, que l'esprit de la *finance*. Rien de plus difficile, que de faire une fortune

(21) Sous un Gouvernement de mauvaise foi, rien de plus commun que le vol. Il devient du bon ton d'avoir des dettes & de ruiner ses créanciers. Les banqueroutes fréquentes annoncent un Gouvernement corrompu, des Loix sans vigueur, des citoyens frippons, des opinions dépravées. Quelle différence entre voler sur le grand chemin & contracter des dettes sans avoir l'intention de les payer? L'assassin ne tue communément qu'un seul homme? Un grand Seigneur chargé de dettes, assassine souvent un grand nombre de familles qu'il réduit à mourir de faim & de misère. La méthode si commune de voler en refusant de payer ses dettes, est la plus perfide, la plus cruelle & la plus impunie.

énorme par des voies innocentes : elle se fait toujours aux dépens des fujets.

QUOIQUE dans une nation libre le Gouvernement soit forcé de montrer plus de retenue & d'équité : quoiqu'il jouisse par conséquent d'un crédit plus solide, fondé sur la confiance des citoyens ; ce crédit n'en tourne pas moins à la ruine de l'Etat & à celle des mœurs. La certitude de trouver des fonds, fait que le Gouvernement se précipite légèrement dans des guerres, qui jamais ne dédommagent des dépenses qu'elles exigent. Peu-à-peu la dette nationale devient immense. La nation obérée, au sortir de la guerre la plus heureuse, se trouve à la paix plus accablée qu'auparavant ; elle voit alors qu'elle s'est follement sacrifiée à l'avidité de quelques citoyens adroits, qui savent toujours tirer parti des calamités nationales. Si elle fait alors la balance de ses pertes & de ses gains, elle trouve qu'il ne lui reste, après tout, que des dettes à payer. La nation n'a rien gagné, quelques particuliers ont fait des fortunes immenses ; quelques rentiers fainéants vivent avec splendeur, au milieu de leurs concitoyens ruinés, qui de l'argent importé dans leur pays, ne retirent que la soif des richesses, la contagion du luxe & du vice, la vénalité à laquelle la liberté nationale fera bientôt immolée. (22)

QUEL est donc l'aveuglement des Nations & de ceux qui les gouvernent, pour ne pas voir qu'une sage économie est aussi nécessaire aux Etats qu'aux particuliers ? Un Gouvernement peut-

(22) En 1762 la dette nationale d'Angleterre montoit à plus de 129. millions de livres sterling & celle de la marine à 10. millions sterling : ce qui fait environ trois milliards cent cinquante millions de livres tournois.

peut-il donc oublier la maxime si simple qu'il faut proportionner la dépense à la recette? Ces principes sont pourtant méconnus, dès qu'il s'agit d'un vain espoir d'acquérir de nouveaux trésors. La cupidité se convertit en fanatisme, & fait qu'une Nation entière s'immole de gaieté de cœur, sur l'espérance incertaine de se procurer des richesses, dont l'effet unique sera de multiplier les misères du grand nombre & la corruption générale.

LES fonds publics où les citoyens opulents sont à portée de déposer leurs capitaux pour en tirer les intérêts, non seulement deviennent très onéreux à l'Etat, mais encore favorisent la paresse d'un grand nombre d'hommes qui, au lieu de faire valoir la terre, d'exercer leur industrie, de s'occuper utilement pour la Patrie, se livrent au désœuvrement, ne songent qu'à s'amuser d'une façon souvent très condamnable, & demeurent les bras croisés dans les villes qu'ils infectent de leurs dérèglements. Un Gouvernement sage & qui s'occuperoit de la conservation des mœurs, ne devrait fournir à personne les moyens de vivre dans l'inaction, dont tout nous prouve qu'il résulte nécessairement un déluge de maux.

EN accumulant les richesses dans un petit nombre de mains, un Etat, je le répète, ne s'enrichit nullement. De quelque façon qu'on s'y prenne, l'homme opulent ne contribue jamais en aucun pays aux charges de l'Etat d'une façon vraiment proportionnée à ses facultés. En payant un écu à l'Etat, un citoyen qui n'en a que dix ou vingt, est infiniment plus lésé que le ri-

che qui possède un million d'Ecus & qui en payeroit cent mille. Le nombre des citoyens opulents est toujours très petit relativement à celui des citoyens qui sont dans l'indigence ou la médiocrité; les intérêts de ceux-ci sont toujours indignement sacrifiés à ceux des premiers.

D'UN autre côté en multipliant les richesses d'un homme, il est rare que l'on multiplie sa bienfaisance & sa libéralité. On observe communément que l'opulence, loin d'aggrandir & d'étendre les ames, les rapetisse & les rétrécit. Ainsi les richesses, au lieu de circuler dans la Société, au lieu de féconder les campagnes, au lieu d'exciter le pauvre au travail, vont ordinairement s'accumuler dans les coffres de l'avare, ou bien sont répandues par le prodigue sur ceux des citoyens dont la conduite mérite le moins d'être encouragée. Ce sont des femmes sans mœurs, des artisans du luxe, des hommes pervers, qui tirent seuls parti des folles dépenses d'un riche stupide; le cultivateur, le citoyen laborieux, n'ont rien à espérer, ni de sa bienfaisance, ni de son zèle pour le bien public dont il n'a nulle idée.

Sous un Gouvernement Monarchique, la vanité, le faste, la représentation sont regardées comme des choses indispensablement attachées à l'Etat de quelques citoyens; le luxe y paroît une chose sacrée à laquelle le Souverain n'ose gueres toucher: il accable de plus en plus le malheureux, tandis que l'homme opulent étale sans aucun risque son faste outrageant, aux yeux d'une Nation forcée de payer des impôts cruels sur les

denrées les plus nécessaires à la vie. Les campagnes sont écrasées, tandis que les villes renferment quelques riches oisifs & corrompus, qui jouissent dans la mollesse & la débauche, des travaux de l'agriculture qu'ils ne daignent, ni encourager, ni soulager. Bien plus leur vanité se plaît à dépeupler les champs; elle les prive des bras destinés à les cultiver; elle attire dans des villes qui ne sont que des foyers de corruption, une jeunesse inconsidérée qui bientôt se déprave par l'exemple de ses maîtres, & qui souvent finit par grossir le nombre des malfaiteurs.

TOUTES ces réflexions, fondées sur l'expérience, suffisent pour démontrer que la passion des richesses, devenue épidémique dans une Nation, est aussi contraire à la saine Morale qu'à la saine Politique, dont les intérêts ne se séparent point impunément: elles nous prouvent que le luxe, loin d'avoir quelque utilité, n'est propre qu'à corrompre les mœurs, à dissoudre les liens de la Société, & contribue plus qu'aucune autre cause à ses malheurs & à sa ruine.

IL est bien plus important pour une Nation d'être heureuse que riche. Une Politique équitable est faite pour préférer le bien-être du grand nombre, à celui d'une poignée de désœuvrés sans mœurs, qui trop souvent emportent la balance & décident injustement du sort de tous les autres. Un Peuple jouit de toute la félicité dont il est susceptible, quand par un travail modéré il se procure les vrais besoins de la vie. Il est impossible de rendre heureux des hommes plongés dans

l'oisiveté, la mollesse & le vice, dont l'imagination malade est perpétuellement occupée à se créer des besoins chimériques & bizarres.

LA terre fournit à une Nation de quoi satisfaire ses vrais besoins; des manufactures utiles fournissent une ample carrière à l'industrie des citoyens. Le commerce n'est fait que pour suppléer à ce que la nature refuse à de certaines contrées. L'argent n'est que la représentation d'un bonheur *en puissance*; il ne devient bonheur *réel* que pour ceux qui ont appris l'art d'en faire un bon usage; il n'est qu'un mal pour ceux qui ne savent qu'en abuser; une Nation bien gouvernée, dont les terres sont bien cultivées, & dont la population est nombreuse, est assez riche & ne doit pas craindre ses ennemis.

DANS plusieurs Etats anciens & modernes on a visiblement travaillé à corrompre le Peuple, en prétendant l'amuser par des spectacles pompeux & des fêtes fréquentes, qui presque toujours sont accompagnées de licence & de désordres. L'homme du Peuple est fait pour s'occuper; une oisiveté trop fréquente le dégoûte du travail & le rend dissolu; des dépenses employées à faciliter son labeur (comme à creuser des canaux, à faire des routes commodes) suffiroient pour occuper utilement pour l'Etat, tant d'oisifs dont les Nations sont surchargées & dont les Gouvernements ne savent tirer aucun parti. Quel emploi plus estimable & plus noble un citoyen opulent pourroit-il faire de ses richesses, que de les consacrer à des travaux publics, à des monuments avantageux à la Société, à des établisse-

ments vraiment utiles? Si le desir de mériter les suffrages de leurs concitoyens fit quelquefois entreprendre aux plus riches des Romains des dépenses incroyables pour des fêtes, des jeux humains, des monuments inutiles: si la superstition a jadis engagé tant de Princes & de Grands à doter richement des monasteres, pourquoi un Gouvernement sensé ne tourneroit-il pas l'esprit des citoyens opulents vers l'utilité générale, avec autant de facilité qu'un mauvais Gouvernement le tourne à la frivolité? Seroit-il donc si difficile de faire voir à des hommes qui se disent raisonnables, qu'il y a plus d'honneur & de considération à gagner en faisant du bien, plus de douceur à se faire aimer de ses concitoyens, qu'à les éblouir par un faste inutile, qu'à exciter leur indignation & leur envie par un luxe insultant, par une hauteur révoltante, par des dépenses extravagantes?

S'IL existoit quelque moyen de tirer parti du luxe pour le bonheur d'une Nation, ce ne pourroit être qu'en excitant entre les riches & les grands une heureuse émulation de se rendre utiles & chers à la Patrie. Mais cette passion vraiment noble & généreuse ne peut être que l'effet d'une sensibilité sagement cultivée par l'éducation, & convenablement encouragée & récompensée par un Gouvernement bienfaisant. Si l'homme opulent avoit appris à sentir, ne trouveroit-il donc pas un plaisir bien plus pur & plus vrai à secourir l'indigence honnête & laborieuse, à ranimer les travaux de la campagne, à forcer la terre stérile de devenir féconde, à répandre l'a-

bondance dans des villages désolés, à porter la consolation dans le sein de la probité malheureuse, à favoriser l'industrie, que dans le puérile avantage de briller aux yeux d'un vulgaire stupide par des équipages brillants, par des habits d'une magnificence recherchée, par des bijoux de grands prix? Un riche ou un grand ne devroient-ils pas rougir de porter souvent inutilement à leurs doigts des pierres dont le prix suffiroit pour rendre l'activité, le bien-être & la vie à cinquante familles découragées? Que de biens pourroient faire, que de contentement pourroient se procurer les riches & les puissants de la terre, s'ils sçavoient faire un usage raisonnable des avantages que le Destin a mis entre leurs mains! Les Princes, les Grands & les Riches ne sont si peu contents & si sujets à l'ennui, qu'en punition de leur inutilité. „Faites du bien, „ leur crie sans cesse la nature, & vous serez „ à tout instant satisfaits, chéris & vraiment „ considérés.”



CHAPITRE VIII.

Des Vices de la Société.

UN Code moral ou un recueil de loix relatives aux mœurs, seroit évidemment bien plus utile aux nations, que la jurisprudence informe, barbare & souvent très injuste qui sert à les guider. Rien ne seroit plus désirable, que de voir un gouvernement éclairé donner la sanction de l'Autorité Souveraine à des regles simples, intelligibles, fondées sur la raison & l'équité, qui fissent connoître à tous les citoyens ce qu'ils se doivent réciproquement, ce qui peut leur rendre la vie sociale agréable, ce qui peut contribuer à leur félicité particulière, ce qui est fait pour leur mériter l'estime publique, ce qu'ils doivent éviter ou faire pour obtenir les récompenses & les distinctions de la Patrie, enfin ce qui est de nature à leur attirer l'aversion ou le blâme de leurs associés, ou à les exclure des places & des avantages qu'ils pourroient désirer.

UNE censure équitable, destinée à rappeler les hommes à leurs devoirs, à corriger les vices, à réprimer les désordres, seroit sans doute une Magistrature non moins honorable & plus utile que celle qui est communément chargée de composer leurs différends. Par là le Magistrat deviendrait un Prêtre utile, & le Législateur exerceroit un Sacerdoce bien plus avantageux aux nations, que celui qui, sous prétexte de les con-

duire au salut, ne les repaît que de vaines chimères & ne leur enseigne que de fausses vertus. La morale, ainsi fortifiée par l'Autorité Souveraine, deviendrait efficace, & présenteroit des motifs plus réels & plus puissants, que celle qui n'offre que les motifs imaginaires & les terreurs paniques d'une autre vie.

Mais la Politique ne daigne pas s'occuper de la morale, qu'elle suppose du domaine de la religion. Au contraire la force destinée à mettre un frein aux désordres publics, les excite; l'autorité faite pour corriger les mœurs, les corrompt; loin de réprimer le vice & la licence, elle les autorise par son exemple & paroît les encourager. Des Souverains que tout invite à s'endormir au sein du luxe & de la volupté, ne sont pas faits pour songer aux mœurs des autres. Les dérèglements les plus honteux, la conduite la plus contraire à la raison, les excès les plus criants, au lieu de trouver dans les hommes chargés de l'administration des censeurs sévères, trouvent en eux des complices, des fauteurs ou du moins des juges très indulgents.

Les Cours, comme on a vu, sont des centres d'où la corruption se fait sentir à la circonférence; elles donnent la sanction de l'autorité & le vernis du *bon ton* aux désordres les plus criants. Le Prince, accoutumé pour l'ordinaire à dédaigner ses fonctions, plongé dans la mollesse & la luxure, faisant uniquement consister sa grandeur dans la vanité de l'étiquette, dans un faste ruineux pour son peuple, dans des dépenses excessives, ne trouvant très souvent de remède à ses ennuis que dans la dissipation & le vice, le Prin-

ce, dis-je, est comme on a vu, environné de courtisans empressés à se conformer à ses goûts. L'exemple des Grands est fidèlement suivi par des citoyens assez vains, pour croire s'illustrer en imitant les dérèglements & les travers de leurs supérieurs, auxquels d'ailleurs ils ont intérêt de plaire. Un délire universel s'empare de tous les esprits; une vanité épidémique devient la passion universelle, & ceux qui devroient remédier à la contagion, sont précisément ceux qui l'excitent & l'entretiennent. Dans un mauvais Gouvernement ceux qui devroient se montrer les plus sages, sont les plus corrompus & les plus déraisonnables.

DANS des nations ainsi gouvernées, & guidées par de tels exemples, on ne doit pas être étonné de trouver les mœurs anéanties, la vertu méprisée, les vrais talents dédaignés, la justice foulée aux pieds, la violence, la fraude, la rapine, la mauvaise foi, la prostitution, l'adultère marcher le front levé, le vice triomphant insulter ouvertement la décence & la pudeur; enfin de voir la félicité publique & particulière follement sacrifiées à la vanité, à un faste ruineux, au luxe, au désir de paroître. Il n'est point d'infamies & d'extravagances qui ne trouvent des juges favorables & des protecteurs, dans ceux qui devroient les réprimer. Le public familiarisé avec les dérèglements les plus honteux, n'y voit plus rien que de très naturel. L'opinion générale se pervertit tellement, qu'elle traite comme des bagatelles, les actions les plus contraires à l'ordre social.

L'HABITUDE de voir le mal, diminue bientôt l'horreur qu'il devoit inspirer. Que sera-ce si

l'on trouve le vice honoré, estimé, récompensé dans les personnages que l'on révere, & si l'on s'apperçoit que, bien loin d'écarter de la fortune, il y conduit bien plus sûrement, que la probité, la décence, la modération, la frugalité, le travail & les talents qui ne menent à rien ! Voilà comme un gouvernement, tant par sa corruption, que par son indolence ou sa frivolité, vient à bout de vicier l'opinion publique, de décourager le mérite, de rendre la vertu méprisable. Les hommes s'imaginent que tout ce qu'ils voient pratiqué, estimé, recherché par leurs maîtres, ne peut être qu'honorable & avantageux ; on s'efforce de s'affimiler à ceux que l'on juge plus fortunés que soi ; chacun se persuade que la dépravation & le vice sont des marques de grandeur ; on cherche à copier ceux qui jouissent du droit de mal faire ; on regarde comme des dupes ceux qui ne se laissent pas entraîner au torrent. *Il ne faut pas se singulariser* devient une maxime à laquelle chacun est obligé de se conformer, sous peine de paroître étrange, ridicule & *du plus mauvais ton*. On paroît très singulier, quand on refuse de prendre part au délire universel ; la singularité n'est très souvent qu'une conduite qui sert de réprimande aux êtres insensés dont on est environné.

Le rang, la puissance, la multitude des coupables leur assurant l'impunité, & même les mettant à couvert du blâme, anéantit nécessairement pour eux toute crainte & tout remors. Les hommes, comme on l'a dit ailleurs, ne rougissent gueres des vices, des folies, & même des crimes qu'ils partagent avec un grand nombre de

complices. Ne soyons donc pas étonnés de voir dans des nations corrompues le vice marcher effrontément, & ne pas daigner s'envelopper des ombres du mystère. Les yeux du public une fois apprivoisés avec les actions les plus odieuses ou les plus méprisables, chacun s'y livre sans scrupule, bien convaincu que la conduite la plus déshonnête trouvera des protecteurs, ne le privera de l'estime de personne, & même lui applannira la route de la fortune bien mieux que des vertus modestes, une conscience timorée, ou qu'un honneur délicat, faits pour déplaire aux distributeurs des graces. Il faut de la souplesse, de l'intrigue, de la frivolité, & sur-tout peu de délicatesse pour parvenir dans un gouvernement léger & corrompu, où des femmes intrigantes & sans mœurs, des hommes sans principes & sans vertu disposent des richesses, des récompenses & des places. Une administration inique ne veut que des coopérateurs iniques. Des ministres frivoles & vains n'accordent leurs faveurs qu'à des flatteurs, des complaisants, des proxénètes, des parasytes. Comment un homme de bien auroit-il l'ambition de s'approcher d'une cour où la probité est méprisée? Comment un homme de cœur pourroit-il consentir à ramper aux pieds de ces grands, qui ne comptent le mérite pour rien, & aux yeux desquels la vertu même paroît très ridicule? Enfin comment un homme qui a quelque sentiment d'humanité, pourroit-il désirer des places dans lesquelles il ne peut se distinguer, que par des violences & par une inflexible dureté?

La dissipation, la passion du plaisir sont, comme on l'a déjà remarqué, des dispositions aussi

contraires aux bonnes mœurs & à la félicité publique, que la noirceur ou la mauvaise volonté. Dans une nation pour qui l'amusement est devenu l'objet-le plus intéressant, chacun prend le ton général: les affaires les plus importantes se traitent avec une légèreté surprenante; des ministres despotiques & frivoles conduisent avec gaieté l'Etat à sa ruine; c'est du sein des plaisirs qu'ils dictent les arrêts qui condamneront un Peuple entier aux larmes & à la misère. Comment les mains débiles de ces hommes énervés eux-mêmes par la mollesse, ou infectés du levain de la vanité, pourroient-elles arrêter les effets puissants du luxe à qui rien n'est capable de résister!

IL n'est rien de sérieux pour des enfans volages: nul homme ne s'affervit à remplir tristement les devoirs de son état. Le magistrat dédaigne ses fonctions! il craindrait de se donner un vernis de ridicule, s'il se piquoit d'exactitude; elle le feroit accuser de petitesse & de pédanterie. Dans une société dans laquelle la vanité tient lieu de tout, le ridicule seul déshonore, il est bien plus à craindre que le vice ou le crime. Ainsi l'homme que sa place rend l'arbitre de ses concitoyens, n'ira pas tristement méditer les loix, ou approfondir des matières épineuses; il en sçait toujours assez pour juger à l'aventure des intérêts, de la fortune, de la vie même des citoyens.

L'HOMME de cour vient étaler aux yeux d'un peuple émerveillé son faste & sa vanité. Il fait trophée de ses vices qu'il qualifie de *bonnes fortunes*; il amuse son oisiveté à corrompre l'innocence crédule: continuellement dérangé par ses dépenses & par son luxe, il trafique de son crédit,

fait des affaires, & sans égard pour l'équité, protège celui qui le paie le mieux. Il emprunte, il achète à crédit, il contracte des dettes, se rit ensuite de la simplicité de ceux qu'il a ruinés, & brave effrontément les pleurs d'une famille réduite à la mendicité. Corrompus par l'exemple de leurs maîtres; témoins & confidents de ses honteuses débauches; fiers de sa protection, ses valets portent les vices & l'insolence des palais jusques dans les dernières classes du Peuple.

Le Pontife & le Prêtre sont eux-mêmes entraînés par le torrent de la perversité publique; cette religion, dont ils vantent les effets merveilleux, échoue contre les passions & les vices autorisés par la mode. Vous les voyez se conformer au ton du monde; adopter le faste des Grands; rougir de la simplicité évangélique, & la même bouche qui déclame contre la corruption du siècle, sollicite souvent des femmes au crime, ou cherche à séduire l'innocence qu'elle devrait fortifier contre les tentations du Démon.

Le Traitant uniquement fait pour songer à sa fortune, ne connoît d'autre honneur que de s'enrichir promptement. Son état le destine à vivre des calamités publiques. Autorisé dans ses rapines & ses concussions par le Gouvernement, sa conscience ne lui fait point de reproches incommodes. L'équité, l'humanité, la sensibilité seroient des qualités déplacées dans un homme qui se destine à s'engraisser de la substance des malheureux. Sa tête ingénieuse n'est occupée qu'à enfanter des projets nouveaux pour dépouiller son pays & redoubler sa misère. Enrichi une

fois il adopte les vices, le faste & le luxe de la grandeur; il s'illustre par ses repas somptueux, par ses folles dépenses, & par sa magnificence, qui font bientôt oublier à ses concitoyens eux-mêmes que son opulence est le fruit de leurs propres malheurs.

A C C O U T U M É E de longue main à tous ces affreux désordres, la Société n'en est presque plus révoltée. Les hommes les plus pervers excitent bien plus l'envie, que l'indignation publique. Ce qu'on appelle *la bonne Compagnie* est composée d'un tas d'hommes, dont la conduite est propre à faire rougir la raison & gémir la vertu. On y trouve d'agréables oppresseurs, d'agréables voleurs, d'agréables débauchés, des importans sans nul mérite, des fainéants titrés, des hommes sans honneur & sans mœurs, des femmes sans pudeur, des faits impertinents, que l'usage fait passer pour de très honnêtes gens. Les bonnes mœurs les vrais talents, la probité ne tiennent lieu de rien, dans une société frivole & désœuvrée, qui n'a besoin que de perdre son tems, & à qui le desir continuel de s'amuser ne permettent pas de rien approfondir. Pour être admis & considéré dans le monde, il ne faut avoir qu'un nom, un titre, un bel habit, un maintien décent, des airs & des manières, du jargon; on a pour lors tout ce qu'il faut pour se faire désirer, d'ailleurs on est dispensé d'avoir aucune vertu. Lorsque le besoin de s'amuser est devenu le seul lien de la société, on s'embarrasse fort peu de connoître à fonds les personnes que l'on fréquente; l'on ne se rend pas difficile sur le choix de ses amis, & l'on se lie avec quiconque fait espérer quelques instans de trêve avec l'ennui.

L'ART de vivre dans le monde n'est pour l'ordinaire que l'art de masquer ses dispositions véritables, pour affecter celles que l'on voit à tout le monde. Ce que l'on appelle décence, consiste à ménager la délicatesse ou l'amour propre d'une foule d'êtres vains & dépravés, qui ne veulent ni se voir eux-mêmes, ni être vus des autres tels qu'ils sont. La politesse n'est trop souvent que dissimulation; elle consiste à déguiser ses sentimens pour tous ceux avec qui l'on vit, à leur cacher l'opinion qu'on en a, à leur faire croire qu'on leur attache la même valeur qu'ils se fixent à eux-mêmes. *Le bon ton* consiste à renoncer à son caractère pour se mettre à l'unisson de la vanité, de la frivolité, de la déraison générale. Pour être recherché, il ne faut que de la complaisance & bien du tems à perdre. Dans des sociétés ainsi constituées, on sent que la raison est déplacée. La droiture, la franchise, les mœurs sont taxées de simplicité, de sottise, par des gens qui pour se fréquenter, n'ont nul besoin de s'aimer, de s'estimer, ni même de se connoître. *Le ridicule* n'étant pour l'ordinaire que ce que les yeux ne sont pas accoutumés à voir, il ne faut point être surpris que des êtres corrompus trouvent la vertu & ridicule & déplacée. En un mot, il ne faut pas être étonné de voir la réflexion, le bon sens, la raison bannis comme inutiles des sociétés que la dissipation tient dans un délire continuel; tout homme sensé n'est pour elles qu'un censeur incommode, dont la présence les condamne, & qui se trouve souvent forcé de s'en exclure.

COMMENT en effet un être raisonnable pour-

roit-il applaudir ou prendre part aux amusements insipides & méprisables qui tiennent lieu d'occupations à la plupart des gens du monde? Des personnages éternellement fatigués d'eux-mêmes, occupés à se fuir sans cesse pour chercher le plaisir, le trouvent-ils donc dans ces visites périodiques, uniquement consacrées à la perte du tems; dans ces cercles brillants destinés à mettre en commun les ennuis dont chacun est dévoré; dans ces soupers dont la vanité & les prétentions bannissent la vraie gaieté; dans un jeu continuel dégénéré en fureur, mais sans lequel on ne pourroit remplir le vuide des conversations, ou suppléer à la stérilité des esprits? La confiance, la satisfaction & la joie peuvent-elles se rencontrer dans ces cohues composées pour l'ordinaire d'êtres indifférents, qui se connoissent à peine, ou qui plus souvent encore, pour se connoître trop bien, ne s'aiment ni ne s'estiment, & quelquefois se méprisent & se détestent, ne se voient que par intérêt, par décence, pour sauver les apparences? Quelles douceurs peut-on goûter dans ces assemblées composées d'ennemis secrets perpétuellement occupés à s'observer, à se tendre des pièges, à épier leurs défauts, leurs ridicules, leurs prétentions réciproques, afin de trouver matière à la médisance, à la critique, à la risée, aux calomnies qui constituent l'unique fond de la conversation d'un tas d'esprits malins, dont la profession est de colporter de cercle en cercle la *chronique scandaleuse* ou la *nouvelle du jour*.

LA malice, la médisance, & sur-tout la nouveauté deviennent des aliments nécessaires pour des esprits vuides de choses; elles sont indispen-
sables

fables pour ranimer la langueur & l'insipidité des conversations. *Quelle nouvelle* étoit, dit-on, autrefois la première question des Athéniens, comme elle l'est encore des oisifs sans nombre dont les sociétés modernes sont remplies. A l'exemple de Démosthène, un homme sensé ne pourroit-il pas dire à ses concitoyens? „ Vous demandez „ sans cesse des nouvelles; est-il donc rien de „ plus nouveau ou de plus intéressant pour vous, „ que les dangers qui vous menacent à chaque „ instant! la contagion du luxe est chez vous; „ le vice vous mine peu-à-peu; vous êtes dans „ un délire funeste que suivra bientôt une langueur accablante: vous courez sans relâche après le plaisir, sans jamais pouvoir le fixer: vos maisons sont en feu: vos femmes sont déréglées: vos enfants sont déjà corrompus: vos valets vous pillent & vous ruinent; vos affaires sont en désordre, & vous demandez *quelles nouvelles?* L'injustice commande; le Despotisme est dans vos murs; la tyrannie est à vos portes; elle désole vos Provinces, elle anéantit vos loix, elle menace vos personnes, elle machine de concert avec la perfidie, la destruction de vos fortunes; elle vous fait successivement éprouver ses trahisons & ses coups, & vous demandez des nouvelles! ô Athéniens! vous êtes des enfans.

MAIS le Despotisme, le vice & le luxe jettent les hommes, ou dans une espèce de démence, ou dans une léthargie qui les rendent également incapables de réfléchir. L'inhabitude de penser & de vivre avec soi-même, force chacun à se répandre au-dehors. Il ne veut exister que dans

l'imagination des autres; il se précipite dans un tourbillon perpétuel, afin de s'étourdir sur ses ennuis secrets: dans l'impossibilité de trouver le bien-être en son propre cœur, il va le chercher dans le tumulte du monde, où il se rencontre aussi peu (23). Dans le désespoir de se rendre heureux, il veut du moins le paroître. L'homme opulent, incapable de faire un usage utile de ses richesses, veut représenter, c'est-à-dire avoir un grand nombre de témoins de sa félicité prétendue: il rassemble chez lui une foule de flatteurs, de parasites, de complaisants qu'il appelle ses amis, tandis qu'ils ne sont que des envieux, des jaloux, des ennemis cachés qui, profitant de sa folle vanité, l'aident à dilapider sa fortune, exaltent son bon goût, sa magnificence, sa bonne chère, sa générosité, son esprit; & parviennent quelquefois à lui faire croire à lui-même qu'il est heureux, tandis que dans le vrai il ne jouit de rien.

LA sociabilité est, sans doute, une disposition très louable; mais elle devient un mal par l'abus continuel que l'on en fait. Nul homme n'est exempt de défauts; ainsi l'homme en général, & sur-tout dans une société viciée, ne peut pas soutenir des regards trop pénétrants, & ne demande pas à être vu de trop près. Tout le monde a dans la bouche le proverbe trivial qui dit que *la familiarité engendre le mépris*; cependant on paroît à tout moment l'oublier par la facilité avec laquelle les liaisons & les sociétés particu-

(23) *Turbam rerum & hominum quarunt qui se pati nesciunt.*

res se dissolvent à tout moment. Des brouilleries continuelles, des refroidissemens, des dégoûts, des ruptures sont les suites naturelles d'un commerce habituel ou trop familier entre des êtres remplis de vanité, & qui ne peuvent pas long-tems déguiser leur caractère; ils se méprisent & souvent même se détestent, aussi-tôt qu'ils viennent à se démêler. C'est ainsi que des enfans se querellent & se brouillent pour les moindres jouets. L'on n'est si empressé de faire de nouvelles connoissances, que parce qu'on espere toujours rencontrer dans les inconnus, des qualités merveilleuses que l'on n'a pu trouver dans les personnes que l'on connoît. La nouveauté & la variété en tout genre ont des droits puissans sur les hommes. Quelle peut être la solidité de ces liaisons éphémères qui, n'étant fondées que sur le besoin de se désennuyer, sur l'intérêt du moment & souvent sur la fausseté ou sur le projet de se tromper, ne sont point cimentées par l'amitié, la bonne foi, par l'estime sincère! Voilà pourquoi les hommes se prennent si légèrement & se quittent de même. La trop grande sociabilité ou facilité à se lier, est une preuve de légèreté, & jamais la légèreté ne produit des liaisons durables. Entre les femmes, sur-tout, rien de plus rare que les amitiés solides.

UNE Nation fascinée par le luxe & la vanité devient un vrai théâtre d'illusions & de prestiges, sur lequel des acteurs ne paroissent que pour se faire siffler. On n'y vit que dans l'opinion des autres; chacun y joue très gauchement un rôle qui n'est pas fait pour lui; personne ne veut être soi, parce que personne n'est content de ce

que la nature l'a fait. Telle est la véritable source des prétentions sans nombre, des travers, des ridicules de toute espèce, & de cette affectation continuelle, par lesquels les êtres vivants en société se rendent si souvent impertinents & méprisables les uns pour les autres. Chacun veut faire parade des richesses, des talents, de l'esprit, du bon goût, des connoissances, & même des vices & des folies qu'il n'a point. Dans ce commerce frauduleux, l'on n'a pas toujours égard à la vanité ou aux prétentions de ceux avec qui l'on se trouve en scène; ainsi la Société devient l'arène des jalousies & des querelles puériles d'un tas d'êtres frivoles qui se punissent réciproquement de leurs sottises, & qui sont perpétuellement occupés à se disputer l'importance que chacun s'arroe dans le drame de la vie.

En général tout nous prouve qu'une vanité ridicule est le fond du caractère de la plupart des êtres légers dont une société frivole & corrompue se trouve composée. Il faut de la raison ou de la réflexion pour mettre un juste prix aux choses. Des êtres vivants dans un tourbillon continu ne réfléchissent presque jamais; dans l'ignorance la plus profonde de ce qui constitue le vrai mérite, le véritable honneur, ou de ce qui peut donner des droits incontestables sur l'estime des hommes, chacun ne se fait valoir que par des qualités & des objets futiles, auxquels il attache la plus haute importance, dans lesquels il place son existence & son bonheur, & qu'il feint de posséder quand il en est privé. La vanité devient donc l'unique ressort de tous les mouvements de la Société; elle y tient lieu de tout. Les Princes ne

connoissent d'autre gloire que le faste, qu'un vain appareil, que les petitesse de l'étiquette. Les Grands & les Courtisans font consister toute leur grandeur dans des titres, des rubans, des dépenses ruineuses. L'homme riche s'efforce de jouter contre les Grands, par un luxe destiné à le faire admirer par des parasites ou des envieux qui l'immolent ensuite à la risée publique. Les femmes ne semblent venues au monde, que pour étaler dans les cercles, des robes, des parures, & des modes souvent bizarres que leur esprit fécond enfante chaque jour : le commerce entre les deux sexes, connu sous le nom de *galanterie*, n'a pour l'ordinaire que la vanité pour base ; l'amour sincère en est parfaitement exclus. En un mot, la Société n'est qu'un lieu de trafic où chacun apporte ses vanités diversifiées.

Si les effets de ce délire épidémique n'étoient que ridicules, il faudroit se contenter d'en rire ; mais on doit en gémir, quand on voit que très souvent une vanité puérile, des prétentions impertinentes, le désir de paroître, la manie d'être heureux dans l'opinion d'autrui, dégèrent en une fureur habituelle, capable de briser entre les hommes les liens les plus sacrés, qui est cause qu'on néglige son bonheur domestique ; qui fait que, non content de se ruiner soi-même, on plonge encore sa postérité dans l'indigence & la misère. Rien de plus commun que de voir l'inconduite, la vanité, la folie produire des effets barbares & cruels. Des parents corrompus & dissipés sacrifient chaque jour leur bien-être le plus solide, soit à la folie de paroître, soit à des amusements frivoles & criminels. On ne rencon-

tre à chaque pas que des époux désunis: des maris débauchés & sans mœurs, des femmes qui se consolent dans les bras du vice, de l'indifférence ou des duretés d'un mari tyrannique, des peres insensibles, des meres extravagantes & dépourvues de tendresse, des enfans rebelles & sans piété filiale, des proches divisés d'intérêts, des amis peu solides, des libertins effrontés, des femmes sans pudeur, des riches endurcis & stupides, qui ne savent employer agréablement pour eux-mêmes, ni leur tems, ni leur argent.

Tout le monde désire des richesses, mais très peu de gens savent en faire un usage vraiment utile, ou capable de se procurer du bonheur. Par l'imprudence, l'étourderie & la sottise des hommes, les choses mêmes qui devroient leur faciliter le chemin du bien-être, sont celles qui d'ordinaire les en écartent le plus. Le ridicule emploi que tant de personnes opulentes font trop communément de leur fortune, sembleroit confirmer l'opinion de ceux qui regardent l'argent plutôt comme un mal, que comme un bien réel. Rien de plus rare que le bien-être, la paix & la vertu dans les familles opulentes; les infortunes domestiques que l'on y voit, sont faites pour consoler la médiocrité, & devroient calmer l'envie qu'elle porte à la richesse.

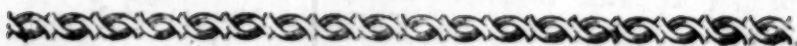
DES nœuds uniquement formés par l'intérêt fordide, ne produisent le plus souvent, entre des époux opulents & déréglés, qu'une froide indifférence, qui ne tarde point à se changer en discorde & en haine: ils n'ont pour l'ordinaire de pire maison que la leur: pour faire diversion aux

ennuis & aux dégoûts de la vie conjugale, des époux, incapables de s'estimer & de s'aimer, vont chacun de leur côté chercher dans la dissipation & les plaisirs bruyants, des moyens de s'étourdir sur leurs peines. Une vie déréglée entraîne assez souvent le dérangement des affaires, ou du moins fait négliger les devoirs les plus importants & les soins les plus nécessaires à la félicité particulière.

AINSI parmi les Riches & les Grands de ce monde, le mariage, bien loin de procurer les douceurs que l'on pourroit en attendre, n'est trop souvent qu'une source féconde de chagrins & de maux (24), une source empoisonnée qui n'est propre qu'à infecter la postérité des mêmes vices & des mêmes vertiges dont les peres ont été les victimes déplorables. Quelle éducation des enfans peuvent-ils recevoir de parents plongés continuellement dans le vice, la dissipation, le tumulte & l'ivresse! Quels soins peuvent-ils attendre des auteurs de leurs jours qui ne songent qu'à s'amuser! Des peres & des meres sans raison, sans lumieres & sans vertu, seront-ils bien capables de leur former le cœur & l'esprit? Enfin quels citoyens peuvent donner à l'Etat, des êtres qui n'ont eux-mêmes aucune idée, ni de bien public, ni des devoirs de la Société, ni de ce qui peut constituer le bien-être véritable!

(24) *Fœcunda culpa sæcula nuptias
Primum inquinavere, & genus, & domos :
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.*

HORAT. OD. VI. LIB. III. VERS. 17 ET SEQU.



C H A P I T R E IX.

De l'Education.

PLUTARQUE reproche à Numa, le fondateur de la religion des Romains, de n'avoir pas commencé dans sa législation par songer à l'éducation de la jeunesse. On est évidemment en droit de faire le même reproche à tous les Gouvernements. En effet dans quel pays voit-on les Souverains s'occuper avec suite de cet objet important à la félicité publique & particuliere? La Politique semble par-tout le regarder comme peu digne de ses soins; on diroit qu'elle trouve parfaitement indifférent d'avoir des citoyens vertueux ou corrompus, éclairés ou ignorants, raisonnables ou déraisonnables. Que dis-je! le Despotisme, ennemi né des lumieres & de la vertu, ne paroît se proposer que de retenir les hommes dans une stupidité permanente, de les diviser pour les soumettre, d'opposer des obstacles continuels au développement de leur esprit.

EN tout pays le soin d'élever la jeunesse est abandonné aux ministres de la religion, c'est-à-dire à des hommes qui, bien loin d'avoir la volonté ou la capacité de développer la raison humaine, n'ont évidemment pour objet que de la combattre, pour la soumettre à leur autorité. Le Prêtre ne connoît rien de plus important que d'inspirer à ses élèves un respect aveugle pour

ses propres idées; il les forme pour une autre vie, pour les Dieux, ou plutôt pour lui-même; il leur défend de s'attacher à leurs semblables, de rechercher leur estime, de s'applaudir du bien qu'ils font. Il ne leur prêche que des vertus qui n'ont rien de commun avec la vie sociale; il se garde bien de leur inspirer l'amour des sciences utiles, le désir d'examiner les choses. Incapable lui-même de connoître la vraie nature de l'homme, qu'il ne voit qu'au travers du voile de ses préjugés, le moraliste religieux ne sçait pas l'usage que l'on peut faire de ses passions, les mobiles naturels qu'il faudroit employer pour les remuer, la maniere de les faire servir à l'utilité publique. L'éducation sacerdotale ne semble avoir pour but que d'avilir les hommes, de leur ôter toute énergie, d'embrouiller leurs cerveaux, d'empêcher leur raison d'éclore, d'en faire des membres inutiles de la Société. Au sortir des mains de ses instituteurs, le jeune homme ne sçait, ni ce qu'il est, ni ce que c'est qu'une Patrie, ni ce qu'il doit faire pour elle dans les états divers où il peut se trouver. Il n'a l'esprit rempli que de dogmes & de mysteres inconcevables; toute sa morale consiste à croire fermement ce qu'il ne comprend pas; il s' imagine en avoir rempli tous les devoirs, lorsqu'il a scrupuleusement satisfait à des pratiques machinales auxquelles on l'a de bonne heure habité.

Pour s'éclairer & devenir un être raisonnable, l'homme est obligé communément d'oublier les faux principes dont ses instituteurs ont pris soin de l'infecter; ce travail est souvent très pénible; rien de plus difficile que de se défaire des

erreurs que, dès l'enfance, on apprend à chérir, & auxquelles pour l'ordinaire on demeure attaché pour la vie: rien de plus invincible que l'ignorance, sur-tout quand il en a coûté beaucoup de tems & de peines pour s'y confirmer: la vanité vient alors au secours du préjugé, & la rend indestructible. Moins un homme sçait, plus il tient à ce qu'il croit savoir. Un ignorant ne doute de rien; le doute est toujours le premier pas vers la sagesse.

NONOBTANT les établissemens coûteux que les Nations civilisées ont faits pour l'éducation de la jeunesse, tout homme qui veut sçavoir quelque chose est obligé de se former lui-même. L'éducation la plus soignée ne lui apprend que des langues mortes, une philosophie ténébreuse, des spéculations abstraites, des opinions qui ne sont propres qu'à lui rendre l'esprit faux, qu'à obscurcir les vérités les plus claires: lorsqu'il entre dans le monde, il n'a nulle idée du monde, ni de la façon de s'y conduire; les premiers principes de la vie sociale lui sont parfaitement inconnus; une morale religieuse lui tient lieu de tout, elle est le seul préservatif qu'on lui donne contre la corruption à laquelle il va se trouver exposé.

TOUT nous prouve que les Prêtres sont de tous les hommes les moins propres à former des peres de familles, des hommes d'Etat, des magistrats, des citoyens, des êtres éclairés & raisonnables (25). Un dévot est communément

(25) *Ego adolescentulos existimo in scholis fieri stultissimos, quibus nihil ex his quæ in usu habemus, aut audiunt aut vident.*

concentré en lui-même, farouche, incommode, rempli de vains scrupules, nullement fait pour la Société, très porté même à la troubler quand le zèle échauffera son imagination enivrée de chimères. En un mot, une morale dépourvue de motifs sensibles & naturels n'est pas faite pour des hommes destinés à vivre dans ce monde; une morale dont tous les mobiles sont cachés dans les cieux, n'a point assez de force pour contenir des êtres que d'ailleurs tout conspire à rendre aveugles & méchants. La première chose que fait un jeune homme en entrant dans le monde, c'est de mettre de côté les préceptes de la religion dont il vient d'être imbu: il s'aperçoit dès le premier pas qu'ils sont incompatibles avec tout ce qui se fait dans la Société.

COMMENT les idées rebutantes d'une Religion Stoïque feroient-elles faites pour en imposer aux habitans corrompus & dissipés d'un pays où le luxe a fixé son séjour? Les gens du monde n'y songent gueres; ou s'ils y pensent quelquefois, ces idées noires sont bientôt effacées, soit par la dissipation continuelle, soit par le tumulte des affaires. En vain la religion prêcherait-elle le mépris des richesses; en vain déclamerait-elle contre les spectacles, les amusements, les plaisirs & les vices que la mode autorise: elle n'est point écoutée par des êtres à qui tout persuade que ces choses sont indispensables à leur bien-être. La religion n'est pour les gens du monde qu'une affaire de forme, qui n'influe aucunement sur la conduite de la vie; on s'y conforme extérieurement, parce que l'usage veut que l'on fasse ce que l'on voit faire aux autres, & ce que l'on s'est ha-

bitué de faire dès l'enfance la plus tendre. La religion intérieure ne convient qu'à un très petit nombre d'hommes ; elle est si peu faite pour la Société, que ceux qui s'y livrent, sont communément obligés de rompre tout commerce avec elle.

UN jeune homme n'a besoin que d'entrevoir le monde, pour reconnoître aussi-tôt que les maximes dont ses instituteurs ont pris soin de le nourrir y sont entièrement déplacées, y paroissent complètement ridicules, & sont visiblement contredites par tout ce qui se passe sous ses yeux. Sous un Gouvernement injuste & dans une Nation corrompue, tout semble lui crier „ laisse là „ les préceptes incommodes d'une morale farouche qui ne meneroit à rien dans le pays où tu vis ; leur pratique seroit un obstacle invincible „ à ton avancement. Le monde n'est rempli „ que de fripons ou de dupes ; il est bien plus „ sûr de se ranger du côté des oppresseurs, que „ du côté des opprimés. Prosterne-toi devant „ le crédit ; humilie-toi devant les distributeurs „ des graces : caresse la main des tyrans, afin „ d'acquérir le droit de tyranniser comme eux. „ Apprends à ne rougir de rien de ce qui peut „ mener à la fortune ; songe sur-tout à t'enrichir ; l'argent représente seul tous les biens de „ ce monde, il faut en avoir à tout prix. Ne „ va pas sottement écouter les reproches d'une „ conscience timorée qui t'arrêteroient à chaque „ pas ; il faut faire comme les autres, leur exemple justifie. Apprends à t'endurcir contre les „ gémissements du pauvre ; la pitié n'est qu'une „ foiblesse ; elle n'est pas faite pour celui qui „ veut plaire à des maîtres absolus ; tout est

„ juste & permis quand la force commande. Ne
 „ dis pas que la religion condamneroit ta con-
 „ duite : ses maximes imaginées pour des moines
 „ ou pour le peuple imbécille ne sont pas faites
 „ pour l'homme qui veut se pousser dans le mon-
 „ de. D'ailleurs une fois parvenu à tes fins,
 „ tu seras toujours à portée de te réconcilier
 „ avec les Dieux. *Il est avec le ciel des accom-*
 „ *modemens* ; ses ministres n'ont-ils pas des mo-
 „ yens faciles de l'appaiser ? En attendant tu
 „ jouiras de tes heureux forfaits ; tu seras chéri,
 „ considéré, respecté même de tes envieux. La
 „ fortune, le crédit, le pouvoir te procureront
 „ des amis qui t'empêcheront d'entendre les re-
 „ mors, dont les cris ne serviroient qu'à trou-
 „ bler ta félicité.”

C'EST ainsi que la perversité du Gouvernement & la contagion qu'il communique à la Société conspirent à rendre inutiles les principes de toute morale. Il ne faut que des esclaves aveugles à la superstition ; il ne faut que des esclaves aveugles au pouvoir arbitraire ; presque en tout pays les hommes sont asservis ; il ne faut donc point s'étonner de les trouver presque par-tout bas, flatteurs, fourbes, menteurs, envieux, remplis de vanité, dépourvus des sentimens de l'honneur véritable. Ce n'est qu'à force d'injustices & d'infamies qu'ils peuvent parvenir à contenter passagèrement leurs besoins insatiables : toujours mécontents de leur sort, ils font des efforts continuels pour le rendre meilleur : toujours opprimés, ils mettent tout en usage pour passer dans la classe des oppresseurs ; où perpétuellement occupés à ne faire que des malheureux, ils n'en sont pas eux-mêmes plus heureux.

GRACES à la négligence des Souverains & aux intentions funestes d'une fausse politique, l'éducation dans aucun pays ne forme des pépinières propres à recruter des hommes d'Etat, des Magistrats, des Citoyens utiles. La faveur, le crédit, la naissance, l'intrigue, les femmes, décident par-tout des places, & conséquemment du bien-être des Nations, des Familles, des Individus qui les composent. Un Despote s'imagine, sans doute, que son choix capricieux suffit pour conférer au premier venu les talents & les connoissances nécessaires à l'administration d'un Etat! Pour être propres à tout, il suffit à quelques hommes d'être nés. Le préjugé de la naissance, si fortement enraciné dans l'esprit d'un grand nombre de peuples, est un de ceux qui par ses conséquences leur devient le plus funeste. Sous le Gouvernement Monarchique, tout homme qui n'est pas d'un sang illustre, ne peut, sans des peines infinies parvenir à servir sa Patrie. Cependant rien de plus rare que de voir les Grands s'embarasser d'acquérir des connoissances & des talents.

PAR un reste très sensible de la barbarie primitive, les hommes les plus distingués par leurs ayeux se croient communément dispensés de rien apprendre, & vont jusqu'à faire trophée de leur profonde ignorance. Ils regardent l'étude ou la culture de l'esprit comme le partage ignoble des plébéiens obscurs. Ainsi les Etats deviennent les victimes continuelles de l'impéritie des Princes & des Grands, qui regardent comme au-dessous d'eux d'acquérir les connoissances les plus nécessaires pour gouverner. Les places semblent fai-

tes pour les hommes , & jamais les hommes pour les places.

LES emplois, les distinctions, les honneurs sont des mobiles puissants dont un Gouvernement se prive, quand il ne s'en sert pas pour exciter l'émulation de tous les citoyens. Réservez toutes les places pour des hommes favorisés, qui croiront qu'elles leur appartiennent de droit, bientôt ils ne feront rien pour les mériter, & le reste des citoyens sera totalement découragé. Les Souverains qui tiennent une balance si peu juste entre leurs sujets, ignorent-ils donc qu'il peut naître sous le chaume un homme de génie capable de réparer lui seul tous les malheurs d'un Etat ? Chez les Asiatiques la volonté seule du Despote fait des Grands, mais il n'est point pour eux de noblesse héréditaire. Les Européens se sont fait des idées si bizarres & si fausses de noblesse, que le descendant d'un Tibère, d'un Caligula, d'un Néron leur paroîtroit un homme illustre, très digne d'être considéré, ou peut-être même fait pour régner sur l'univers, parce que ses ancêtres en ont été les tyrans !

LES Grands en tout pays semblent non seulement se condamner à l'ignorance la plus profonde, mais encore être voués, dès leur enfance, à la corruption la plus complète. L'éducation qu'on leur donne communément ne tend évidemment qu'à les rendre orgueilleux, vils & méchants. Des parents remplis de vanité ou des instituteurs abjects leur inspirent, dès le berceau, l'orgueil de la naissance, la hauteur, le mépris de leurs concitoyens. La morale d'un homme

destiné à la cour, doit être essentiellement avilis-
sante; elle consiste à tout faire pour s'attirer les
regards du Prince qui, perversi lui-même, ne les
laisse tomber que sur ceux dans lesquels il voit
des dispositions conformes aux siennes. Quelle
grandeur d'ame, quelles idées d'honneur pour-
roit-on donner à des êtres faits pour ramper tou-
te leur vie, afin de s'enrichir des dépouilles des
nations opprimées! Quelles vertus peut-on inspi-
rer à des hommes qui ne peuvent mériter la fa-
veur que par des injustices, des noirceurs, des
basses, des cabales & des crimes! Si, par un
heureux hasard, un homme que sa naissance appel-
le auprès d'un Prince, avoit reçu une éducation
vertueuse, il se verroit bientôt obligé, ou de re-
noncer à la cour, ou d'oublier des principes tota-
lement incompatibles avec les intérêts de sa
fortune.

L'INDIFFÉRENCE que les Souverains montrent
pour l'éducation de leurs sujets, & plus souvent
encore l'inimitié qu'ils ont pour les talents & les
vertus, sont évidemment les plus grands obsta-
cles que la morale rencontre sur la terre. Uni-
quement occupés de leurs plaisirs & du soin de
contenter leurs caprices, il ne leur faut que des
esclaves dociles, des vertus desquels ils ne s'em-
barrassent gueres; la seule qualité qu'ils leur dé-
mandent, c'est une complaisance servile. Sous
un Gouvernement inique, l'équité, la bonne foi,
la concorde, seroient, comme on a vu, des ver-
tus déplacées: l'éducation ne doit avoir pour ob-
jet que d'étouffer ces sentimens dans les ames, &
d'y faire germer en leur place la vanité, des idées
fausses d'honneur, de gloire, de grandeur; des
passions

passions propres à soumettre les esprits aux volontés quelconques de ceux qui ont le pouvoir en main. La jeunesse doit apprendre de bonne heure à porter le joug, à n'avoir point de volontés qui ne cedent aux caprices de ceux qui disposent des grâces. Ainsi l'éducation doit briser le caractère, se borner à acquérir de la politesse, du maintien, de l'extérieur, des talents propres à plaire à des hommes corrompus & à des femmes frivoles qui trop souvent décident du sort des Nations.

LES mœurs ne peuvent être bonnes, que lorsque la politique d'accord avec la morale s'occupera du bien-être des nations, & donnera à l'éducation toute l'importance qu'elle mérite. Tant que l'éducation sera négligée, la raison persécutée, la vertu méprisée, il ne faut pas s'attendre à voir les hommes, ni meilleurs, ni plus heureux. Le Gouvernement est fait pour appuyer la morale; dès qu'il la contredit, elle devient inutile & n'a plus aucun pouvoir sur les cœurs. La législation devrait être le complément & la preuve de la morale inculquée par l'éducation. Cette législation, pour être juste, ne devrait prescrire aux citoyens que les devoirs imposés par la nature & fondés sur les rapports qui subsistent entre eux. En un mot, une bonne législation ne devrait être que la morale rendue plus efficace & plus intéressante, à l'aide des récompenses & des peines.

Si l'on demande comment il seroit possible de faire sentir au Peuple les devoirs de la morale ou de lui donner de l'éducation, nous dirons qu'il seroit bien plus facile de lui enseigner les princi-

pes évidents & simples d'une morale naturelle, que les principes abstraits d'une morale religieuse & surnaturelle, qui ne sont à la portée de personne; & que ces principes, appuyés de châtimens & de récompenses visibles, feroient plus d'impression sur les esprits les plus grossiers, que les supplices & les plaisirs invisibles de l'autre vie.

LES Prêtres en tout pays sont les seuls docteurs, les seuls moralistes du Peuple. A quel point ces instituteurs, déjà stipendiés par la Société, ne lui feroient-ils pas utiles, s'ils lui enseignoient une morale & plus claire & plus vraie que celle dont, depuis tant de siècles, ils l'ont inutilement entretenue! Un Gouvernement qui auroit sincèrement à cœur la réforme des mœurs, ne trouveroit-il pas dans un Clergé nombreux des coopérateurs capables de seconder des vues si bienfaisantes? En faisant usage des récompenses dont il dispose, un Souverain éclairé ne pourroit-il pas exciter parmi ces Docteurs du Peuple une émulation heureuse de se distinguer par leur zèle à éclairer leurs auditeurs? Quels fruits avantageux ne verroit-on pas résulter de leurs instructions, si, laissant de côté ces dogmes ténébreux, ces mystères & ces merveilles dont on a si longtems repu les esprits des hommes encore sauvages, ces Pasteurs consentoient enfin à donner à leurs troupeaux une nourriture plus saine & plus profitable! Quel poids ne donneroient pas à leurs leçons, les récompenses honorables que le Gouvernement accorderoit à ceux qui les mettroient fidèlement en pratique! (26)

(26) On peut juger de l'effet que les récompenses ou les distinctions les plus légères sont capables de produire sur les mœurs

VOILA sans doute des voies douces & faciles qu'une sage politique pourroit employer pour instruire les peuples & pour former des hommes plus sensés & plus vertueux : par là le Gouvernement se procureroit des sujets actifs, attachés, raisonnables : par là il trouveroit dans les prêtres des citoyens plus fideles & plus soumis, que dans ces démagogues turbulents, ou ces fanatiques emportés, qui ont tant de fois allumé le feu de la discorde pour des querelles inintelligibles, & sonné le tocsin de la révolte contre les Souverains. Avec tant de moyens honnêtes de se rendre plus grands, plus puissants, plus chers à leurs nations & de rendre les Peuples plus sages & plus heureux, les Princes ne s'en serviroient-ils jamais pour se procurer à eux-mêmes un bien-être que la négligence & la tyrannie ne leur peuvent procurer !

SI des Gouvernements sans vues négligent honteusement l'éducation des citoyens, des parents raisonnables pourroient au moins y suppléer : ils devroient reconnoître que de cette éducation dépend non seulement le bien-être de leurs enfans, mais encore leur félicité propre, la consolation de leur vieillesse, la douceur de leur propre vie. Mais des vues si sensées ne sont point faites pour les habitans légers des pays corrompus par le luxe, de l'esprit desquels toute prévoyance est bannie. Comment des parents plongés dans la dissipation ou dans des plaisirs

par un fait connu en France. Par un usage immémorial établi dans un village de Picardie appelé *Salency*, on présente tous les ans une rose en cérémonie à la fille reconnue pour la plus sage ; en conséquence de cet établissement les jeunes filles de ce village se sont toujours distinguées par leur sagesse.

illicites , & totalement dépourvus de raison & de lumieres, s'occuperoient-ils du soin d'élever des enfans pour lesquels ils n'ont aucune tendresse? Des êtres vicieux, continuellement occupés à s'étourdir & à s'amuser sont-ils bien capables de former des gens de bien, des hommes raisonnables, des peres ou des meres de famille, enfin de bons citoyens?

TOUTE autorité légitime, comme on l'a dit plus d'une fois, ne peut être fondée que sur les avantages que l'on procure à ceux sur qui cette autorité est exercée. C'est le bonheur qu'un pere procure à son fils; ce sont les soins qu'il donne à son enfance; ce sont les moyens qu'il lui fournit de travailler à son bien-être, qui lui donnent des droits sur l'affection, l'obéissance, les respects de ce fils. Un enfant ne doit rien à son pere pour lui avoir donné une existence misérable, mais il lui doit beaucoup pour lui avoir donné une existence heureuse. Pour être aimé, il ne suffit pas d'être pere, il faut que des soins bienfaisants fassent naître dans les cœurs des enfans les sentimens de l'amour, de la reconnaissance, de la vénération, qui ne peuvent être que les effets de la tendresse paternelle, de la bonté, de la vertu.

DANS quelque position que l'on se trouve, tout homme qui néglige le bien-être de ceux qui lui sont subordonnés, affaiblit & perd les droits qu'il a sur eux. Ainsi un pere négligent ou cruel travaille lui-même à sapper les fondemens de sa propre autorité. Ainsi un mari libertin, dissipateur, sans tendresse détruit l'autorité maritale & paternelle. Ainsi un maître qui ne fait éprouver que des hauteurs, des dure-

tés à ses serviteurs, ne doit pas s'attendre à être servi avec beaucoup d'affection & de zèle.

L'ÉDUCATION se propose de former le corps, le cœur & l'esprit. Les Parents doivent donner au corps de la force, aux organes de la consistance, au cœur de la sensibilité, à l'esprit des connoissances. C'est de l'accord de ces choses que résulte une bonne éducation. Des enfans élevés par des Parents vicieux n'ont communément que des vices, & n'ont le plus souvent dans un corps foible que des ames insensibles & des esprits sans culture. L'éducation devroit apprendre aux Princes à régner, aux Grands à se distinguer par leur mérite & leurs vertus, aux Riches à faire un bon usage de leurs richesses, au Pauvre à subsister par une honnête industrie.

C'EST visiblement dans la mauvaise éducation que des parents corrompus donnent à leurs enfans, que nous devons chercher la vraie source des désordres que nous voyons si souvent régner dans la Société. Des Parents orgueilleux, opulents, dissipés n'ont ni la capacité ni la volonté d'élever eux-mêmes leurs enfans, ou du moins de veiller sur les instituteurs qu'ils leur donnent. Ils les livreront sans examen à des hommes mercenaires qu'ils auront peut-être encore la précaution d'avilir, ou bien à des domestiques qui de bonne heure leur communiqueront les vices de leur état, ou qui se prêteront à toutes leurs fantaisies. Le premier pas vers la réforme des mœurs, ne seroit-il pas d'ôter à des parents négligents & déraisonnables le droit d'élever leurs enfans, dont ils ne peuvent faire que des membres incommodes pour la Société, & désagréa-

bles pour ceux-mêmes qui leur ont donné le jour?

Si Lycurgue s'est trompé, ou n'a pas consulté les regles de la saine morale dans la formation de ses loix, on ne peut disconvenir qu'il n'ait au moins très bien senti le pouvoir d'une éducation publique. A Sparte elle étoit sous l'inspection immédiate du Gouvernement; elle étoit uniforme & fixée par la loi; elle tendoit à inspirer & à cultiver les sentimens d'enthousiasme & de bravoure que l'on jugeoit nécessaires au soutien de l'Etat. Si ce législateur farouche, à l'aide de l'éducation a pu former des guerriers fanatiques qui méprisoient la douleur & la mort, pourquoi des législateurs plus humains & plus sages ne formeroient-ils pas de même des citoyens vertueux & raisonnables? Si l'éducation à Sparte a pu inspirer aux femmes mêmes, une grandeur d'ame & une force qui nous étonnent, pourquoi ne pourroit-on pas espérer de leur inspirer par la même voie des sentimens nobles & généreux, propres à les rendre plus respectables & plus utiles à la Patrie, plus chères à leurs époux, plus respectables à leurs enfans?

TOUTES ces réflexions, fondées sur l'expérience, nous montrent qu'il ne peut y avoir d'éducation dans des nations dont les mœurs sont corrompues. Des parents vains, prodigues, légers, qui se livrent au désordre, ne songent gueres à leurs enfans, ou bien ne leur inspirent que les goûts dépravés qu'ils ont eux-mêmes: ces enfans ne sont pour eux que des fardeaux incommodes; ils ne voient en eux que des obstacles à leurs amusements; les soins qu'ils leur donne-

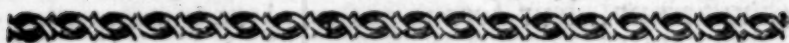
roient, les dépenses qu'ils feroient pour eux, feroient pris sur leurs propres plaisirs. C'est ainsi que le luxe & le vice font des parents dénaturés, & empêchent qu'ils ne trouvent dans leurs enfans, les sentimens qu'ils ont le plus grand intérêt de faire naître dans leurs ames. C'est ainsi que le luxe & la dissipation anéantissent le bonheur des familles.

COMMENT des enfans négligés ; abandonnés, pour ainsi dire orphelins, connoîtroient-ils les rapports & les devoirs subsistans entre eux & des parents qui les oublient ? Ils n'auront pour eux qu'une parfaite indifférence ; leur autorité ne leur paroîtra qu'une véritable tyrannie ; ils haïront secrètement ou résisteront ouvertement à un pouvoir qui s'arroe le droit de gêner leurs penchans déréglés ; ils les regarderont comme des obstacles aux plaisirs dont ils voudroient jouir à leur exemple ; ils attendront avec impatience la mort de ces Parents, qu'ils ne voient que comme des gardiens incommodes des biens qu'ils ont appris d'eux à désirer comme le bonheur suprême. Est-il donc surprenant de voir des Parents & des Enfans vivre ensemble comme des étrangers ? Les familles ne rassemblent souvent que des ennemis secrets, dévorés par un intérêt fardide ou par la passion du plaisir. Les liens du sang sont forcés de disparoître dans des nations, où la richesse, la dissipation & le vice sont les uniques objets auxquels le bonheur est attaché. Personne ne réfléchit & n'est à portée de sentir que la félicité domestique & permanente consiste dans l'estime & l'affection réciproque, dans une bienfaisance mutuelle, dans l'union des esprits & des cœurs que la vertu seule peut faire naître, fortifier & conserver.

PARENTS injustes ! qu'avez-vous fait pour ces enfans dont vous exigez la tendresse, la reconnaissance, la soumission & les secours ? Pour vous livrer vous-mêmes, soit à des amusements frivoles, soit à vos dérèglements honteux, vous dissipez les biens que vous devez leur transmettre : vous les bannissez de votre cœur & vous voulez qu'ils vous aiment ? Vous en faites les jouets de vos caprices déraisonnables & de votre humeur chagrine ; au lieu de les attirer, vous les rebutez, vous ne les traitez qu'en esclaves ; au lieu de leur former le cœur par des exemples vertueux ; au lieu de leur inspirer le goût des connoissances utiles qui pourroient les garantir un jour du vice & de l'ennui, vous les avez souvent rendus témoins de vos désordres ; vos discours leur ont appris à connoître le mal ; vous leur avez rempli l'esprit de vanités & de folies ; vous les avez nourris dans une ignorance profonde ; vous ne leur avez jamais parlé de la vertu. Portez donc, pendant l'hyver de vos ans, la peine de votre négligence criminelle & de votre déraison. Avez-vous pu ignorer que la piété filiale ne peut être que le fruit & la récompense de la tendresse paternelle ? que l'amour engendre l'amour ? que la bienfaisance est l'unique base de toute autorité ? Enfin ne sentez vous pas que nul homme sur la terre ne peut chérir ou respecter des êtres dans lesquels il ne trouve ni bonté ni vertu ?

LES hommes ne concevront-ils jamais que, pour recueillir, il faut avoir cultivé & semé ? Les parents qui voudront un jour trouver dans leurs enfans des sujets soumis, des amis sincères, des consolateurs & des soutiens de leur vieillesse, les approcheront de leur sein, les y ré-

chaufferont, leur feront goûter les charmes d'une tendresse propre à leur rendre plus légères les chaînes de l'autorité. Qu'ils leur apprennent à être justes, en se montrant toujours justes à leur égard: que l'Empire paternel, adouci par l'amour, ne soit jamais guidé par le caprice & la tyrannie; qu'il ne s'oppose point aux jeux, aux plaisirs innocents. Que l'on plante, que l'on arrose, que l'on exerce de bonne heure la sensibilité, la pitié, l'humanité, la gratitude, dans des âmes faites pour sentir; qu'indulgent pour la faiblesse, on ne punisse avec rigueur que les fautes qui sembleroient annoncer un caractère vicieux ou des dispositions criminelles. Qu'on ne montre aux enfans que des modèles à suivre; que les discours, qu'ils entendent soient pour eux des instructions indirectes; que les compagnies dans lesquelles on les admet ne détruisent point dans leurs esprits les impressions honnêtes que l'on y aura faites. Qu'on les accoutume peu-à-peu à penser, à s'occuper, à faire cas de la science, à craindre l'oïveté: qu'on leur inspire des goûts utiles, capables de remplir le vuide de la vie & de leur fournir des ressources assurées contre l'ennui. Que l'exercice donne au corps de la force & de la vigueur; que l'éducation échauffe le cœur & développe l'activité de l'esprit. Par là des parents attentifs & vertueux seront un jour amplement payés des soins qu'ils auront donnés à leurs enfans. Ils jouiront des qualités qu'ils auront semées en eux: ces enfans devenus raisonnables sçauront jouir des avantages de la fortune, s'ils en ont; à son défaut ils trouveront un héritage suffisant, dans les talents & les vertus qu'ils auront reçus de leurs peres.



C H A P I T R E X.

Des Femmes.

LA portion la plus aimable de l'espece humaine, celle que la nature semble avoir destinée à procurer le plus grand bonheur à l'autre, à tempérer sa rudesse, à rendre ses mœurs plus douces & son ame plus sensible, est celle qui cause souvent les plus grands ravages dans la Société. Par la maniere dont en tout Pays les femmes sont élevées, on ne paroît se proposer que d'en faire des êtres qui conservent jusqu'au tombeau la frivolité, l'inconstance, les caprices & la déraison de l'enfance; les hommes semblent oublier qu'elles sont faites pour contribuer à leur félicité la plus réelle & la plus durable. Le Gouvernement ne les compte pour rien dans la Société.

DANS toutes les contrées de la terre, le sort des femmes est d'être tyrannisées. L'homme sauvage fait une esclave de sa compagne, & porte le dédain pour elle jusqu'à la cruauté. Pour l'Asiatique voluptueux & jaloux, les femmes ne sont que les instruments lubriques de ses plaisirs secrets. Dans tout l'orient, séquestré de la Société, réduit en captivité par ses tyrans inquiets, ce sexe aimable languit dans l'obscurité, & végète dans une inutilité aussi longue que la vie. L'Européen au fond, malgré la déférence apparente qu'il affecte pour les femmes, les traite-t-il d'une façon plus honorable? En leur refusant

une éducation plus sensée, en ne les repaissant que de fadeurs & de bagatelles, en ne leur permettant de s'occuper que de jouets, de modes, de parures, en ne leur inspirant que le goût des talents frivoles, ne leur montrons-nous pas un mépris très réel masqué sous les apparences de la déférence & du respect?

QUELS fruits avantageux la Société peut-elle attendre de l'éducation que parmi nous l'on donne aux jeunes filles d'une classe relevée? Comment des meres vaines, dissipées & souvent coupables d'intrigues criminelles, pourroient-elles apprendre à leurs élèves les règles de la sagesse, de la modestie, de la pudeur? Ces meres insensées leur donnent-elles des leçons de retenue, de prudence & d'économie? Non, sans doute; elles éloigneront d'auprès d'elles des témoins incommodes de leurs propres dérèglements ou de leur déraison: l'éducation de leurs filles sera confiée à des recluses dénuées de toute expérience, séquestrées de la Société, ignorantes, crédules, superstitieuses, remplies de petitesesses & de préjugés. Est-ce donc là le moyen de former des citoyennes, des meres de famille, des épouses capables de mériter l'estime & de fixer les cœurs de leurs époux?

DE la musique, de la danse, de la parure, du maintien, voilà communément à quoi se borne l'éducation d'une jeune personne destinée à vivre dans le grand monde. Sur quoi il est bon d'observer les contradictions frappantes dont cette éducation est accompagnée. La religion défend à une fille d'aimer le monde & de chercher à lui

plaire; tandis que d'un autre côté tout ce que ses parents lui enseignent ou lui font apprendre, a pour objet de plaire au monde. On fait consister son honneur dans la réserve, la pudeur, la décence, & sur-tout dans la conservation de son innocence; tandis que d'un autre côté le goût de la parure & de la coquetterie qu'on lui inspire, semble l'exciter à se défaire de toute réserve & de cette innocence qu'on lui avoit montrée comme son plus grand trésor, comme le plus bel ornement du jeune âge!

INSTRUITE de cette manière, une fille dépourvue d'expérience, par l'ordre de ses parents, est jetée, sans examen, entre les bras d'un homme qui lui est totalement inconnu, dont la tyrannie, l'indifférence & les mauvais procédés la porteront peut-être bientôt à se consoler par la dissipation, l'inconduite & le vice, de ses chagrins habituels.

AINSI, des parents inhumains forcent souvent une fille de prendre les engagements les plus contraires à son goût; elle est conduite en victime aux autels, & forcée d'y jurer un amour inviolable à un homme pour qui elle ne sent rien, qu'elle n'a jamais vu ou même qu'elle déteste. Elle est remise au pouvoir d'un maître qui, content de posséder un instant sa personne & de jouir de sa dot, la contrarie, la néglige, se rend odieux par ses mauvaises manières & son peu d'égard, & qui très souvent, par son exemple & ses duretés, la pousse au mal comme au moyen de se venger du Despote devenu l'arbitre de son sort. L'hymen ne lui offre aucunes douceurs; il ne lui présente que des chaînes rendues indes-

tructibles par la religion , & que celle qui les porte, arrose continuellement de ses larmes ; à moins qu'aux dépens de sa vertu, elle ne cherche à les alléger par ses dérèglements. Parents barbares ! n'est-ce donc pas vous qui, lâchement guidés par un intérêt sordide, forcez au crime ; ou plongez pour la vie dans le désespoir, des filles à qui vous deviez le bonheur ? Vous ne consultez dans vos alliances que votre folle vanité ou votre avarice honteuse : ne consulterez-vous donc jamais le bien-être de vos enfans ?

LES égards , l'estime , l'amitié , l'envie de plaire , sont encore plus nécessaires que l'amour au bonheur des époux. Mais l'estime ne peut être fondée que sur les qualités de l'esprit & du cœur ; ce sont elles qui peuvent seules procurer à l'hymen une sérénité constante. L'amour est une fleur tendre que le moindre soufle peut flétrir ; l'estime est un arbre profondément enraciné qui résiste aux tempêtes. Si le sauvage & l'homme privé de raison ne voient dans l'union conjugale que la jouissance brutale de quelques plaisirs passagers, l'homme sensé veut, indépendamment de la jouissance, rencontrer auprès de l'objet aimé, des plaisirs durables, faits pour l'emporter sur ceux qui ne sont que momentanés : dans le choix d'une femme il consultera donc bien plus les qualités du cœur ; que des charmes fugitifs que tant de causes peuvent enlever. Les années n'épargnent point la beauté, mais elles respectent la vertu qui survit à leurs ravages.

QUEL jugement devons-nous donc porter des maximes extravagantes établies dans ces nations corrompues où l'infidélité conjugale est

traitée de bagatelle? Son effet n'est il pas de détruire toute estime, toute confiance, toute amitié, entre des êtres destinés à vivre ensemble? Quelle insulte plus marquée au bon sens d'une femme, que d'oser impudemment solliciter ses faveurs! L'amant qu'elle s'applaudit quelquefois de voir à ses genoux, ne semble-t-il pas l'inviter à sacrifier tout d'un coup le bonheur de toute sa vie, à sa vanité, à sa fantaisie passagère? Est-ce donc aimer une femme que de lui dire „ pour honorer mon triomphe, pour me „ procurer quelques instants de plaisir, perdez „ à jamais l'estime & l'affection d'un époux du- „ quel dépend votre félicité journalière: par „ complaisance pour moi rendez vous odieuse „ & méprisable aux yeux de l'homme dont vous „ avez le plus grand intérêt à conserver l'estime. „ Bravez l'opinion publique qui, toute dépravée „ qu'elle est, ne manquera pas de vous noircir „ & d'insulter à votre foiblesse. Confiez à des „ valets mercénaires votre intrigue criminelle, „ & rendez-les vos maîtres, en les rendant dé- „ positaires de vos honteux secrets.”

T E L S sont pourtant les effets de l'infidélité conjugale. Comment l'opinion a-t-elle pu se dépraver au point de traiter légèrement un crime, qui suffit pour anéantir sans retour le bien-être d'une famille entière, pour briser le plus doux des liens, pour faire du mariage un joug insupportable, pour pervertir la postérité par des exemples propres à lui faire mépriser la décence, la vertu? Voilà comment la source qui devrait procurer des citoyens à la Patrie, est elle-même viciée & ne lui fournit que des êtres corrompus.

Cependant de pareils désordres sont autorisés, ennoblis par la conduite des Princes & des Grands. La corruption est telle dans quelques nations, que la tendresse conjugale y est regardée comme une chose ignoble, méprisable, du *mauvais ton*. Des époux d'un rang élevé rougiroient de montrer quelque attachement les uns pour les autres. Il sembleroit qu'une femme n'est point à son mari, mais appartient à quiconque en veut faire la conquête. Que penser des pays où la perversité est si grande, qu'un mari consent souvent aux désordres de sa femme, & les regarde comme un moyen de fortune! Quelles idées de l'honneur peut donc avoir un Peuple, chez qui l'infamie volontaire n'a rien qui déshonore!

LE dérèglement des mœurs, le libertinage, ou ce qu'on appelle *Galanterie*, sont des suites nécessaires de l'ignorance, de la légèreté, de la dissipation & sur-tout de l'oïveté dans laquelle les hommes & les femmes sont trop souvent plongés. Les femmes sont destinées à s'occuper des soins domestiques & de l'éducation de leurs enfans. Qu'elles leur inspirent donc de bonne heure les vertus qui serviront de base à leur félicité future: qu'au lieu de se livrer à une passion ruineuse pour le jeu, à une dissipation où leur vertu s'expose à des dangers continuels, que ne songent-elles à cultiver la finesse d'esprit qu'elles ont reçue de la nature? Alors elles ne seront plus forcées de remplir par des minuties ou par des intrigues criminelles, le vuide immense que l'éducation laisse communément dans leur ame. Les charmes, ornés par la raison & la sagesse, n'en seront pas moins aimables & seront plus respectables.

DANS des nations corrompues, & sur-tout dans les grandes villes, qui sont communément des sentines infectées par le vice, à combien de dangers la négligence du Gouvernement & le défaut d'éducation n'exposent-ils pas la fille de l'homme du peuple! Pour peu que la nature lui ait donné d'appas, elle semble destinée à être sacrifiée au vice opulent, & à devenir la victime de la prostitution. L'indigence, la paresse, la vanité, l'exemple, tous les discours qu'elle entend, l'invitent à chercher dans la débauche une subsistance plus commode que celle que lui procureroit le travail de ses mains. Dépourvue de principes & des sentimens de décence & d'honneur, elle se trouve sans défense au milieu d'une foule de séducteurs conjurés à sa perte. Au lieu de rencontrer dans ses parents des appuis contre la séduction; ceux-ci, pour se tirer de la misère eux-mêmes, consentiront souvent à trafiquer de ses charmes avec quelque libertin riche ou puissant qui, après avoir assouvi ses desirs, l'abandonne à la honte, & à la triste nécessité de persister dans le dérèglement. A quel point la débauche ne doit-elle pas dépraver l'opinion & endurcir les cœurs de tant de gens que l'on voit faire trophée des victoires infames qu'ils remportent sur l'innocence séduite, rendue malheureuse & méprisable pour toujours! Quelle idée peut-on se former des loix qui laissent sans châtiment des séducteurs aussi cruels, que les assassins les plus déterminés? Est-il un crime plus propre à exciter des remors que celui qui plonge de gaieté de cœur l'innocence dans l'opprobre & l'infortune? Enfin est-il un préjugé plus absurde & plus cruel, que celui qui condamne à une infamie perpétuelle

tant

tant de foibles créatures, tandis que les auteurs de leurs fautes osent se vanter ouvertement de leurs triomphes odieux.

LES femmes de tout état se trouvent un jour cruellement punies de n'avoir point dans le jeune âge, jetté les fondemens de leur bien-être futur. Les plus adorées dans leur printemps sont communément les plus à plaindre dans leur automne & leur vieillesse. Inutiles alors à la Société, livrées à elles-mêmes, fevrées des flatteries & des hommages auxquels leur vanité s'étoit accoutumée, elles tombent pour l'ordinaire dans une sombre mélancolie ; une dévotion chagrine est souvent l'unique ressource qui leur reste pour jouer quelque rôle dans le monde ; l'humeur noire vient remplacer en elles la dissipation, la gaieté, les plaisirs. A charge à elles-mêmes & à la Société, elles consacrent à Dieu des moments d'oïveté, dont elles ne peuvent plus disposer d'une façon plus agréable.

PLATON appelle les femmes au Gouvernement des Etats, & même au commandement des armées ; mais il veut que leur éducation soit la même que celle des hommes (27). Des exemples nombreux nous prouvent en effet que des femmes ont quelquefois gouverné des Empires avec sagesse & gloire. Mais hélas ! où en feroient ré-

(27) Plutarque nous dit que *Talesilla* d'Argos, femme d'une naissance illustre, se trouvant accablée d'infirmités, consulta l'oracle d'Apollon, qui lui répondit que, pour recouvrer la santé, il falloit qu'elle se dévouât au culte des muses ; en conséquence elle reprit des forces, acquit des talents, & se distingua par son esprit & son courage.

duits les Peuples, s'ils étoient gouvernés par les caprices de femmes légères, frivoles & sans mœurs, telles que celles qui se trouvent en grand nombre dans des Nations corrompues ! Des femmes de cette trempe, quand elles ont du crédit, ne tardent pas à conduire un Etat à sa ruine.

LE célibat, si contraire au vœu de la nature & aux intérêts des Etats, est une suite du luxe, de la vanité, de la frivolité que tout inspire aux femmes. Un homme n'auroit-il pas tout à craindre, en unissant son sort à celui d'une personne que tout conspire à rendre oisive, dissipée, ennemie de l'économie, de la frugalité, & dont la vertu est très fragile ? Des filles convenablement élevées, sous les yeux de mères plus attentives & plus décentes, inviteroient les hommes au mariage ; ceux-ci, par leurs intrigues & leurs séductions, troubleroient bien moins la tranquillité des familles. Dans une nation sans mœurs, les hommes craignent de s'engager dans des nœuds que la religion & la loi défendent de jamais rompre. Ils trouvent dans la débauche, des ressources variées qu'ils préfèrent aux plaisirs uniformes & légitimes que le mariage peut procurer. Une législation assez sensée pour permettre le divorce, remédieroit en grande partie à la corruption publique ; elle inspireroit aux époux plus de retenue ; ou du moins elle empêcheroit que souvent pendant tout le cours de la vie, le mariage ne fût la source intarissable de leurs malheurs domestiques.

PAR l'indissolubilité du mariage établie dans

un grand nombre de Nations Européennes, la Religion & la politique semblent avoir résolu d'empoisonner dans sa source même le bonheur des ciotyens. Est-il rien de plus absurde, de plus injuste, de plus tyrannique, que de forcer deux époux qui se haïssent, qui se méprisent, qui chaque jour deviennent plus insupportables l'un à l'autre, de vivre ensemble dans l'amertume & la discorde, sans laisser à leurs peines d'autre terme que la mort? Des institutions si peu raisonnables doivent nécessairement amener la corruption des mœurs. Rien, dit Sophocle, *n'est plus froid que les embrassements d'une femme sans pudeur*. Quelles ressources, quel bonheur peut-il y avoir, pour des êtres obligés de se fuir réciproquement, & pour qui leur maison n'est plus qu'une prison détestable.

L'ON voit donc que les usages, les loix, les institutions humaines, loin de chercher à rendre les citoyens plus sages & plus heureux, contribuent très souvent à les rendre insensés & misérables. Leurs folies & leurs maux sont encore aggravés & multipliés par le luxe, la vanité, la passion du plaisir. Dans un pays où les esprits sont ainsi disposés, la contagion du vice entre, pour ainsi dire, par toutes les portes; tout invite à la débauche, à la dépravation. Quels funestes effets ne doivent pas produire sur les femmes ces spectacles, dans lesquels tout conspire à nourrir, ou à faire éclore chez elles des passions amoureuses, qui souvent sont pour elles une source intarissable de peines? Quels ravages ne doivent pas produire dans leurs imaginations vives, les

peintures séduisantes de l'amour & des intrigues criminelles que le théâtre leur présente si souvent? Faut-il être surpris de trouver tant de fragilité, dans un sexe dont des drames, des lectures frivoles, des Romans font l'unique occupation, & qui dans son oisiveté est perpétuellement assailli par la volupté? La saine morale n'est-elle pas forcée de se joindre à la religion pour condamner des spectacles, dans lesquels tout conspire à séduire, amollir, corrompre & le cœur & l'esprit? Que penser des Gouvernements, qui, non seulement tolèrent, mais encore donnent ouvertement leur protection à des amusements, qui sont évidemment pour la jeunesse les écoles du vice, des lieux privilégiés, destinés à irriter les passions, des écueils où l'innocence, attaquée par les yeux & les oreilles, séduite par les maximes d'une *morale lubrique, réchauffée par la musique* & par des danses lascives, s'expose à des naufrages continuels? (28)

ON nous dit chaque jour que le théâtre, épuré par le goût & la décence, est devenu pour les modernes une *école des mœurs*. Ne suffit-il pas d'ouvrir les yeux, pour se détromper de cette idée? L'objet de la plupart des drames les plus estimés, n'est-il pas de nous peindre sans cesse des intrigues amoureuses, des vices que l'on s'efforce de rendre aimables, des désordres faits pour séduire la jeunesse inconsidérée, des fourberies capables de suggérer mille moyens de mal faire? Le ridicule, destiné à corriger les hommes de

(28) Voyez Boileau *satyre des femmes*.

leurs extravagances, n'est-il pas souvent jetté sur la droiture, l'innocence, la raison, la vertu même, pour lesquels tout devrait inspirer le plus profond respect ? Enfin peut-on prétendre de bonne foi que ce soit pour prendre des leçons de sagesse, que tant de désœuvrés vont journellement courir à des spectacles où, peu attentifs à la pièce, nous les voyons perpétuellement voltiger au-tour d'une troupe de syrènes, qui vivent du trafic de leurs charmes, & qui mettent tout en usage pour entraîner dans leurs pièges ceux dont elles ont irrité les désirs ? Après avoir vu la tendresse conjugale tournée en ridicule, dans un grand nombre de comédies, une femme rentre-t-elle donc chez elle bien pénétrée des devoirs de son état & des sentimens qu'elle doit à son époux ? Quelles impressions peuvent faire sur le cœur novice & tendre d'une jeune fille, les exemples séducteurs que lui montrent tant de drames, à la représentation desquels ses parents ont eux-mêmes la folie de la conduire ? A combien d'écueils une ame sensible n'est-elle pas continuellement exposée, par l'imprudence de ceux qui devraient la garantir des dangers !

Pour être vraiment utile aux mœurs, la comédie ne devrait montrer le vice qu'accompagné de la honte & de l'ignominie. Qu'elle couvre de ses traits le jeu, la débauche, l'intrigue, la galanterie, la mauvaise foi, l'hypocrisie, l'amitié fausse, la perfidie ; qu'elle dirige la pointe du ridicule contre la vanité, la fatuité, la frivolité, les sottises épidémiques qui font que tant d'êtres inconsiderés se rendent malheureux sans y

songer. Que la tragédie noble & fiere, au lieu de représenter ces héros amoureux, si souvent remis en scène, montre aux maîtres de la terre, & aux grands qui les approchent & les conseillent, les effets redoutables de la tyrannie, de l'injustice, de l'ambition, du fanatisme. Qu'elle leur expose le tableau des ravages & des révolutions sanglantes produites en tout tems par les passions des Rois; qu'elle leur inspire une horreur salutaire pour les crimes qui souvent ont porté les Peuples au désespoir: qu'elle leur apprenne à s'attendrir sur les malheurs des hommes, à la vue des malheurs auxquels la fortune souvent expose les Souverains eux-mêmes. Si, chez les Peuples libres de la Grece, la tragédie paroît avoir eu pour objet d'inspirer aux citoyens la haine de la tyrannie & l'amour de la liberté, son objet doit être encore d'inspirer aux Souverains & aux Sujets la crainte de cette même tyrannie & l'amour de la liberté, si nécessaire à leur sûreté réciproque.

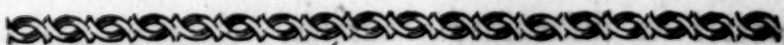
PLUSIEURS auteurs illustres & chers aux nations ont sans doute connu le vrai but de l'art dramatique; leurs talents mériteront à jamais la reconnoissance & les applaudissemens des peuples: mais beaucoup d'autres, plus empressés de recueillir des suffrages passagers, ont lâchement flatté les vices régnants, ont voulu se conformer au mauvais goût d'un siècle frivole & corrompu, n'ont cherché qu'à nourrir la vanité des femmes, en remettant perpétuellement sous leurs yeux les effets du pouvoir que leurs charmes exercent sur les cœurs: par là, loin de travailler à la réforme

des mœurs, ces auteurs, pour la plupart, n'ont fait qu'attiser des passions nuisibles, & alimenter des folies dangereuses, également contraires au vrai bonheur des femmes & à celui de la Société, dans laquelle tout devroit les inviter à jouer un rôle qui, sans les rendre moins aimables, les rendroit bien plus respectables & plus fortunées.

SEXE enchanteur ! que la nature a formé pour exercer l'empire le plus doux, connoissez enfin le prix de la raison ; connoissez la puissance de la vertu ; prêtez leur votre voix séduisante, afin qu'elles persuadent & qu'elles attirent les mortels ; respectez-vous vous-mêmes, afin de leur imprimer le respect qui vous est dû. Laissez là ces parures & ces frivolités qu'une éducation trompeuse vous a fait regarder comme des objets importants. Cultivez, ô femmes aimables, cultivez cet esprit fin & cette imagination vive que la nature vous a donnée : que votre ame sensible s'échauffe pour des vertus nécessaires à votre félicité durable. Rendez-vous estimables par votre sagesse & vos mœurs, autant que vous nous attirez par vos charmes. Que vos regards confondent l'impudence & la fatuité ; que vos mépris punissent la présomption, l'ignorance & le vice ; que votre accueil distingue & récompense le mérite modeste & la probité. Contribuez par votre exemple à la réforme de ces êtres futiles & désœuvrés qui infestent la Société. Rendez-les à la patrie ; ramenez-les à la vertu. C'est alors que vous régnerez bien plus sûrement, que par de vains ornements, des galanteries, des intri-

gues qui vous rendroient méprisables aux yeux-mêmes de ceux qui se disent vos esclaves. C'est alors que vous cesserez d'être les dupes & les victimes de ces perfides, qui ne se mettent à vos genoux, que pour vous donner des fers, pour immoler votre bonheur & votre réputation à leur vanité, qu'ils osent vous offrir pour un amour véritable. Vous n'écoutez plus ces vils séducteurs qui ne veulent trop souvent acquérir que le droit de vous tyranniser & de vous avilir. Honorées & chéries, vous jouirez dans la Société d'une considération bien plus flatteuse, que celle que vous procureroient les conquêtes de tant d'hommes légers, sur la constance desquels tout vous défend de compter. Enfin vous posséderez au-dedans de vous-mêmes un bonheur inaltérable: que la vertu seule procure; & que ni les plaisirs bruyants, ni la dissipation, ni le faste, ni le vice ne peuvent jamais remplacer.





CHAPITRE XI.

*De la félicité domestique, ou du bonheur
dans la vie privée.*

TOUTE Société politique n'est qu'un assemblage de Sociétés particulières; plusieurs familles en forment une grande que l'on appelle *Nation*. La Société générale n'est heureuse, que lorsque les Sociétés particulières dont elle est composée, jouissent elles-mêmes de l'harmonie & des avantages d'où résulte le bonheur. Quelque puisse être la corruption publique & la dépravation générale des mœurs, chaque citoyen, chaque famille, chaque société particulière ne s'en trouvent pas moins intéressés à pratiquer la vertu. Ceux qui prétendent chercher, dans une perversité générale, des motifs pour justifier leurs déréglés particuliers, raisonnent aussi juste que celui qui, dans un incendie dont sa maison se trouveroit exempte, y mettroit le feu de gaîté de cœur, afin de s'envelopper dans le malheur de ses concitoyens; ou bien que celui qui chercheroit à s'infecter lui-même d'une contagion, dont il verroit périr tous ses voisins.

PLUS une Nation est corrompue, plus le citoyen raisonnable prendra de précautions pour se garantir de l'infection publique. Dans l'impossibilité où il est de remédier aux maux de sa Patrie, il cherchera du moins à se faire un bonheur domestique, qui lui donnera la force de sup-

porter les infortunes générales. Sous un mauvais Gouvernement, il est bien difficile d'exercer des vertus publiques; l'homme de bien, obligé de se mettre à l'écart, est visiblement intéressé à s'exercer chez lui à la pratique des vertus nécessaires pour s'attirer l'estime, l'attachement & les secours des êtres dont il est immédiatement environné. Ainsi il se sentira fortement intéressé à se montrer époux tendre & fidèle, père sensible & vigilant, maître équitable, indulgent & facile, ami sincère, &c. En un mot, tout homme qui réfléchira sur le but qu'il se propose dans toutes ses actions, reconnoitra sans peine que, pour être solidement heureux & content lui-même, il doit s'occuper du bonheur & du contentement des êtres qui l'entourent.

D'APRÈS ces principes, il fera très facile de découvrir nos devoirs dans toutes les positions de la vie, & de démêler les motifs que nous avons de les remplir. Le mariage est la première des Sociétés; c'est celle qui par sa nature influe le plus directement sur le bien-être de l'homme. Il ne s'unit à une femme, qu'en vue d'un bonheur plus grand que celui, qu'il peut se promettre en vivant seul. Indépendamment du besoin naturel de se propager, il espere trouver dans sa compagne une amie tendre, dont les intérêts seront toujours liés aux siens, disposée à partager avec lui les plaisirs & les peines de la vie. L'estime & l'amitié, comme on l'a dit plus haut, sont bien plus nécessaires que l'amour même au bonheur des époux. Est-il rien de plus délicieux que cette heureuse sympathie, cette conformité de goûts, cette indulgence récipro-

que , ces consolations si douces , qui font que deux êtres unis déjà par les liens du plaisir , s'identifient , se fortifient , se soutiennent mutuellement par le désir continuel de se plaire ? L'estime les ramene à l'amour & l'amour à l'estime.

LA possession d'une femme aimable ou vertueuse est , sans doute , la plus douce des possessions ; c'est un être sensible , qui partage à tout moment le bonheur qu'il nous donne & qu'il reçoit de nous. Est-il sur la terre de félicité plus pure , que celle que peut donner le commerce habituel de deux époux bien unis qui lisent réciproquement dans leurs yeux les sentimens d'un amour sincere , la sérénité de la tendresse , l'amitié , l'air assuré de la confiance , les douces sollicitudes de l'attention & de l'envie de plaire ? Si quelque nuage s'élève au milieu de ce calme enchanteur , & l'estime & l'amour l'ont bientôt dissipé.

TELLES sont les douceurs que l'homme raisonnable doit se proposer dans l'union conjugale. Vainement les attendroit-on de l'argent , qui trop souvent ne fait qu'enivrer & corrompre ceux qui le possèdent. C'est dans les sentimens honnêtes inspirés par une éducation vertueuse , c'est dans la raison , que l'on peut espérer de trouver les motifs d'un attachement solide ; il n'est point fait pour ces époux , à l'union desquels l'intérêt seul a présidé : il n'est point fait pour ces esprits frivoles qui ne voient le bonheur que dans des plaisirs tumultueux ; il n'est point fait pour ces époux pervers que le vice défunit & rend incommodes les uns aux autres ; enfin il paroît romanes-

que & chimérique à des êtres corrompus par le luxe, qui ne se marient que pour acquérir de nouveaux moyens de contenter leur vanité, leurs folies & leurs dérèglements.

HEUREUSE médiocrité! c'est souvent dans ton sein que se trouvent les époux fortunés. C'est là que l'on voit un pere vigilant & laborieux, jouir, à côté d'une épouse vertueuse, de la récompense des soins qu'il donne à sa famille. C'est là qu'entourés d'enfans respectueux & tendres, des parents bienfaisants exercent l'empire si juste que donne la bienfaisance & la bonté paternelle. C'est là que ces enfans soigneusement élevés apprennent à devenir les soutiens de la vieillesse de ceux qui leur ont donné le jour. C'est là qu'une fille, sous les aîles d'une mere vertueuse, apprend à devenir elle-même une mere de famille, & à s'occuper du bonheur de l'époux que le sort lui destine. Enfin c'est là qu'une vie sagement occupée détourne les esprits des idées vicieuses ou des plaisirs bruyants, qui trop souvent sont les écueils de l'innocence & de la félicité domestique.

QUE de motifs un pere n'a-t-il pas pour aimer ses enfans & pour leur inspirer le goût de la vertu! Il voit en eux son ouvrage; en leur donnant le jour, il s'est multiplié lui-même; il s'est fait des amis, des coopérateurs futurs de son propre bonheur, des êtres dont les intérêts sont invariablement liés aux siens, des sujets & des associés empressés à lui plaire; enfin en eux il voit d'autres lui-mêmes, destinés à transmettre sa mémoire & son nom à la postérité. Mais ces espérances ne sont que des illusions & des

chimères, si, par l'éducation qu'il donne à ses enfans, le Pere ne sème dans leurs ames les sentimens qu'il espere y recueillir un jour. Des parents injustes & pervers ne peuvent former que des enfans qui leur ressemblent, ils ne trouveront en eux que des envieux cachés qui rempliront leur vie d'amertumes & qui ne serviront qu'à redoubler pour eux le poid des chagrins de la vieillesse.

S'IL y a si peu d'enfans dociles & sages, c'est qu'il est bien peu de parents vertueux & raisonnables. Il faut des mœurs honnêtes, des exemples respectables, une autorité juste & tempérée par la douceur, pour former des enfans attachés & respectueux. Peres & meres qui voulez former des enfans qui soient un jour pour vous des amis sinceres, qui deviennent les consolateurs & les soutiens de votre vieillesse, montrez-leur des vertus; exercez de bonne heure la sensibilité de leurs ames; approchez-les de votre cœur; faites leur sentir avec tendresse l'intérêt qu'ils ont de se conformer à vos desirs; ne les punissez qu'avec justice, ayez de l'indulgence pour leurs foiblesses, ne montrez de la sévérité que pour ces défordres qu'ils vous reprocheroient un jour d'avoir trop ménagés. Souvenez-vous que ce n'est qu'à l'aide de l'équité & de la bonté, que vous rendrez supportable le joug de l'autorité: ce n'est qu'en cultivant la raison de vos enfans, que vous leur ferez oublier que vous êtes leurs maîtres, & que vous pourrez leur rendre votre joug aimable.

ON s'apperçoit communément que l'attachement des peres pour leurs enfans est bien plus tendre, que celui des enfans pour leurs peres.

Mais un peu de réflexion suffit pour expliquer ce phénomène. Un pere est toujours le bienfaiteur & le maître de son fils; & la dépendance ne peut aimer l'autorité, que lorsqu'elle est adoucie par beaucoup de bonté.

LA tendresse & les soins des parents peuvent donc seuls exciter la reconnoissance des enfans. C'est alors qu'un fils bien né s'attendrit à la vue de l'auteur de ses jours; tout lui rappelle ce qu'il doit à celui qui a secouru son enfance, qui a guidé sa jeunesse, qui l'a rendu membre estimable de la Société, qui lui a fourni les talens & les moyens nécessaires pour se soustraire à l'ennui & aux vices dont il voit tant de victimes. Pénétré de ces idées, il consolera la vieillesse d'un pere que tout lui montrera comme la source de son bien-être; il donnera des soins empressés à celle dont le sein l'a porté, qui a soulagé avec bonté les incommodités de son enfance importune. Quels droits ne conservera pas sur le cœur d'un enfant bien né, une mere respectable, qui s'est tendrement occupée de sa conservation & de ses jeux innocents? Quel est le fils assez dénaturé pour voir d'un œil sec les larmes d'une mere ou les infirmités d'un pere dont la bouche lui a donné les premières leçons de la sagesse!

Si le luxe, la dissipation, la corruption des mœurs parviennent à briser les liens nécessaires & sacrés, faits pour unir ensemble les peres & les enfans, si ceux-ci ne vivent communément ensemble que comme des étrangers, des indifférens, des ennemis; on ne doit pas être étonné de voir le peu d'union qui subsiste trop souvent entre les membres d'une même famille, & de

trouver presque par-tout les liens du sang totalement méconnus. Une famille n'est pour l'ordinaire qu'une Société particulière composée de gens mal intentionés, envieux, dont les intérêts, au lieu de se réunir, se combattent de front; qui forcés d'essuyer fréquemment les effets incommodes de leurs passions, de leurs défauts, de leurs folies réciproques, ont d'ordinaire les uns pour les autres bien moins d'attachement, que pour les étrangers, dont les défauts sont moins connus ou mieux cachés.

PLUS une Nation est corrompue, & plus les membres d'une famille devroient se rapprocher, afin de travailler de concert à leur félicité particulière, & de résister aux coups du sort. Une famille bien unie annonce un assemblage d'hommes honnêtes & raisonnables; c'est le vice & la déraison qui mettent la division entre les membres d'une Société, que leur intérêt devroit toujours tenir unis. Sans équité, sans indulgence, sans désir de plaire, sans égards, des personnes que le sort a placées à côté les unes des autres, ne peuvent tarder à se blesser réciproquement. Ces dispositions, nécessaires pour vivre avec agrément avec tous les êtres de notre espèce, le deviennent encore bien plus entre des parents qu'une fréquentation familière met à portée de se voir de plus près que les autres.

LES malheurs supportés, soulagés, partagés par un grand nombre de personnes deviennent plus légers. Les infortunes ne sont pas sans remède pour les membres d'une famille bien unie; le riche y secourt le pauvre; le sage aide les autres de ses conseils; l'homme en crédit soutient

les foibles ; tous forment un rempart contre les attaques de l'adversité. Les grands, les riches, les hommes puissants sentent très peu les avantages qui résultent de l'union des familles ; elle se trouve plus communément dans la médiocrité : les hommes d'une classe ordinaire sentent bien mieux, que ceux d'un ordre plus élevé, le besoin qu'ils ont les uns des autres ; une heureuse habitude leur montre dans leurs proches, des amis donnés par la nature, dont ils ont intérêt de ne point se priver.

L'EFFET ordinaire du luxe, de l'opulence & de la grandeur, est d'endurcir le cœur. L'homme vain n'a point d'entrailles ; les richesses les plus amples ne peuvent suffire aux dépenses que le faste change en besoins. L'orgueil du riche rougit à la vue de parents pauvres : la nécessité de représenter ne lui laisse jamais de superflu ; il préfère le futile avantage de briller, au plaisir de tendre une main secourable à ses proches ; il les immole sans pitié à des flatteurs, à des parasites inconnus, à de prétendus amis qui le trompent & le dévorent.

ON se plaint tous les jours de la rareté des amis véritables. Mais dans une nation composée d'êtres vains, frivoles & vicieux, qui ne se lient que dans la vue du plaisir, qui n'ont besoin que d'approbateurs de leurs dérèglements, qui se font des amis, sans se donner la peine de les connaître, qui sont peu susceptibles d'un attachement durable, comment trouveroit-on des liaisons solides ? Les grands & les riches ne cherchent qu'à briller ; ils ne sont attachés qu'à leur folle vanité ; ils ne veulent que des complaisants,
des

des ames basses, des adulateurs, des admirateurs de leurs goûts. Des hommes de cette trempe les aident à dissiper une fortune, dont ils sont incapables de faire un usage sensé. Les méchants n'ont point d'amis, ils n'ont que des complices. Les insensés n'ont point d'amis, ils n'attachent à leur sort que des fourbes intéressés à profiter de leurs folies. Des hommes incapables d'aimer & de sentir le mérite & la vertu, ne peuvent être entourés que de gens méprisables, qui les méprisent eux-mêmes en profitant de leur sottise.

L'AMITIÉ véritable ne peut être fondée que sur les talents, le mérite & la vertu. Si les amis sincères sont peu communs dans le monde, c'est qu'il est très peu de gens qui soient dignes d'en avoir, ou qui connoissent le prix de l'amitié véritable. Dans une nation vicieuse, on ne veut que des hommes agréables, légers, amusants. Mais le flatteur hypocrite, l'ami de la fortune, le vil parasite, le compagnon de nos débauches, le convive enjoué, l'homme à la mode sont-ils des êtres capables de nous consoler dans nos peines, de nous aider de leurs conseils, de nous servir utilement dans des circonstances épineuses? On ne voit si peu d'amis, que parce qu'on a la folie de prostituer le nom sacré de l'amitié à une foule d'hommes, qui n'ont aucunes des qualités nécessaires pour le mériter. Un ami, dans le langage vulgaire, est un homme qu'on voit souvent, & qui n'a quelquefois aucune des qualités que l'on doit estimer.

Vous vous plaignez de vos amis; vous êtes surpris de voir qu'ils vous quittent en même tems

que le crédit, la puissance ou la fortune vous abandonnent. Mais est-il donc bien sûr que vous ayez eu des amis ? Avez-vous mérité d'en avoir ? Vous êtes-vous donné la peine d'examiner ce qui attiroit près de vous, des hommes à qui vous avez si libéralement prodigué le nom d'amis ? Grands de la terre, riches fastueux & vains, agréables débauchés ! êtes-vous donc faits pour avoir de vrais amis ? N'auriez-vous pas sottement accordé ce titre respectable à des flatteurs, à des âmes basses, à des esclaves de votre crédit ? Rentrez donc en vous-mêmes & rendez-vous justice. Ceux que vous avez pris pour vos amis n'étoient que les amis de votre rang, de votre fortune, de votre pouvoir, de vos festins splendides, des plaisirs variés que vous pouviez leur procurer : privés une fois de toutes ces choses, vous n'êtes plus rien à leurs yeux. Vous vous êtes ruinés, vous avez follement sacrifié votre bien-être réel & celui de vos enfants à des hommes méprisables qui, au moyen des complaisances, des bassesses & des flatteries dont ils vous ont repus, comptent vous avoir très amplement payés des dépenses que vous avez faites pour eux, ou plutôt des folies qui n'avoient pour objet réel que votre vanité.

Tout le monde convient de la rareté des vrais amis ; & cependant chacun se flatte d'être lui-même une exception à la règle, & de posséder exclusivement des amis incomparables : l'amour propre lui persuade, sans doute, qu'il doit faire des enthousiastes. Ainsi beaucoup de gens, après s'être fait des amis imaginaires, auxquels ils supposent la chaleur qu'ils désirent, sont tout

surpris de voir qu'ils se sont trompés, & qu'ils n'ont eu que des ennemis, des jaloux, des envieux.

L'AMI de tout le monde n'est l'ami de personne. L'amitié est un sentiment sérieux & réfléchi dont des êtres inconstants & légers ne sont point susceptibles. Un ami véritable est un trésor uniquement destiné pour l'homme de bien qui en connoît le prix. Son ami n'est pas celui qui le flatte ou l'amuse, c'est celui qui lui donne des conseils utiles, qui le fortifie, qui le console des malheurs de la vie, qui l'aime pour lui-même, c'est-à-dire pour les qualités de son esprit & de son cœur, & non par des vues basses ou pour des avantages que le hazard peut ravir à chaque instant, & qu'il accorde bien plus souvent à des hommes sans mérite & sans vertus, qu'aux gens vraiment capables d'en jouir.

LA chaleur douce de l'amitié n'est point faite pour le sein glacé de la grandeur altière que son orgueil rend communément insensible: elle n'est point faite pour le cœur gâté de l'homme corrompu par le vice; elle n'est point faite pour l'imagination enivrée de l'homme qu'entraînent des passions aveugles. Elle n'est point faite pour l'esprit volage de l'homme qui ne cherche qu'à s'amuser. Elle n'est pas faite pour le fat qui, rempli de lui-même, ne peut s'attacher à personne. Elle n'est point faite pour des enfans dissipés que la folie rassemble, & que les moindres jouets divisent. L'amitié sincère & solide est faite pour l'homme solide & vrai; il trouve en elle des charmes inconnus de ces êtres futiles & malins, dont

le tourbillon du monde est rempli. Elle l'aide à supporter les chagrins de la vie; elle le console des duretés d'un Gouvernement injuste; elle le fortifie contre les coups de l'adversité; elle le dédommage de l'injustice des hommes.

Tout nous prouve donc qu'au milieu de la corruption générale, l'homme de bien, forcé de se concentrer en lui-même, est encore à portée de jouir d'une foule d'avantages, de plaisirs purs, de biens solides, dont des hommes inconsiderés & méchants sont totalement privés. Il goûte à chaque instant la satisfaction si douce, de rencontrer la consolation & la tendresse dans une femme empressée à lui plaire, dans des enfans qui répondent à ses vœux, dans ses proches, dans l'ami fidele & discret qu'il rend dépositaire des secrets de son cœur. Tout est jouissance pour le sage; l'homme frivole ou méchant ne sçait jouir de rien.

L'HOMME juste & sensible ne néglige pas le bien-être de ses serviteurs. Tandis que l'homme hautain avilit les siens par ses mépris & son inhumanité; tandis que l'homme vain se plaît à leur faire sentir durement son empire & s'en fait des ennemis, le sage qui connoît les droits de l'humanité, respecte son semblable, cherche à rendre au malheureux les chaînes de la servitude plus légères. Il voit en eux des hommes utiles à son bien-être & non pas des esclaves qu'il puisse mépriser ou maltraiter: il les traite donc avec douceur, avec indulgence & bonté; il en fait des amis que leur attachement rend zélés; il sçait qu'un bon valet est un trésor pour son maître, &

que la bienfaisance a des droits sur les âmes les plus incultes & les plus grossières. Combien de serviteurs qui ont donné à leurs maîtres des preuves de courage, de grandeur d'âme, de noblesse, dont les hommes les plus élevés se sentiroient incapables ! Ce sont les injustices, les duretés & les vices des maîtres, qui font tant de mauvais serviteurs ; on les avilit, on les corrompt par son exemple, & l'on est tout surpris de les trouver vils, corrompus, intéressés, vicieux !

EST-IL rien de comparable au bien-être & au contentement que peut se procurer chaque jour l'homme de bien qui jouit de l'opulence ? Quelles douceurs n'est-il pas à portée de goûter, lorsque la nature & l'éducation l'ont doué d'une âme bienfaisante ? La dissipation des villes peut-elle donc lui fournir des plaisirs aussi purs que celui de créer l'abondance, l'industrie, le bonheur dans les champs de ses pères ? Est-il un tableau plus touchant, que de voir un grand qui, dans les possessions de ses ancêtres, vit au milieu de ses vassaux, dont chacun le regarde comme son bienfaiteur & son père ; qui rencontre par-tout les yeux attendris de la veuve, de l'indigent, du malheureux, que sa main a secourus ; dont les oreilles retentissent à tout moment des bénédictions & des vœux du cultivateur que ses libéralités ont placé dans l'aisance ? Enviera-t-il alors à ses pareils, le méprisable avantage d'intriguer dans une cour, de briller par un faste puérile, de ramper indignement dans l'anti-chambre d'un despote orgueilleux, qui montre un dédain égal à tous les esclaves dont il est entouré ?

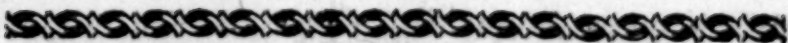
QUE peut-il manquer à la félicité du sage favorisé de la fortune, quand l'éducation qu'il a reçue lui fournit encore pour toute sa vie les moyens de remplir agréablement par l'étude les intervalles que lui laisse l'exercice de ses Vertus? Quels amusements peuvent être comparés au plaisir toujours nouveau, de lire dans le livre immense de la nature, qui à chaque pas lui présente des spectacles dignes d'intéresser sa curiosité? Quelle occupation plus douce & plus diversifiée que celle que fournit à l'esprit exercé, la méditation de l'homme, des scènes si variées du monde moral, des tableaux de l'histoire? Si le désœuvrement & l'ennui sont les sources des vices & des tourments de tant d'êtres frivoles & pervers dont le monde est rempli, l'homme qui de bonne heure a contracté l'habitude de penser, n'échappe-t-il pas, quand il veut, à l'empire de ces deux tyrans de la vie? Est-il des moments vuides ou pénibles pour un être dont la conscience satisfaite jouit d'une paix inaltérable, qui rentre à tout moment avec plaisir en lui-même, qui, assuré d'avoir mérité l'estime & l'attachement des êtres qui l'environnent, a le droit de s'estimer & d'être content de sa conduite, qui, dans chaque instant de sa durée, trouve des moyens de réveiller dans son propre cœur l'affection naturelle qu'il a pour lui-même, par l'exercice d'une justice, d'une bonté, d'une bienfaisance continuelles? Ces heureuses dispositions, en lui faisant favoriser tous les moments de sa vie, le conduisent paisiblement vers un terme que la vertu seule est faite pour envisager sans crainte.

TELS sont pourtant les plaisirs aussi purs que

solides que méconnoissent & que dédaignent tant d'hommes favorisés de la fortune, qui mettent follement leur bien-être à se distinguer par leur luxe, par leur faste puérile, par un appareil imposant, incapable de remplacer le bonheur que des mœurs honnêtes, sont seules en droit de procurer.

QUE dis-je ? du fond même de la tombe, l'homme de bien exerce encore son pouvoir sur les hommes. Son cercueil est arrosé des pleurs sincères de sa femme, de ses enfans, de ses amis, de ses concitoyens. La perte d'un homme vertueux est une perte publique. Il a joui de son vivant des effets qu'il doit produire : il a prévu les regrets que son trépas devoit causer. Il a vu dans sa propre conscience, & la tendresse durable, & les monuments que ses vertus ont élevés dans tous les cœurs.





C H A P I T R E XII.

Remedes, des Calamités ou des Vices Moraux & Politiques. Apologie de la Vérité.

Sous quelque point de vue que l'on envisage les opinions, la conduite, les gouvernements & les mœurs des hommes, dès qu'il en résulte du mal, nous devons en conclure qu'ils se trompent & qu'ils sont les jouets de leurs préjugés. Dans une nation mal gouvernée & corrompue par le luxe & la contagion du vice, tout semble se liquer contre les mœurs, & par conséquent contre la félicité publique & particulière. L'homme, dès qu'il ouvre les yeux, ne se voit entouré que d'exemples qui le détournent du bien & le sollicitent au mal. Il suce, pour ainsi dire, la corruption avec le lait; ses parents, bien loin de développer sa raison, lui enseignent le vice, lui inspirent leurs propres folies, leurs préjugés, leurs goûts déraisonnables. Ses instituteurs religieux ne permettent point à sa raison d'éclorre, & ne lui donnent pour se guider que le flambeau lugubre de la superstition, dont la sombre lumière ne fait que l'égarer: ses maîtres injustes lui font sentir que le vice seul lui est utile, & que la vertu ne seroit pour lui qu'un sacrifice douloureux.

QUEL remede opposer à la dépravation générale des Sociétés, que tant de causes puissantes

semblent devoir éterniser ? Il n'en est qu'un ; c'est la Vérité. Si l'erreur, comme tout le prouve, est la source commune des malheurs de la terre ; si les hommes ne sont vicieux & méchants que par ce qu'ils ont des idées fausses de leur félicité, c'est en combattant l'erreur avec courage & longanimité ; c'est en leur présentant des idées saines ; c'est en leur faisant sentir leurs véritables intérêts, que l'on peut se promettre d'opérer leur guérison. En rendant l'instruction générale, en répandant dans l'esprit du citoyen des principes utiles, en cultivant la raison publique, on affoiblira peu-à-peu les funestes influences des causes qui corrompent les peuples & les rendent malheureux.

ON nous répète sans cesse que *tout est dit* & que l'on ne peut plus rien dire de nouveau : l'on en conclut que rien n'est plus inutile que les préceptes de la morale ou de la philosophie. Cependant, à en juger par la façon dont communément la vérité est accueillie sur la terre, on est forcé de reconnoître qu'elle est toujours pour les hommes de la plus étrange nouveauté. Rien de plus nouveau pour eux, que de les entretenir des objets qui devroient leur paroître les plus intéressants. Rien de plus nouveau pour eux, que les premiers principes de la raison, de la morale, de la politique dont tout semble vouloir leur dérober la connoissance. Rien de plus nouveau qu'une philosophie simple, claire, intelligible pour des êtres accoutumés à croire qu'ils sont faits pour errer dans les ténèbres d'une ignorance perpétuelle. Rien de plus nouveau pour des êtres raisonnables, que de leur dire qu'ils doivent faire usage de leur raison. En un mot, rien de plus

nouveau pour les hommes que la Vérité, que les forces réunies de l'imposture, de la tyrannie, de l'opinion, de l'éducation, de l'habitude semblent avoir pris à tâche de leur voiler pour toujours. Si la philosophie n'a rien de nouveau à dire aux hommes, pourquoi les défenseurs des préjugés & des abus subsistants se recrient-ils à tout moment sur la nouveauté des opinions philosophiques? Pourquoi s'en montrent-ils si allarmés? Pourquoi les proscrivent-ils avec tant de fureur?

LA haine pour la lumière fut toujours le signe distinctif de ceux qui voulurent mal faire: l'antipathie pour la vérité annonce un dessein opiniâtre de nuire. L'amour de la vérité n'est que l'amour du genre humain, la passion de lui être utile, l'ambition de mériter ses suffrages, en lui faisant connoître ses intérêts les plus chers. Il n'y a que des cœurs honnêtes & sensibles qui s'occupent de la recherche du vrai; annoncer la Vérité, c'est la marque d'affection la plus forte que l'homme puisse donner à ses semblables: accueillir la Vérité est la marque indubitable d'une ame droite & sincère; la rejeter, l'étouffer & la craindre, constitue le caractère indélébile de l'imposture, de l'ignorance ou de l'endurcissement dans le crime.

„ MAIS, dira-t-on peut-être, à quoi peuvent
 „ servir des vérités désolantes qui ne sont pro-
 „ pres qu'à faire sentir aux hommes leur propre
 „ faiblesse & la puissance des auteurs de leurs
 „ miseres? Dans l'état présent des choses, com-
 „ ment des Peuples ignorants, également rete-
 „ nus par les chaînes de l'opinion & de la force,
 „ ou enivrés de vices & de frivolités, peuvent-

„ ils songer à briser leurs fers ou à se tirer de
 „ leur ivresse? Ne vaudroit-il pas mieux leur
 „ laisser ignorer les causes de leurs maux, aux-
 „ quels ils sont accoutumés, que de les leur dé-
 „ couvrir sans leur fournir des moyens practica-
 „ bles d'en arrêter les effets? Les nations subjuguées
 „ iront-elles par des révolutions, par des
 „ convulsions douloureuses, par des flots de sang,
 „ acheter une liberté précaire & des biens incertains,
 „ qui leur coûteroient plus de larmes, que
 „ des calamités que l'habitude leur apprend à
 „ supporter? Laissons aux hommes leurs préjugés;
 „ & puisque tout est lié par une chaîne invisible,
 „ soumettons-nous au destin, qui en naissant nous
 „ condamne à souffrir, & les vices du genre humain,
 „ & les fers des tyrans.”

LA vérité rencontre autant d'obstacles dans les préventions des nations qui souffrent, que dans la méchanceté des oppresseurs qui les tourmentent. Celui qui annonce la vérité est obligé de combattre à la fois la cruauté des tyrans & la lâcheté de leurs esclaves. Les hommes pour la plupart, sont si découragés, qu'ils semblent craindre la vérité, la liberté, la raison autant que ceux qui mettent leurs erreurs à profit. Combien de personnes dans le monde qui, victimes elles-mêmes du préjugé, osent pourtant blâmer les ennemis du mensonge, & regardent leurs entreprises, ou comme les effets d'un enthousiasme extravagant, ou comme des attentats punissables? C'est l'imposture qui est l'attentat le plus digne de châtimement: elle insulte également & les Souverains & les Peuples: c'est la flatterie qui est vraiment dangereuse, puisqu'en corrompant le cœur des Rois, elle en fait les fléaux & les cor-

rupteurs de leurs Sujets. Si les gens de lettres prenoient pour éclairer les Princes, autant de peines qu'ils en ont pris trop souvent pour les flatter & les tromper, ils en feroient des hommes bien plus dignes de l'amour des Peuples & des éloges de la postérité.

LES ennemis de la raison humaine accusent tous les jours ses défenseurs les plus généreux, d'être des rebelles, des factieux, *des ennemis de toute autorité*. Ce sont les tyrans & leurs suppôts qui sont les vrais rebelles; ce sont eux qui révoltent les gens de bien contre l'autorité qu'ils usurpent; ce sont eux qui rendent l'autorité détestable & qui forcent la vertu de méditer sa ruine. L'homme de bien se soumet de grand cœur à l'autorité légitime qui veille, qui protège, qui conduit au bonheur. Haïr l'autorité tutélaire de son pays, ce seroit se haïr soi-même. Mais flatter le despotisme, encenser la tyrannie, approuver les destructeurs de la félicité publique, c'est trahir son pays, c'est se rendre complice des outrages qu'on fait à l'espèce humaine, c'est se trahir soi-même. Que dis-je! n'est-ce pas trahir les Souverains, que de leur laisser ignorer les désordres dont, souvent à leur insçu, ils deviennent tôt ou tard eux-mêmes les victimes?

TOUT citoyen est fait pour servir sa patrie; il lui doit ses talents, ses réflexions, ses conseils. C'est à elle qu'il appartient de les juger & d'en faire usage. Lui refuser ses secours, c'est se rendre coupable d'ingratitude, d'injustice, d'inhumanité. Empêcher le citoyen de servir sa Patrie, c'est se déclarer l'ennemi de la Patrie.

„ Mais, direz-vous, des écrits indiscrets peuvent
 „ causer des troubles dans la Société. D'ail-
 „ leurs, les hommes sont sujets à se tromper :
 „ au lieu de servir son pays, un écrivain impru-
 „ dent ne peut-il pas lui nuire par des opinions
 „ dangereuses ? ” Les erreurs des individus ser-
 vent elles-mêmes à éclairer le public qui discute.
 Les opinions ne sont dangereuses ou ne causent
 du trouble, que lorsqu'elles sont imposées par la
 force & soutenues par la tyrannie : les opinions
 superstitieuses ne causent des ravages, que parce
 qu'elles sont appuyées par les armes des tyrans.

CE sont les flatteries & les mauvais conseils
 qui sont des mauvais Princes ou des Tyrans ; ce
 sont les Tyrans qui disposent les Peuples à la
 révolte ; ce sont des ambitieux, & non des gens
 de bien, qui sont les révolutions. Ce n'est point
 par des troubles & des violences, que la vérité
 réforme les abus de la terre. Ce ne sont pas les
 maximes de la Philosophie qui font éclore des
 révolutions, ou qui excitent aux attentats. Ce
 sont les violences du Despotisme qui, en irritant
 les Peuples, les forcent à machiner sa ruine ;
 c'est toujours la Tyrannie qui travaille à sa de-
 struction propre, & qui indique aux hommes les
 coups que l'on peut lui porter.

LA vraie sagesse, toujours accompagnée de la
 justice, de l'humanité, de la prudence, n'invite
 point les hommes à commettre des crimes. Assû-
 rée d'obtenir tôt ou tard le triomphe, elle ne se
 hâte pas, comme l'imposture ou l'ambition, de
 l'acheter par le sang & le malheur des mortels.
 Ce n'est qu'à l'erreur qu'il appartient de diviser
 les esprits, de produire des factions, d'allumer

les feux de la discorde, d'armer des fanatiques du couteau régicide. Si quelquefois la vérité parle aux Princes d'un ton mâle; elle ne les assassine jamais. Elle leur découvre leurs intérêts; elle leur montre l'équité; elle les fait rougir de leurs folies; elle laisse ensuite au tems à leur prouver qu'elle n'est point leur ennemie.

LA vérité, faite pour régner sur tous les êtres raisonnables, a le droit d'être fière, noble, intrépide. Elle exalte l'esprit, elle échauffe le cœur, elle console, elle inspire du courage. Destinée à tous les hommes, elle n'est d'abord reçue que par un petit nombre d'entre eux qui en sentent le prix. S'il faut des âmes fortes pour annoncer, il faut aussi des âmes fortes pour recevoir & supporter la vérité.

SI l'homme est un être raisonnable, ne lui faisons pas l'injure de croire que la raison ne peut lui convenir: disons que sa raison n'est pas encore suffisamment développée. Ce n'est qu'à force de chutes que l'enfant apprend à marcher; l'âge de l'inexpérience & de la légèreté doit nécessairement précéder celui de la science & de la maturité. Ne disons pas que l'homme est incorrigible; nous ne ferions que le décourager. Disons que son intérêt l'éclairera tôt ou tard; disons qu'il n'est pas fait pour demeurer toujours un enfant malheureux; disons que la vérité est assez forte pour renverser peu-à-peu tous les vains édifices du mensonge, & que son action, pour être lente, n'en est pas moins certaine: les alarmes qu'elle donne aux méchants sont des aveux de son pouvoir & des hommages qu'ils lui rendent: ils savent que sa force est faite pour vain-

ore tôt ou tard les obstacles qu'ils lui opposent ils se promettent uniquement de retarder ses effets.

Le germe de la Vérité est éternel, rien ne peut le détruire. Ni les efforts de la tyrannie, ni les sophismes de l'imposture ne l'étoufferont jamais. L'esprit humain n'est point fait pour revenir sur ses pas; son essence est d'aller en se perfectionnant. Quelquefois les coups du sort l'obligent de s'arrêter long-tems; mais enfin il reprend sa marche & se dédommage bientôt du tems qu'il a perdu. Les vérités de tous les siècles ne sont-elles pas à nous? Eh bien; celles de notre siècle appartiennent à nos descendants; méprisées, contredites combattues & prosrites par la race présente, elles seront adoptées par les races futures.

MALGRÉ la lenteur des pas que fait la raison humaine, ce seroit se refuser à l'évidence, que de nier ses progrès. Nous sommes visiblement moins ignorants, moins barbares, moins féroces que nos peres; & nos peres l'étoient moins que leurs prédécesseurs. C'est sans doute, dans les tems où les hommes étoient les plus stupides, que les lumieres de la raison ont dû trouver moins de dispositions à se faire recevoir; cependant ces lumieres ont été plus fortes que la barbarie des Peuples, lors même qu'elle leur opposoit la résistance la plus grande. Sur quel fondement douterions-nous donc des forces de la raison & d'une grande masse de lumieres, dans des tems où elles rencontreront, & moins de résistance, & des esprits mieux disposés? La raison ne fait des progrès si peu sensibles, que parce que des hommes pusillanimes se défient du pouvoir de la vérité.

Les préjugés universels en imposent par leur force, leur étendue & leur durée, aux esprits même les plus lumineux, & font que souvent ils désespèrent du genre humain. *Il faut penser pour soi, & parler comme les autres*, est une maxime favorable à la paresse, mais très nuisible aux progrès de l'esprit humain. Peu de gens osent attaquer de front les erreurs universelles. Peu d'écrivains se contentent des suffrages secrets d'un petit nombre d'approbateurs ; chacun craint d'être taxé d'extravagance, quand il se voit presque seul de son avis ; mais pour servir utilement les hommes il faut avoir le courage de leur déplaire ; il faut en appeler de leurs jugements prévenus, à leur raison plus éclairée. Feroit-on jamais du bien, si l'on craignoit toujours de faire des ingrats ?

PENSER avec hardiesse, c'est s'écarter de la façon de penser du vulgaire & de ses contemporains. Où en seroient les connoissances humaines, s'il ne s'étoit jamais trouvé des enthousiastes assez courageux, pour réclamer hautement contre les préjugés de leur tems ? L'écrivain qui n'envisage que son intérêt présent, sa fortune, les applaudissements d'une société frivole, ne peut guère se flatter des suffrages de la postérité. Les erreurs passeront, mais la Vérité subsistera toujours, & celui qui l'annonce peut espérer de l'avenir une louange que ses contemporains lui refusent.

Tout homme qui voudra jeter un coup d'œil attentif sur la plupart des contrées de l'Europe, ne pourra s'empêcher d'y reconnoître les effets les plus sensibles du progrès des lumieres. Ce que nous voyons est fait pour nous consoler, & nous permet de croire que les maux des nations ne sont point

point incurables. Si l'erreur & l'ignorance ont forgé les chaînes des Peuples, si le préjugé les perpétue, la science, la raison, la vérité pourront un jour les briser. L'esprit humain engourdi pendant une longue suite de siècles de superstition & de crédulité, s'est enfin réveillé. Les nations les plus frivoles commencent à penser; leur attention se fixe sur des objets utiles, les calamités publiques forcent à la fin les hommes à méditer, & à renoncer aux vrais jouets de leur enfance. Enfin, lassés de leurs propres délires, les Princes cherchent quelquefois dans la raison, un remède contre les maux qu'ils se sont faits. (29).

L'INTÉRÊT, la nécessité, le desir de se rendre plus heureux, voilà les grands maîtres des Peuples & des Rois. Si dans quelques contrées l'on voit encore quelques despotes stupides persister à vouloir exercer leur pouvoir destructeur, à la faveur des titres surannés de l'ignorance & de l'usurpation, nous voyons que ces titres sont au moins contestés, que les Peuples commencent à douter de leur authenticité, que la portion la plus instruite des sociétés ose réclamer contre eux, ou du moins les regarder avec mépris. Une violence passagère peut quelque tems réduire les hommes au silence, mais la tyrannie ne peut s'établir à demeure sur des esprits éclairés.

D'UN autre côté ne voyons-nous pas des na-

(29) Les Souverains, qui souvent s'opposent avec tant de forces aux progrès de la lumière, devroient se souvenir que ce sont pourtant les progrès de la raison qui les ont affranchis eux-mêmes en Europe du joug du Pape, dont la puissance spirituelle sur l'esprit des Peuples, se faisoit sentir aux Princes de la façon la plus dure & la plus insupportable.

tions gouvernées par des Princes instruits qui, plus curieux d'être vraiment grands, que de briller par un faste puérile, commencent à sentir qu'un Monarque ne peut être heureux & puissant, tant qu'il n'a sous ses ordres que des esclaves abrutis dans la misère & privés d'énergie? L'indigence & le découragement des Peuples se font à la fin sentir jusqu'aux trônes. Des Etats ravagés & dépouillés par des extravagances répétées n'offrent plus de pâture à l'avidité des cours (30). Après que les Sujets ont long-tems souffert du délire des Rois, les Rois souffrent à leur tour de leurs propres délires; c'est alors que le Despote est lui-même forcé de modérer son pouvoir & de chercher dans la raison; un remède contre les maux que le Despotisme a causés. Il vient un tems où les maîtres de la terre sont eux-mêmes forcés de se courber sous la main puissante de la nécessité; elle les oblige de reconnoître que la tyrannie finit communément par miner elle-même le trône qui la soutient, que le tyran ne jouit de rien, qu'il n'existe ni bonheur, ni grandeur, ni puissance, ni gloire pour un Prince qui n'a pour Sujets que des malheureux dégradés par le vice, languissants dans l'inertie, découragés par l'oppression, habituellement irrités du joug qui les accable, formant des vœux secrets pour la destruction du pouvoir dont ils sont écrasés.

HORACE demande ce que peuvent de vaines loix sans les mœurs (31). Mais on peut demander

(30) *Acerbissimum est regibus delinquentibus supplicium, id quod populis instigitur.*

VOYEZ GROTIUS DE JURE BELLI AC PACIS.

(31) *Quid leges sine moribus vana proficiunt?*

avec plus de raison, que peut une morale stérile sans un Gouvernement & des Loix qui l'appuient? Pour guérir les Peuples de leurs vices & de leurs préjugés, il s'agit d'en guérir ceux qui gouvernent les Peuples. Comment inspirer le goût de la vertu aux Peuples? C'est en faisant connoître leurs véritables intérêts à ceux qui disposent des cœurs des Peuples, ou qui tiennent dans leurs mains les grands mobiles des volontés, des désirs & des actions des hommes. C'est aux Souverains, aux Législateurs, aux Distributeurs des graces, qu'il appartient d'exercer la censure publique & de prêcher la morale avec fruit (32.)

LA morale est faite pour indiquer les avantages de la vertu; l'éducation doit en semer les principes; l'habitude doit en rendre la pratique familière; l'opinion publique & l'exemple doivent la soutenir; la législation doit lui donner la sanction de l'autorité; le gouvernement doit la rendre plus persuasive à l'aide des récompenses; les châtimens doivent faire trembler tous ceux que leur perversité rend sourds à la voix de la raison.

La vertu, dit Cicéron, est la nature portée à sa plus grande perfection. Cette vertu n'est si rare, que parce que peu d'hommes en connoissent les avantages. La raison humaine n'est pas encore

(32) Ceux qui affectent de douter qu'il soit possible de rendre un peuple raisonnable, ne font pas attention qu'il s'est fait souvent dans les esprits des Peuples les plus asservis à la superstition & au Despotisme, des révolutions avantageuses qui les ont au moins rapprochés de la raison. Le Peuple Anglois est parvenu à secouer successivement en moins de deux siècles, & le joug de Rome, & le joug de la Tyrannie. Les Hollandois ont fait la même chose. Les relations des voyageurs s'accordent à nous dire que l'on est parvenu à la Chine à donner de la politesse, même aux plus vils des citoyens: seroit-il donc plus difficile de leur donner de la raison?

suffisamment exercée; la civilisation des Peuples n'est pas encore terminée; des obstacles sans nombre se sont opposés jusqu'ici aux progrès des connoissances utiles, dont la marche peut seule contribuer à perfectionner nos Gouvernemens, nos loix, notre éducation, nos institutions & nos mœurs.

Rendre les hommes heureux par la vertu: voilà le grand problème que la morale doit se proposer de résoudre. Il sera complètement résolu, quand une Politique éclairée fera sentir aux maîtres de la terre que leur propre bien-être ne peut s'établir solidement que sur la justice, la bienfaisance, l'humanité, la bonne foi, en un mot, sur la vertu. Les Peuples seront heureux & sages, quand ils seront gouvernés par des Princes pénétrés eux-mêmes de l'idée qu'il faut être sage pour être véritablement heureux.

PRINCES! Législateurs! Souverains! Maîtres du monde! Vous que le destin a rendus les arbitres du sort des Nations! attendrissez vous enfin sur les maux des mortels, dont vous êtes si souvent vous-mêmes les victimes. C'est à vous qu'il appartient de donner des mœurs aux hommes; vous seuls pouvez fournir à la morale le pouvoir de les toucher, de les convaincre, de régler leurs actions. Vous tenez dans vos mains les grands mobiles de leurs volontés. Chargés de les conduire, que votre exemple les guide, que vos faveurs les invitent au bien, que vos loix les détournent du mal, que la raison les détrompe de leurs folies, que l'éducation, dirigée par vos soins, leur fasse, dès l'âge tendre, contracter l'heureuse habitude de la vertu; qu'elle leur inspi-

re l'horreur du vice, qu'elle rectifie les préjugés & les opinions qui les aveuglent & les rendent insensés & méchants. Justes, humains, fideles à vos devoirs, apprenez à vos Sujets l'équité, la bienfaisance, l'activité: encouragez-les au travail; qu'ils craignent l'oïveté qui deviendrait pour eux une source de perversité. Rendez donc à vos Peuples la liberté que vous leur devez, sans laquelle tous les dons de la nature deviendraient inutiles, & pour eux, & pour vous. Brisez des chaînes avilissantes qui retiennent dans l'inertie des bras faits pour travailler au bien-être de tous. Renoncez aux maximes d'un Despotisme destructeur, qui ne peut que vous ensevelir vous ou votre successeur sous les ruines de vos Etats. Abjurez pour toujours cette gloire sanguinaire qui fait si souvent tarir les veines des Nations. Proscrivez à jamais les principes odieux d'une Politique infâme qui foule aux pieds la justice, la bonne foi, les traités les plus saints. Imposez un silence éternel à ces Conseillers perfides qui veulent séparer vos intérêts de ceux de vos Sujets, & vous faire renverser les loix qui vous servent de remparts à vous-mêmes. Mettez fin à ces impôts iniques, à ces vexations multipliées sous lesquels on fait gémir en votre nom des Peuples dont on aliène les cœurs de vous. Non! vous ne serez ni grands, ni puissants, ni riches, ni chéris, ni fortunés, tant que vous ne commanderez qu'à des stupides abrutis par l'ignorance, irrités par l'injustice, flétris par la misère. Ecoutez enfin la voix de la vérité que la trahison empêche de percer jusqu'à vous. Elle seule vous fera connoître vos intérêts véritables: elle vous indiquera un bien-être plus réel que celui que

procurent la violence, l'opinion & l'imposture. Elle vous présentera le tableau lugubre des malheurs des Nations, de la chute des Trônes, de la corruption des Cours, des ravages de la Tyranie, afin que la vue du danger vous inspire une frayeur salutaire, & vous excite à donner à l'autorité une base moins chancelante que celle d'un pouvoir arbitraire. Cette vérité, effrayante pour les Tyrans, doit être chère aux Souverains. Elle vous apprendra à marcher d'un pas sûr à la gloire. Elle vous dira d'être justes, afin d'être respectés: elle vous dira d'être humains, afin d'être chéris: Elle vous dira de punir le vice & de récompenser la vertu, afin de faire régner entre vos sujets cette heureuse harmonie, d'où résulte la vraie gloire, la vraie puissance, la vraie félicité des Peuples & de ceux qui les gouvernent. En suivant ses conseils, vous serez grands; vous deviendrez les Dieux tutélaires de vos sujets; vous goûterez à chaque instant le plaisir vraiment divin de faire des heureux. Vos noms, chéris de la race présente, seront prononcés avec transport par la postérité la plus reculée qui, en recueillant les fruits durables de vos bienfaits, bénira la mémoire des Rois adorés par ses peres.

FIN DE LA TROISIEME ET DERNIERE PARTIE.



TABLE DES CHAPITRES.

TROISIEME PARTIE.

DE L'INFLUENCE

D U

GOVERNEMENT SUR LES MOEURS;

Ou des Causes & des Remedes de la Corruption.

CHAPITRE I.

Des vraies sources du mal moral ou de la corruption des mœurs. Pag. 1

CHAPITRE II.

Influence du Gouvernement sur les Ministres & les Grands d'un Etat. 12

CHAPITRE III.

De la corruption des Loix. 20

CHAPITRE IV.

De la source des Crimes. 32

CHAPITRE V.

Influence du Gouvernement sur le Caractere national & sur les talents de l'Esprit. 45

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE VI.

Du Luxe. 62

CHAPITRE VII.

*De la Richesse d'un Etat. Du Commerce. Du
Crédit.* 72

CHAPITRE VIII.

Des vices de la Société. 87

CHAPITRE IX.

De l'Éducation. 104

CHAPITRE X.

Des Femmes. 122

CHAPITRE XI.

*De la Félicité domestique, ou du bonheur dans
la vie privée.* 137

CHAPITRE XII.

*Remedes, des Calamités ou des Vices Moraux
& Politiques. Apologie de la Vérité.* . . 152

FIN DE LA TABLE DE LA TROISIEME PARTIE.



